

TOUTES LES HUMEURS DE L'IMAGINAIRE

PHENIX MAG

Eros dans
tous ses
Etats

Corthouts Christophe

Dumas Jacqueline

Effachem

Etienne

Favero Véronique

Hay Tepthida

Gulzar Joby

Kaan Jess

Lamart Michel

Luciani Annette

Planque Jean-Pierre

Roue David

Phénix Mag Nouvelles
Novembre 2009

A painting of a woman's face with a man's face in the background, surrounded by a large, multi-legged creature. The woman's face is in the foreground, looking down with closed eyes. The man's face is behind her, looking forward. The creature is a large, multi-legged, segmented being, possibly a centipede or a similar insect, with a dark body and many legs. It is positioned around the woman's face, appearing to be crawling or clinging to it. The background is a mix of warm, brown and orange tones, suggesting a textured surface or a specific environment. The overall style is expressive and somewhat surreal.

SOMMAIRE

- Jean-Pierre Planque
L'homme à la queue de cochon 5
- Véronique Favéro
La dernière nuit d'Ys 9
Illustré par Emmanuelle Bonnefons
- Michel Lamart
La machine à laver 19
- Tephthida Hay
Mistress Mattress, de poils et de crocs 21
- Christophe Corthouts
Une cape, un peu de foutre et trop de sang... 25
- David Roue
La damnation de Lord Rodolphe 31
- Joby Gulzar
Ibiza vous accueille avec le plaisir 35
- Annette Luciani
La Vimorre 41
Illustré par Mario Sepulcre
- Jacqueline Dumas
Herros et Thanatos 47
- Effachem
L'extase cosmique 51
- Jess Kaan
SExael 61
- Etienne
Le sexe de la ville 69

EDITO

Ah

le sexe et l'amour!

Cela a toujours été étroitement lié, à nous, à notre vie.

Les succubes, le sexe pour personnes âgées, un prêtre que l'on convoite, des lieux de débauches, une drogue du plaisir, le sado-maso, une louve-garoue, une vimorre, un envoûtement un peu particulier, la baise comme seule valeur dans le monde, les super-héros peuvent-ils avoir une vie sexuelle?

Voilà quelques-uns des thèmes et des personnages que vous allez rencontrer dans ce numéro très chaud pour ces longues soirées qui se refroidissent...

Marc Bailly

Le prochain numéro

Des nouvelles de :

- **Benard Nicolas**
- **Deniel Philippe**
- **Flagg Randal**
- **François Freddy**
- **Gulzar Joby**
- **Laffont Christelle**
- **Lorusso Adriana**
- **Perrot Christian**
- **Rey Timothée**
- **Thiberge Guillaume**

Phénix Mag Nouvelles n°9, novembre 2009. 3, rue des champs - 4287 Racour - Belgique.
<http://www.phenixweb.net> - bailly.phenix@skynet.be.

Directeur de publication et rédacteur en chef : Marc Bailly

Ont collaboré : Emmanuelle Bonnefons, Christophe Corthouts, Véronique De Laet, Jacqueline Dumas, Effachem, Etienne, Véronique Favéro, Joby Gulzar, Tephthida Hay, Jess Kaan, Michel Lamart, Annette Luciani, Jean-Pierre Planque, David Roue, Mario Sépulcre.

Les textes et dessins restent la propriété de leurs auteurs.

Jean-Pierre Planque

L'homme à la queue de cochon (Moun a qué cochon)



Jean-Pierre Planque est né en 1951 et vit en Guadeloupe depuis 2000. Il a écrit et publié une soixantaine de nouvelles dans fanzines, revues, journaux et anthologies, puis sur Internet. Son premier roman (« L'Esprit du Jeu »), écrit en collaboration avec son ami Patrick Raveau, a été publié en octobre 2007 par les éditions EONS. Il a principalement écrit des récits fantastiques et de science-fiction, mais il est également très attiré par le roman noir et par le mélange des genres. Depuis une dizaine d'années, il dirige un site entièrement dédié aux littératures de l'Imaginaire et a permis la publication en ligne de plus de 200 nouvelles issues de France, Belgique, Suisse, Espagne, Italie, mais aussi des pays d'Amérique latine et des pays de l'Europe de l'Est et du Nord. Ce patient travail lui a permis de cultiver nombreuses relations amicales avec écrivains et écrivaines un peu partout dans le monde.

> site perso : <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/>

> Un(e) auteur(e), des nouvelles : <http://pagesperso-orange.fr/jplanque/nouvelles.htm>

Quelques nouvelles :

Le Repas du Chasseur (Fiction, avril 1980)

Karma (Fiction, septembre 1984)

L'Archipel (Espaces imaginaires 2, septembre 1984)

Le Vrai visage de Gregory (éditions Phénix, octobre 1992)

Peau douce, peau froide (Xuensè, août 04 ; Horrificque, décembre 2005)

La Vie et la mort des cigales (Khimaira, octobre 06)

« Ma Dile,

J'ai plein de choses folles à te raconter... Figures-toi que je suis en Guadeloupe, sous les palmiers depuis déjà 15 jours. La plage, les cocotiers, le ti' punch, une vie de rêve, quoi... L'amour, le sexe, la déconnade à fond. Pourtant, ça avait si mal commencé, ma Dile, que j'avais craint de ne jamais revoir le jour !

Nous sommes arrivés, Tybi et moi en Guadeloupe, le 1er juin 2004. Notre ami JPP (que tu connais) ne semblait pas en très bonne forme. Il nous avait envoyé un courrier des plus inquiétant dans lequel il parlait de «mal des îles», de *tchimbwa*, maraboutage, et autres bizarreries encore. Nous étions inquiets pour sa santé. Avait-il à jamais pété les plombs ? Mon mari et moi avons aussitôt sauté dans un de ces vieux rafiots de la compagnie Air France, un de ces aéronefs français dans lesquels on voyage serrés comme des sardines. Ah, putaing ! Fallait que je l'aime, mon JPP, pour accepter de ne pas fumer pendant 8 heures, merde, et la bouffe était comme toujours imbuvable et ils ne passaient pas de film de cul. Nul !

Quand l'avion a négocié son virage sur la mangrove, j'ai jeté un coup d'œil vers Tybi. Mal, nous étions mal ! On a bouclé nos ceintures et j'ai aperçu la piste qui se rapprochait à toute vitesse. J'étais à deux doigts de gerber dans les fauteuils, mais fallait rester digne !

Bon, ça y était. On était posés. Je reconnaissais l'aéroport de Pointe-à-Pitre. Il était où, mon JPP ? Il n'allait tout de même pas me refaire le coup du faux douanier, avec fouille intime ? La dernière fois, il avait bien failli m'avoir avec sa fausse moustache et sa perruque fluo. Quand il m'avait demandé de le suivre dans la cabine de fouille, j'avais eu comme un doute. Mais je m'étais tout de même exécutée.

La cabine était spéciale : il y avait un bar et un lit circulaire. Il a dit : « Déshabillez-vous. Je dois vérifier que vous ne transportez pas d'objets dangereux... ».

Pendant que je laissais tomber mon tee-shirt et ma jupe, je le voyais qui s'activait au bar. Il avait sorti deux petits verres et confectionné deux ti' punches selon la coutume ancestrale :

- 1 filet de sirop de canne
- 1 zeste de citron vert
- 2 doigts de rhum Damoiseau.

Après avoir lancé un CD de Zouk Love, il avait dit : « Ça, c'est pour après ! ».

Tu sais, ma Dile, j'ai commencé à baliser. Tybi avait disparu et j'étais quasiment à poil devant ce type, avec la clim qui durcissait la pointe de mes seins.

En hésitant, j'ai demandé : « Après quoi ? ».

« Quand je serai certain que tu es bien ma Fanny ! » avait-il crié en arrachant moustache et perruque fluo. Il était contre moi et ses mains pétrissaient mon corps, effleuraient ma peau.

Qu'aurais-tu fait, toi, mon Odile ? J'avais eu envie de le frapper, de crier, d'alerter tous ces innocentes passagères en transit et en même temps mon corps s'était offert à lui, s'était abandonné à ses caresses, avait retrouvé celui qu'il n'avait jamais cessé d'espérer.

Il était enfin là, tout contre moi, sa langue pénétrant ma bouche et son sexe dressé contre mon ventre nu. Ah, c'était vraiment bon ! J'en avais tout oublié : les huit heures d'avion, le décalage horaire, mon mari, mes enfants. J'étais ailleurs. Dans les îles avec lui !

Cette fois-ci, aucun douanier n'a prétexté la moindre fouille. C'est plus tard, après la récupération de nos bagages qu'un flic s'est avancé vers nous. Il a dit :

– Madame B., je présume ? Veuillez me suivre sans opposer la moindre résistance... ».

Je me suis aussitôt écriée :

– Arrête, JPP, je t'ai reconnu !

– Pardon ?

– Ben oui, tu vas encore m'embarquer vers ta cellule spéciale, non ? ».

Il jouait l'étonnement, mais j'aurais parié ma chemise et le reste que c'était lui !

Tybi me faisait des signes. Il avait envie de se la jouer cool. On était tout de même en vacances...

« Tu vois bien que c'est un black » m'a-t-il glissé dans l'oreille. Puis s'adressant au policier :

« Qu'est-ce qui se passe ? Sommes-nous, oui ou merde, dans un pays démocratique ?

– Oui, a répondu le flic, *pani pwoblem*. Vous n'avez pas quitté la République française, monsieur B. En fait, votre ami m'a chargé de vous réceptionner. Comme vous le savez peut-être, sa santé est chancelante...

– Qu'est-ce qu'il raconte ? demandai-je.

– La meilleure solution, insista le flic, c'est de me suivre. Vous jetez vos bagages dans ma voiture banalisée et je vous dépose devant la case de votre ami ».

Nous l'avons suivi jusqu'à sa Toyota qui attendait sur un parking non éclairé.

« Monté abo'... » nous a-t-il invités. Et il a aussitôt enclenché la première, direction la sortie !

La nuit était tombée d'un coup.

L'homme roulait vite et bien, évitant adroitement les vélos dépourvus d'éclairage. J'étais montée devant, Tybi s'était affalé à l'arrière avec les bagages. L'air frais de la nuit me fouettait le visage.

Soucieux de détendre l'atmosphère, le flic demanda :

« Vous aimez la Guadeloupe ?

– Oui, on aime, a soupiré Tybi, c'est la troisième fois qu'on vient. Si tu nous parlais de JPP...

– Votre ami est au plus mal, vous verrez. Tout le monde dit qu'il a été marabouté.

– Marabouté par qui ? demandai-je.

– Je ne sais pas, certainement par une femme jalouse. Votre ami a un faible pour les femmes mariées, et c'est les plus perfides. Excusez-moi... »

Un mobile s'était mis à sonner dans une des poches de sa chemise. Il le colla à son oreille, écouta un moment, puis marmonna quelques mots en créole :

« *Cé moun' la rivé !* » (Ils sont arrivés).

La Toyota traversait Morne-à-l'eau. En d'autres circonstances, nous aurions certainement apprécié l'animation des rues, toute cette foule bigarrée, ces couleurs, ces odeurs et tous les parfums qui flattaient nos narines. Mais le cœur n'y était vraiment pas. Où nous menait ce vrai/faux flic et qu'allions-nous découvrir ? Je m'attendais au pire.

Nous roulions en direction de Port-Louis. La nuit s'épaississait en même temps que nos cerveaux. Ma pauvre Odile, je commençais à avoir peur de chez peur ! Tybi, lui, restait calme. Je me suis même demandé s'il ne s'était pas endormi.

Le Toyota s'est engagé dans un chemin complètement défoncé. On a roulé comme ça une bonne centaine de mètres avant de s'arrêter devant une case entourée d'herbe haute et de manguiers.

« C'est là ! » a dit le flic. Il nous a invités à descendre, a balancé nos valises dans l'herbe et s'est tiré, oui tiré comme s'il avait le diable aux trousses !

Je te dis pas ...

« Bon, qu'est-ce qu'on fait ? a demandé Tybi. On va pas rester là comme deux nazes... »

J'ai crié :

– JPP ! JPP ! T'es là ? Réponds, merde ! C'est quoi, ce bordel ?

La terrasse de la case s'est illuminée, une vague silhouette s'est dessinée dans la porte avant de tituber dans notre direction. C'était lui ! Mon cœur battait à tout rompre. J'allais enfin le retrouver.

Nous-nous sommes précipités. Son visage nous apparut en pleine lumière : pâle à mourir, ravagé, rongé par la misère et par le rhum. Le jeune homme qui m'avait follement aimée un an plus tôt n'était plus : devant nous se tenait une épave, un pauvre vieillard tremblant de tous ses membres et qui semblait tout juste bon à baiser une mouche...

Tybi pleurait :

« JPP, mon JPP, qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

Alors Odile, tu me croiras jamais. La créature qui était devant nous a émis des sons qui ressemblaient à des paroles.

Dans la bouillie des mots qui sortaient de sa bouche, j'ai clairement distingué :

« *Ké cochon, bwoi bandé !* »

Ces mots, il les a prononcés une dizaine de fois. C'était comme un leitmotiv assourdissant : *Ké cochon, bwoi bandé !...* qui se mit à emplir la nature autour de nous. Comme si les grenouilles, les manguiers, les flamboyants, les coqs et les chiens, répétaient ces mots terribles : « *Ké cochon... bwoi bandé...* »

Nous ne comprîmes la signification de ces terribles paroles que quelques heures plus tard, quand notre ami, calmé par nos soins, trouva la force de s'exprimer :

« C'est terrible, nous confia-t-il, une salope de sorcière m'a jeté un sort. Une Jamaïquaine belle à crever, mais jalouse pire que poux! »

Tybi et moi sirotions nos ti' punches. Par la fenêtre ouverte montaient les cris d'un bœuf assoiffé. Le jour commençait à poindre. Tybi s'impatienta :

« Qu'est-ce qu'elle t'a fait, bordel ? Raconte !

– Ce qu'elle m'a fait ! hurla JPP. Tu veux vraiment voir ce qu'elle m'a fait ? »

Il se leva et, devant nos yeux ébahis, baissa son short.

« Regardez : *Ké cochon !* Un sale matin, je me suis réveillé avec ça entre les jambes : une queue de cochon, une queue en tire-bouchon ! Dites-moi quelle nana je pourrais bien contenter avec un truc pareil !

– Oh, dit Tybi, à défaut de baiser ma femme, tu pourras toujours lui ouvrir ses bouteilles de rosé...

– T'as bien raison, connard, a répliqué JPP avec philosophie. Pendant que tu y es, quand tu seras constipé, fais-moi signe, je pourrais aussi te déboucher le cul ! »

Et, il s'est mis à rire, à rire, à se bidonner, à tel point qu'on s'est tous mis à rigoler comme des bossus. J'en ai pissé plusieurs fois dans ma culotte.

Et puis, tout à coup, JPP a arraché le masque en latex qui couvrait son vrai visage, il a dévissé la prothèse d'entre ses jambes et l'a jetée sur la table au beau milieu des verres, des bouteilles vides, et des cendriers pleins.

« Je vous ai bien eu, bande de potaches ! s'est-il écrié. Bienvenue en Guadeloupe, et que la fête commence !... »
La suite, ma Dile, tu l'imagines sans peine...

Ta Fanny.

Véronique Favero

La Dernière nuit d'Ys



Elle a 23 ans et est étudiante en lettres, spécialisée en langues et littératures médiévales. Elle rédige en ce moment un mémoire de Master consacré aux reprises du mythe arthurien dans la littérature contemporaine. Elle s'apprête à partir d'ici quelques semaines en Islande pour y étudier les sagas viking dans le texte...

Niveau écriture, elle écrit principalement des fanfictions consacrées à l'univers Harry Potter qu'elle publie sur un site spécialisé. Elle écrit aussi pour son plaisir quelques nouvelles fantastiques, celle-ci est la première à être publiée.

*Lorsque la lune luit, solitaire, au-dessus de la baie de Douarnenez, et que le monde endormi fait silence, le promeneur qui rêve au hasard peut entendre les cloches de ma cité.
J'ai voulu bâtir un rêve fabuleux, de pierre et de cristal.
Il s'est écroulé sur moi et le cristal de mes larmes s'est confondu avec celui de mes tours.
Morte noyée, morte d'amour, je règne seule désormais, sur ma ville désertée, mon rêve englouti.*

*Qu'il était facile de faire de moi la coupable !
Dahut, toute à sa folie et sa luxure, a remis les clés de la ville au Diable en personne...
Quelle ironie, n'est-ce pas, mon Amour ?*

*Je pleure mon rêve sacrifié sur l'autel de ton orgueil et de ta démesure.
Et je chante notre amour, et ma désespérance.*

Le chantier avait mis dix ans à aboutir mais était enfin terminé.

Ys se dressait, arrogante et superbe, narguant les flots qui l'entouraient et dont elle était issue. Parée de ses plus beaux atours pour accueillir sa Princesse, la cité scintillait de mille et une nuances sous le soleil de mai, telle une perle fantastique à laquelle l'océan viendrait juste de donner naissance. D'improbables murailles d'argent et de cristal entouraient le rêve de pierre d'un écrin protecteur.

Dahut venait juste de prendre possession de sa ville. Au bras de son père, elle arpentait les rues de son nouveau royaume, gratifiant de regards approbateurs les palais de pierre blanche, déserts pour l'instant. Les premiers habitants, soigneusement choisis, n'arriveraient qu'après que la Princesse se soit installée. Des aristocrates scandaleusement riches, honteusement désœuvrés. Dahut souhaitait que le mot même de travail soit banni de son domaine. Ys serait un lieu uniquement consacré au plaisir et à l'oisiveté. Au plaisir, surtout...

Elle avait exigé Ys le jour de ses quatorze ans, comme une enfant capricieuse qui refuse d'admettre que ce qu'elle demande est impossible. Et pour elle, son père avait fait changer le sens du mot impossible. Elle avait vingt-quatre ans aujourd'hui et entraînait enfin en possession de son cadeau. Elle se retourna et adressa à son père un de ces sourires dont elle avait le secret, qui paraissait désarmant d'innocence, mais dissimulait en fait une volonté à toute épreuve. Ils étaient arrivés sur l'esplanade qui dominait la ville. Des pelouses d'un vert irréel encadraient l'allée qui conduisait au Palais. Dahut se précipita jusqu'aux immenses portes d'ébène où des bas-reliefs décrivaient la construction de la cité. Parvenue en haut de la volée de marches, elle se retourna pour attendre son père.

C'est seulement alors qu'elle le vit. Un bâtiment de pierre, non blanche comme tout le reste de la ville, mais d'un étrange gris doré, qui s'élevait à l'autre bout de l'esplanade. Elle se demanda comment elle avait pu ne pas le remarquer jusqu'alors. A Gradlon qui l'avait rejointe, elle demanda d'une voix blanche :

– Qu'est-ce que ceci ?

Le Roi détourna le regard.

– Ta ville n'aurait pas été complète, sans un lieu où adorer Dieu...

La Princesse serra les dents.

– Dieu ? répéta-t-elle dans un hoquet ironique. Quel dieu ?! Les seuls dieux que je reconnaisse, sont ma fantaisie et mon imagination, seuls à dicter ma conduite !...

La semaine qui suivit se passa en réjouissances et fêtes grandioses pour célébrer la naissance de la ville miraculeuse. Les premiers habitants s'installèrent, tandis que les serviteurs affluaient en masse pour satisfaire le moindre désir de la Princesse. L'effervescence qui régnait dans la cité réussit presque à faire oublier à Dahut l'affreux bâtiment gris qui faisait face à son Palais, et qu'elle ressentait comme un affront personnel. Elle savait bien que ce n'était pas son père qui en était cause, mais son évêque, Korentin !

Abandonnant brusquement les courtisans qui se pressaient autour d'elle, elle sortit sur l'esplanade pour jeter à nouveau un regard sur l'offensante construction. Elle recula de plusieurs mètres, afin de pouvoir englober d'un seul coup d'œil son Palais et la maison du Christ. La colère l'envahit : les deux flèches de la cathédrale, dans leur vaine tentative pour atteindre le ciel, dépassaient légèrement la plus haute des tours de son Palais. La Princesse inspira profondément. Si c'était la guerre que Korentin voulait, il l'aurait. Elle avait à sa disposition des armes dont il ne soupçonnait même pas l'existence...

Son père devait repartir le jour même pour Kemper. Mais avant cela, elle voulait l'entendre s'expliquer sur ce qu'elle considérait comme une trahison. Elle pénétra en trombe dans la Grande Salle. Gradlon y était seul en compagnie d'un homme qu'elle ne connaissait pas. Ils interrompirent leur conversation lorsqu'elle fit son entrée dans la pièce et la regardèrent traverser le Grand Hall en silence. Elle s'arrêta à quelques mètres d'eux et dévisagea l'inconnu. C'était un tout jeune homme, probablement d'un ou deux ans son cadet. Ses cheveux très bruns faisaient ressortir la pâleur de sa peau ; ses grands yeux noisette lui donnaient un air d'innocence qui contrastait avec le pli sévère de sa bouche. Dahut avisa la teinte sombre de ses vêtements, l'étoffe grossière dans laquelle ils avaient été coupés, et réalisa à cette austérité qu'elle avait affaire à un prêtre. Ses lèvres se retroussèrent sur un sourire carnassier. Son père rompit le silence le premier.

– Parfait, je voulais te présenter Gwenolé. Il est le plus brillant des disciples de Korentin... Celui-ci a accepté de s'en séparer car ta ville nécessite un berger compétent pour diriger les âmes de tes sujets...

Dahut l'interrompit d'un ton cassant :

– Il est fort dommage qu'il ne m'ait pas consultée à ce propos, car mes sujets, comme tu dis, ne sont pas des moutons. Ils n'ont donc pas besoin de berger, de pasteur ou tout autre métaphore grégorisante qu'il plaira à Korentin d'utiliser...

Elle se tourna vers Gwenolé.

– C'est donc à vous, si je comprends bien, que je dois cette structure immonde qui défigure Ys ?...

Gradlon se racla la gorge.

– J'ai à faire, je vous laisse...

Sa fille lui jeta un coup d'œil sarcastique. Gradlon préférait toujours éviter les conflits.

Son attention revint vers Gwenolé, tandis que le Roi quittait silencieusement la salle. Elle se souvenait maintenant avoir entendu Korentin parler de lui. Il l'avait décrit comme un brillant rhétoricien, un orateur extrêmement doué. Elle s'avouait curieuse de voir comment il allait oser lui répondre.

– Alors ?

– Je n'aurais pas formulé les choses ainsi, Princesse, mais la réponse est oui.

– Vraiment ? Et comment les auriez-vous formulées ?

Gwenolé ne baissa pas les yeux comme le faisaient tous ceux que Dahut regardait de cet air féroce. Au contraire, il fixait sans ciller le regard d'émeraude qui étincelait présentement de colère contenue.

– Puisque vous me le demandez, j'aurais dit que c'était effectivement à moi que vous deviez ce bâtiment, qui illumine Ys, puisque Dieu y a établi sa demeure...

– Dites-moi, demanda Dahut, l'orgueil n'est-il pas l'un de vos sept péchés capitaux ?

Comme le prêtre acquiesçait d'un mouvement de la tête, elle poursuivit :

– Comment avez-vous osé, en ce cas, faire en sorte que votre ridicule temple s'élève plus haut que mon Palais !

Le visage de Gwenolé resta impassible.

– Il ne pouvait en être autrement. La maison de Dieu ne se devait-elle pas de surplomber la vôtre ? Misérables ou puissants, mendicants ou princes, tous doivent s'incliner pareillement devant Notre Seigneur...

Dahut avança de plusieurs pas, jusqu'à être à moins d'un mètre de l'homme d'église.

– Le jour n'est pas encore venu, petit prêtre, où je m'inclinerai devant le fils d'un charpentier... siffla-t-elle.

Malgré lui, il recula d'un pas.

– Prenez garde, Dahut ! A trop le provoquer, Dieu finira par châtier votre orgueil démesuré...

Elle accueillit sa mise en garde d'un sourire méprisant.

– Sachez que je ne crains rien ni personne, pas plus que je ne crois pas en l'existence de votre Dieu. Vos menaces de châtement me laissent de marbre.

Elle rejeta en arrière sa somptueuse chevelure, d'un de ces gestes arrogants dont elle avait le secret.

– Et votre foi est bien fragile, si les ministres de votre culte stupide n'ont rien trouvé de mieux pour s'assurer la fidélité de leurs disciples que d'instiller en eux la crainte d'un Enfer qui n'existe que dans votre imagination...

– Que vaudrait ma foi, si elle n'était constamment contrebalancée par le doute ? demanda-t-il à mi-voix.

Dahut éclata d'un rire clair.

– Ainsi, vous doutez, petit prêtre ? Je vous plains. Je ne doute pas, moi. Les vérités auxquelles je crois sont facilement démontrables.

Gwenolé hocha la tête, essayant de paraître plus assuré qu'il ne l'était :

– Vraiment ? Enseignez-les moi donc...

– Je crois que la vie est trop courte pour la gâcher en perdant son temps à s'agenouiller devant une idole illusoire. Je crois que le seul paradis auquel nous pouvons prétendre est le plaisir que nous prenons, ici et maintenant. Je crois en ma liberté. Je crois que les seuls interdits qui existent sont ceux que nous nous imposons à nous-mêmes.

– Mais que vaut ce plaisir que vous croyez prendre ? Quel est le sens de cette vie, si la moindre de vos actions n'est pas dirigée vers un but plus haut, plus noble ? L'illusion ne se situe pas là où vous le croyez ; c'est cette existence-ci qui n'est qu'un mirage, en comparaison de la vie éternelle que vous trouverez au royaume de Dieu, si vous vous repentez...

La voix de la Princesse était aussi tranchante que le fil d'un rasoir lorsqu'elle répliqua.

– Economisez votre salive, petit prêtre ! Je n'ai rien des bourgeoises stupides de Kemper, auxquelles vous avez eu à faire avant moi, et qui, peut-être, se sont laissées prendre au piège de vos expressions ronflantes et de vos promesses vides de sens... Et je n'ai que faire d'un royaume où les Derniers seront les Premiers. Je suis très satisfaite de ma place, ajouta-t-elle cyniquement. Dites-moi, plutôt, puisque le sort qui m'attendrait si visiblement si votre Dieu existait serait de rôtir dans son Enfer pour l'éternité...Quelle sorte de divinité perverse a pu inventer pareil châtement ?

Pour la première fois depuis le début de leur entrevue, Gwenolé sembla réellement choqué par sa provocation.

– Ne prenez pas cet air effarouché. Car l'Enfer que Korentin semble prendre un tel plaisir à me promettre – oui, il est moins doux que vous dans ses propos et semble persuadé que ma place y est déjà réservée et il se délecte à imaginer les tourments éternels que j'y endurerais...

Gwenolé secoua la tête mais la Princesse ne se laissa pas interrompre.

– Malgré cela, il n'a jamais réussi à répondre à ma question. Mais peut-être le disciple est-il plus compétent que le maître en cette matière ... Dites-moi donc, si vous le pouvez, quel est l'être à l'imagination dépravée qui a pu inventer une chose telle que l'Enfer éternel ? Quel dieu voudrait faire rôtir à petit feu sa créature pour une durée que le cerveau humain n'est pas même capable de concevoir ? Et par ailleurs, votre Dieu ne nous a-t-il pas fait à son image ? Si nous sommes des pécheurs, c'est donc que lui aussi, sinon, pourquoi ne nous aurait-il pas épargné ces tourments en nous interdisant ce qu'il juge mauvais ?

– C'est le libre-arbitre qui confère leur valeur à nos actions...

Dahut hochait la tête avec une mine faussement impressionnée.

– Et votre Dieu, qui est par ailleurs censé prôner Amour et Pardon, au nom de ce libre-arbitre qu'il nous a imposés, ferait endurer à sa créature des tourments bien pires que tout le mal qu'elle est capable d'accomplir, et ce pour l'Éternité, alors que nos péchés ne peuvent durer plus que le temps trop court d'une existence humaine ?

Gwenolé tenta d'employer un ton mordant pour répondre.

– Quelle éloquence ! Je ne vous savais pas fine théologienne, votre Altesse !

– Economisez également votre ironie qui ne m'atteint pas.

Il baissa les yeux. Lorsqu'il releva la tête, elle souriait, victorieuse. Agacé il répliqua :

– Si telle est votre opinion, profitez bien du temps qui vous est imparti, Princesse ! La Roue tourne ! Vous pourriez vous retrouver en bas de votre trône doré avant même de vous apercevoir que vous glissiez...

Elle eut un sourire charmant.

– Vous avez bien retenu la leçon de votre Maître. Lorsqu'il était à court d'arguments cohérents à opposer aux miens, lui aussi tentait de m'impressionner avec des proverbes idiots...

Elle quitta la pièce sans daigner le gratifier d'un regard supplémentaire. Il poussa un soupir lorsque ses boucles rousses disparurent derrière la porte qu'elle venait de claquer. D'après ce qu'il savait de la Maîtresse d'Ys, cette entrevue aurait pu se passer bien plus mal...

Dahut prit une posture alanguie sur sa couche, et appela Gaïd, une de ses jeunes servantes. D'un geste, elle l'invita à s'asseoir à côté d'elle, mais la jeune fille resta debout.

– Où étais-tu hier soir ?... Je t'ai attendue avant de me coucher...

La jeune servante esquissa une courbette d'excuse.

– Veuillez me pardonner... J'étais très fatiguée.

– C'est donc cela ? Cela fait plusieurs soirs que je ne te vois pas à nos fêtes...

Gaïd ne répondit rien mais baissa la tête.

– Que se passe-t-il ? Tu aimais cela, avant, pourtant ?

Comme la jeune fille restait silencieuse, Dahut se redressa dans son lit et la saisit par la taille, de ses deux mains. Surprise, Gaïd bascula en avant et se retrouva allongée aux côtés de Dahut. Celle-ci lui sourit et caressa sa joue, avant de laisser sa main errer sur sa gorge, la naissance de ses seins... La respiration de la jeune fille se fit plus rapide. Dahut embrassa sa poitrine à travers le tissu fin de la robe, qu'elle commença à faire glisser. Gaïd gémit avant de se reprendre.

– Je vous en prie, non...

Dahut s'interrompit.

– Que se passe-t-il ? répéta-t-elle.

La jeune servante éclata en sanglots.

– C'est saint Gwenolé, avoua-t-elle. Il dit que... que c'est mal et...

Un éclair de fureur s'alluma dans le regard de la Princesse.

– Oh, je vous en supplie, pardonnez-moi !... s'écria Gaïd.

Dahut la dévisagea avec une douceur étonnante.

– Il n'y a rien à pardonner. Ce n'est pas toi la coupable...

Elle aida la jeune fille à réajuster sa robe et reprit plus fermement.

– Je te remercie. Tu peux disposer...

Aussitôt Gaïd disparue, le visage de la Princesse se durcit.

– C'est ainsi ? Très bien... Je le briserai !...

Seuls les serviteurs assistaient aux messes de Gwenolé, mais ils étaient chaque semaine plus nombreux. Il avait refusé de se laisser décourager par des débuts difficiles et il était heureux d'être resté. Ces gens avaient besoin d'un guide : il ne pouvait les laisser seuls face à l'emprise perverse de la Maîtresse d'Ys. Il s'appêtait à quitter le confessionnal, persuadé d'avoir entendu toutes ses ouailles, lorsqu'une femme pénétra dans l'alcôve. Entièrement vêtue de noire, sa mise était beaucoup plus recherchée que celle des servantes qu'il avait vues jusqu'à présent. Très serrée à la taille, la robe s'évasait à partir des genoux pour partir en multiples jupons de dentelle noire. Le visage de l'inconnue était dissimulé par des voiles de même couleur. Un parfum capiteux monta aux narines du prêtre. La femme s'assit de l'autre côté du grillage de bois et chuchota d'une voix empressée :

– Recevez ma confession, mon Père, car j'ai gravement péché, en pensées, en paroles et en actes...

La femme s'interrompit l'espace d'une seconde et ajouta en cessant de murmurer, d'une voix chaude et sensuelle :

– Et j'y ai pris beaucoup de plaisir...

Elle ôta sa mantille, mais Gwenolé n'avait pas eu besoin de voir les boucles rousses et soyeuses de sa chevelure se répandre sur ses épaules pour comprendre qui était son interlocutrice.

– Je suis prêt à entendre votre confession, si vous êtes venue à moi dans un esprit de contrition.

Elle avança son visage du grillage et ses grands yeux verts fouillèrent la pénombre à la recherche de son regard.

– Le péché dont j'ai à m'accuser est, principalement, la luxure... Ainsi, hier...

Elle se lança dans un récit circonstancié de ses nuits orgiaques. Gwenolé aurait tout donné pour qu'elle se taise, mais il n'arrivait pas à puiser en lui suffisamment de force pour lui intimer silence. Fasciné malgré lui, il l'écoutait déverser ses paroles empoisonnées. Dahut poursuivait d'une voix calme et mesurée.

– ...et quand il a fini par jouir, nous nous sommes battues à mains nues, pour savoir laquelle de nous aurait le privilège de lécher la semence qui s'était répandue sur son ventre. J'ai gagné. Après cela...

Gwenolé commençait à avoir très chaud. Il se sentait à l'étroit dans ses vêtements rigides, comme si son col trop serré l'empêchait de respirer. Imperturbable, Dahut continuait sa sulfureuse litanie.

– Ils ont attaché cette malheureuse vierge à un pilier et lui ont arraché ses vêtements. Très vite, ses protestations explorées se sont muées en hurlements de douleur. Ses cris ont porté ma jouissance à son paroxysme. Comme le membre de mon partenaire n'était pas assez gros à mon goût, je me suis emparée d'une statuette de marbre, et je l'ai introduite dans mon...

– CA SUFFIT ! interrompit le prêtre.

Tout à sa confusion, il ne s'était pas rendu compte qu'il avait crié. Dahut eut un sourire triomphant. Avant qu'il n'ait pu faire un mouvement, elle avait quitté l'alcôve et tiré le rideau dissimulant l'autre partie du confessionnal. Le prêtre s'aperçut alors de ce que la pénombre lui avait dissimulé. Le col noir de la robe de la jeune femme était boutonné très haut sur son cou. Mais en dessous, une large découpe en forme de goutte d'eau offrait son décolleté aux regards. Le contraste entre la blancheur de nacre de sa poitrine et la noirceur du tissu était d'un érotisme insoutenable.

La Princesse se jeta à ses pieds et posa la tête sur ses genoux. Son corps semblait secoué de sanglots convulsifs. Malgré lui, Gwenolé passa une main dans sa chevelure flamboyante.

– Relevez-vous, Dahut...

Elle gémit :

– Mais je n'ai pas encore avoué le plus abominable de mes péchés...

Insidieusement, elle fit glisser sa joue le long de la cuisse de son confesseur. Celui-ci sentit une goutte de sueur glacée dévaler dans son dos. Il voulut parler sans y parvenir. La jeune femme n'interrompit son mouvement que quand son visage fut en contact avec le sexe durci, dont elle percevait la chaleur à travers l'étoffe. Il eut un petit hoquet. Satisfaite, elle releva la tête pour révéler :

– J'ai menti, mon Père. J'ai inventé des histoires abominables, pour le plaisir de voir rougir mon confesseur...

Elle se redressa pour déposer un très léger baiser à la commissure de ses lèvres. Interdit, il ne fit pas le moindre geste pour l'en empêcher. Gardant son visage tout contre le sien, elle murmura :

– Puisque cette joie m'a été accordée... votre absolution, vous pouvez la garder !

Elle se releva et éclata franchement de rire à la vue du visage défait du prêtre.

– N'allez pas croire que j'ai tout inventé ! Mais nous n'avons jamais forcé personne, ceux qui participent à mes fêtes sont entièrement consentants... Si ce soir vous venez pour m'empêcher de livrer mon corps à la débauche, personne ne tentera de vous violer... Vous avez ma parole.

Elle sourit et précisa, malicieuse.

– C'est une invitation.

Ce soir-là, la Princesse portait une robe couleur de feu, exactement assortie aux reflets cuivrés de sa chevelure, qui, pour une fois, était relevée afin de dégager ses épaules dénudées. Dahut était l'une des seules convives à être encore entièrement habillée. Mais le tissu moiré collait à sa peau, ne laissant que peu de place à l'imagination. Tout au long de la soirée, elle avait repoussé ses soupirants un à un, braquant souvent son regard sur la porte. Ce n'est que peu avant minuit qu'elle s'ouvrit enfin.

En avisant les corps entremêlés qui, dans l'ombre du couloir, gémissaient de concert, Gwenolé avait failli renoncer. Il détourna le regard, peu soucieux de dénombrer combien exactement d'hommes et de femmes étaient ainsi occupés à se donner du plaisir. Il affermit sa volonté. S'il ne relevait pas ce défi, elle considérerait qu'elle avait gagné. Il ne pouvait tolérer que ces monstrueuses orgies se poursuivent en toute impunité. Et pour qu'elles cessent, il lui fallait raisonner Dahut. Il la repéra immédiatement dès qu'il rentra dans la salle. Seule au bout de l'immense table, elle arborait un air mélancolique qui la rendait encore plus fascinante. Mais sa mélancolie l'abandonna sitôt qu'elle releva la tête et accrocha son regard. Il ne put la quitter des yeux jusqu'à ce qu'il l'ait enfin rejointe, à l'autre bout de la salle. Elle lui fit signe de s'asseoir, toute son arrogance revenue. Deux adolescentes complètement nues se précipitèrent vers lui en riant pour le dévêtir. D'un geste, Dahut les stoppa.

– Laissez-nous seuls, intima-t-elle d'un ton sans réplique.

Puis elle se tourna vers lui, comme si elle attendait qu'il parle le premier. Il jeta un regard circulaire autour de lui.

– Sommes-nous obligés de rester ici ? demanda-t-il.

– Est-ce une façon de me signifier votre impatience à rejoindre ma couche ? se moqua-t-elle.

Devant sa mine renfrognée, elle fit mine de se corriger :

– Oh, pardon, je comprends, un tel spectacle ne convient guère à un saint homme...

Elle se leva.

– Suivez-moi, dans ce cas...

Elle le guida jusqu'à un petit salon, confortable et désert. Comme toutes les pièces du Palais, ses fenêtres donnaient sur la mer. Mais il faisait nuit, et on ne voyait que les feux brûlant sur les murailles qui entouraient Ys. Gwenolé rompit le silence.

– J'imagine que votre petit jeu vous a beaucoup amusée...

– En effet, oui, sourit la jeune femme. Mais avouez qu'il ne vous a pas laissé de marbre...

Devant son silence, elle le provoqua :

– Même si une certaine partie de votre anatomie s'est faite aussi dure que la pierre...

Elle éclata de rire. Le prêtre était partagé entre l'exaspération et la gêne.

– Pourquoi êtes-vous venu ? reprit-elle sérieusement.

– Pour vous « empêcher de livrer votre corps à la débauche »...

Elle sourit.

– Soyez satisfait alors : je vous ai attendu. Mais vos arguments ont intérêt à être solides... Passons un marché : si vous réussissez

à me convaincre, je m'astreindrai à une totale abstinence durant mettons... quarante jours. Si vous échouez, vous me ferez l'amour, acheva-t-elle d'un ton léger.

Il la dévisagea, cherchant à discerner si elle plaisait.

– Allons, ne me regardez pas ainsi... Une nuit contre quarante jours, dans tous les cas vous êtes gagnant...

– Je ne suis pas ici pour jouer, Dahut, mais pour sauver votre âme...

Elle écouta patiemment son sermon, à la rhétorique impeccable. Mais quand il eut terminé, il put conclure par lui-même en observant la flamme ironique qui dansait dans son regard :

– Je ne vous ai pas convaincue.

Sa voix était douce quand elle répondit :

– Vos efforts sont louables, mais dites-moi... si votre Dieu nous a doté d'un cœur, c'est bien pour aimer, n'est-ce pas ?...

Il hocha la tête affirmativement.

– Alors s'il nous a doté d'un sexe, n'est-ce pas pour faire l'amour ?

Il soupira à nouveau.

– Uniquement pour les êtres unis par les sacrements du mariage et dans le but d'enfanter.

Elle s'était attendue à cette réponse.

– Le Cantique des Cantiques...

– C'est l'allégorie de l'union mystique entre le Christ et l'Eglise.

Elle sourit.

– Alors disons que ce soir, je suis l'Eglise et vous le Christ...

Il secoua la tête, amusé malgré lui par la facilité qu'elle avait à retourner toutes ses paroles. Il se leva pour partir. Elle le retint par le poignet.

– Attendez, Gwenolé. Vous ne m'avez pas convaincue et vous avez promis...

– Je n'ai rien promis et vous le savez très bien. Ce que vous demandez est impossible, et vous le savez aussi.

Elle le lâcha. L'espace d'un instant, il sembla sur le point de rester. Finalement il fit demi-tour et quitta le salon.

Dans les mois qui suivirent, Dahut retourna souvent se « confesser ». Pour l'empêcher de le torturer par le récit implacable de ses débordements nocturnes, Gwenolé avait compris qu'il suffisait de la provoquer sur un autre terrain. Désormais, ses visites au confessionnal se terminaient généralement par une dispute théologique. Gwenolé en sortait rarement vainqueur, mais ce genre de conversations le tourmentait moins que les récits licencieux de la jeune femme.

Un an avait fini par passer et un immense festin devait avoir lieu pour l'anniversaire de la Princesse. Gradlon avait momentanément abandonné Kemper pour y participer. Le Roi occupait la place d'honneur, en bout de table, et sa fille était assise à sa droite. Gwenolé se trouvait juste en face d'elle. Gradlon fit taire les conversations d'un geste.

– Dahut, ma fille bien-aimée, il y a un an, tu entras en possession de ta ville, Ys.

La Princesse le remercia d'un sourire.

– Mais ce présent n'était pas tout à fait complet... Aujourd'hui, jour de ton vingt-cinquième anniversaire, je te remets les clés de ta cité.

Il se leva et passa autour du cou de sa fille une fine chaîne d'or. Elle y porta la main et vit qu'une clé minuscule, finement ciselée, y était accrochée. Elle ressemblait plus à un bijou qu'à une véritable clé.

– Tu auras pu constater qu'à deux reprises dans l'année, aux grandes marées d'Equinoxe, la mer descend suffisamment pour laisser apparaître le promontoire rocheux sur lequel est construit Ys. Cette clé te permettra d'ouvrir la partie supérieure des remparts et de laisser le soleil pénétrer à flots dans ta cité...

Toute l'assistance applaudit, ébahie. Dahut remercia chaleureusement son père et félicita les ingénieurs qui lui avaient réservé cette surprise. Le Roi se rassit et les conversations reprurent.

Gradlon reprit à voix basse, afin que seule sa fille et Gwenolé puissent l'entendre.

– Cette clé ne doit jamais être utilisée à un autre moment que ces deux occasions... Ce serait la catastrophe. Ne t'en sépare jamais, Dahut, et ne laisse personne y toucher...

On apporta le dessert. Les cuisiniers s'étaient surpassés. La gigantesque pièce montée qu'ils avaient confectionnée était une reproduction minutieuse d'Ys. Dahut jouait silencieusement avec la petite clé d'or, tandis que son père donnait des nouvelles de l'évêque Korentin à Gwenolé. Celui-ci essayait désespérément de ne pas regarder la Princesse. Elle avait revêtu la robe noire qu'elle portait lors de sa première visite au Confessionnal, et cette tenue lui rappelait des souvenirs atrocement précis. Dahut détestait qu'on l'ignore. Elle fit glisser son pied gauche hors de sa chaussure et en effleura la jambe du jeune prêtre, comme par mégarde. Celui-ci faisait des efforts désespérés pour rester concentré sur sa conversation avec le Roi et Dahut se fit un jeu de le troubler. Son pied allait et venait lentement le long de la jambe de Gwenolé, toujours plus haut. Quand elle effleura finalement son sexe durci, il bondit de sa chaise. Bredouillant des excuses incohérentes à l'adresse de Gradlon, il quitta la salle en trombe.

Dahut laissa passer quelques minutes avant de le suivre. Elle savait où il s'était réfugié et le trouva en effet dans le petit salon où ils avaient eu leur premier débat, un an auparavant. Là où il avait été à un cheveu de lui faire désespérément l'amour. Il eut un sourire amer.

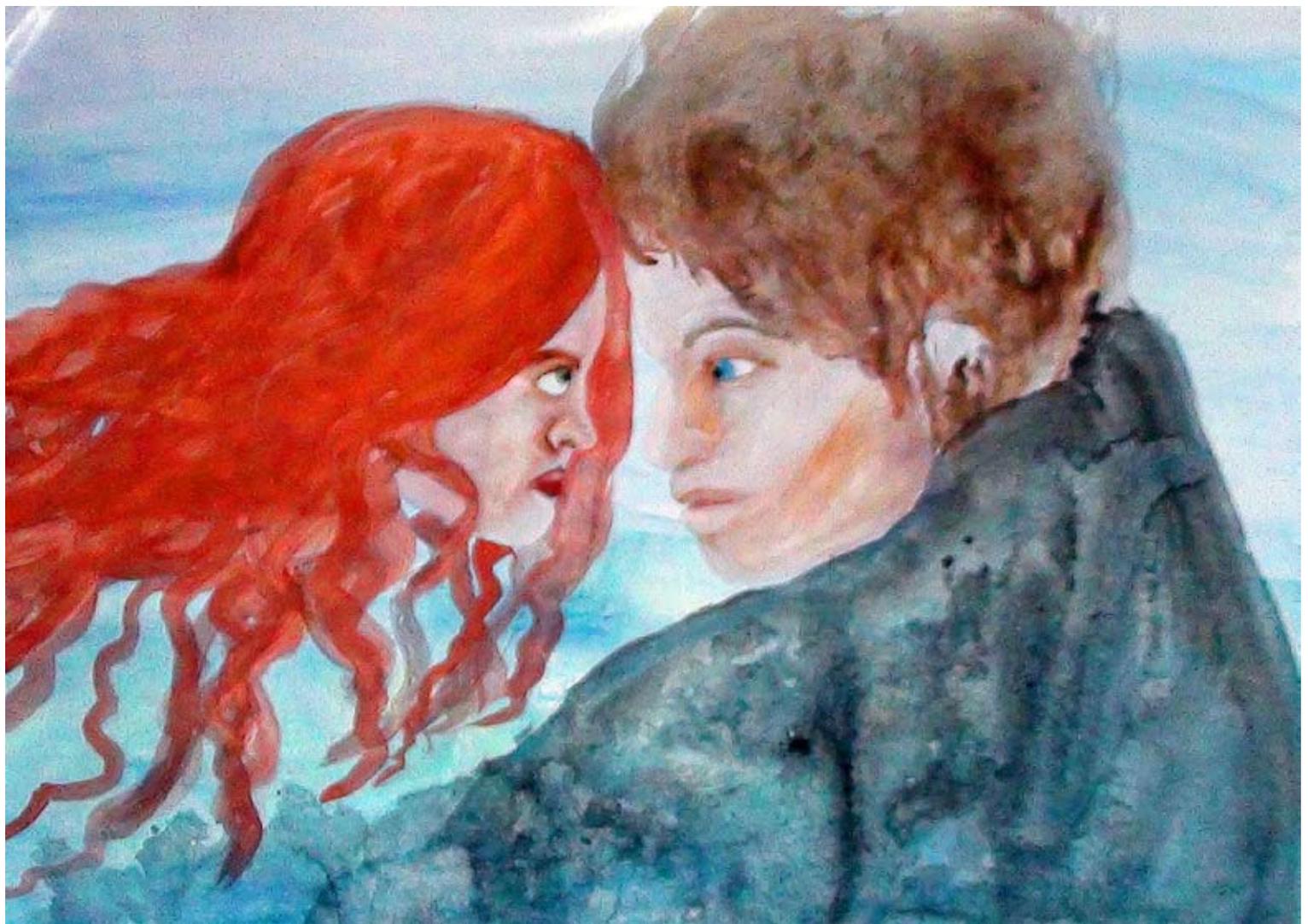
– J'aurais dû savoir que vous me rejoindriez ici...

Il se demandait si elle s'était rendue compte, ce jour-là, à quel point il avait été près de lui céder. Elle ne répondit rien et s'assit en face de lui.

– Quand cesserez-vous de me torturer ?

– Quand j'aurai obtenu ce que je désire.

– C'est impossible, Dahut.



Elle se leva, excédée.

– Ce qui est impossible, c'est d'être aussi buté que vous !

– Je le suis sûrement moins que vous-même...

Dahut lui tourna le dos et marcha jusqu'à la fenêtre, sans répondre. Quand exactement ses tentatives de séduction n'avaient plus eu pour but de « briser » le jeune prêtre, mais son propre plaisir, elle n'en savait rien. Quand, de simple désir, cela était-il devenu une obsession ? Depuis quand n'avait-elle plus éprouvé la moindre jouissance avec aucun de ses amants, trop obnubilée par le visage qu'elle voyait dès qu'elle fermait les yeux : celui de Gwenolé ?

Elle n'en savait rien, mais cela s'était produit. A trop jouer avec le feu, elle avait fini par se brûler. A ce constat, elle sentit ses yeux s'humidifier, tandis qu'elle faisait semblant d'admirer le paysage nocturne. Pourquoi avait-il fallu qu'elle tombe amoureuse du seul homme dans tout Ys capable de la repousser ?

Gwenolé était resté assis, et heureusement, car de là où il était, il ne pouvait voir ses mains se crispent sur la rambarde.

– Dahut ?

Elle ravala ses larmes.

– Tant mieux, alors ! Si je suis plus butée que vous, il me suffira d'attendre...

Elle se retourna vers lui, en espérant que ses yeux ne brillent pas trop.

– J'attendrai, Gwenolé. Le temps qu'il faudra.

La fête battait toujours son plein mais Gwenolé, nu devant son miroir, une discipline à la main, tentait vainement d'exorciser son désir en martyrisant sa chair. L'instrument de pénitence tomba de ses mains et il se laissa glisser au sol en sanglotant. La musique et les rires résonnaient jusque dans sa chambre. Soudain, les sons se firent plus proches. Il sursauta tandis qu'on frappait vigoureusement à la porte. Une voix de femme :

– Ouvrez, au nom de la charité chrétienne ! Je vous en supplie !

Gwenolé aurait pu prétendre ne pas reconnaître la voix mais c'était faux. Il savait très bien qui se trouvait derrière : sa damnation.

Il recouvrit hâtivement sa nudité d'une longue chemise de lin et alla ouvrir. Dahut se précipita comme si elle craignait qu'il ne change d'avis. Elle avait troqué sa sulfureuse robe noire contre un vêtement de nuit, blanc, relativement transparent.

– Je suis désolée, mon Père, si j'interromps votre sommeil. Il y a actuellement dans ma chambre trois hommes, jeunes, beaux, incroyablement virils... Vous avez dit que vous sauveriez mon âme. Si vous ne me faites un rempart de votre corps, je ne pourrais résister à la tentation : j'irai les rejoindre...

– Je ne dormais pas... fut tout ce qu'il parvint à répondre.

Il referma la porte sur eux. Elle avança lentement dans la chambre, intimidée malgré elle. Elle avisa la discipline au sol et la ramassa.

– Est-ce ainsi que vous châtiez vos pensées coupables ?

Cynique, elle ajouta :

– Le Saint serait-il un homme, après tout ?

Il se refusait toujours à parler, mais elle se rendit compte qu'il tremblait de tout son corps. Elle avança encore.

– Est-ce si difficile d'admettre que vous me désirez ?

Il releva la tête et elle fit glisser ses vêtements au sol. Elle était entièrement nue, mis à part la petite clé d'or à son cou. Pendant une seconde qui lui parut une éternité, aucun d'eux ne bougea. Finalement, il franchit la distance qui les séparait. Il saisit presque violemment ses poignets fragiles dans ses mains, la fit reculer jusqu'au mur et plaqua son corps puissant contre le sien. Elle ferma les yeux de ravissement. Enfin... Seule la chemise de lin les séparait et elle pouvait sentir sa virilité durement pressée contre sa cuisse.

– Oui, je te désire, oui... reconnut-il dans un souffle.

– Oh, Gwen... gémit-elle en passant sa main dans ses cheveux.

Elle se sentit chanceler comme une femme ivre et se raccrocha à son cou pour ne pas tomber. Il commença à parsemer son visage et son cou de baisers enfiévrés. Elle se mordit la lèvre pour ne pas hurler son bonheur tandis qu'il caressait son corps de ses mains avides. Soudain, il interrompit tout mouvement et enfouit son visage dans son cou. Elle comprit qu'il pleurait.

– Gwen, murmura-t-elle, je t'en prie...

Timidement, elle passa une main sous la chemise de lin. Sagement, elle choisit de ne pas s'attarder sur ses fesses artistement sculptées, et remonta jusqu'à ses reins, laissant courir ses doigts sur son dos. Elle se figea en sentant les boursofflures causées par la flagellation qu'il venait de s'imposer. Il se raidit, mais pas un son de douleur ne franchit ses lèvres. Elle retira sa main, ses doigts étaient couverts de sang. Elle était horrifiée.

– Gwen, mon Amour, je t'en prie, pardonne-moi... Je n'avais pas compris...

Elle aussi pleurait à présent.

– Je n'avais pas compris... ce que je te demandais...

Elle se dégagea en douceur. Il ne fit pas un mouvement pour l'en empêcher.

– Pardonne-moi, fit-elle encore. Je ne t'importunerai plus.

Dans la cathédrale déserte, Gwenolé était agenouillé devant une statue de la Vierge. Profondément absorbé dans sa prière, il ne s'aperçut de sa présence que lorsqu'elle effleura son épaule. Il sursauta violemment, et instinctivement, se releva pour mettre de la distance entre eux.

– Rassure-toi, je n'ai pas changé d'avis. La partie est terminée. Tu as gagné. Je ne t'importunerai plus...

Elle tenta de paraître cynique mais le cœur n'y était pas.

– Je te laisse à tes prières, je retourne à ma débauche...

Il la dévisagea. Sa robe était plus sage qu'à l'accoutumée et elle avait attaché ses cheveux.

– Je suis venue pour te remettre ceci.

Elle détacha la fine chaîne d'or de son cou et avança pour la passer à celui du prêtre. Il frémit au contact de ses mains nues sur sa nuque, mais n'essaya pas de s'y soustraire.

– Je ne suis pas digne de la confiance de mon père... Qui sait quelle idée insensée pourrais-je concevoir un soir d'ivresse?... Cette clé sera bien plus en sécurité avec toi.

Sa voix eut une fêlure imperceptible.

– Tu es l'homme le plus droit que je connaisse, Gwenolé. Tu as toute ma confiance.

Elle effleura la petite clé d'or qui reposait désormais sur la poitrine du prêtre.

– Considère la comme un cadeau d'adieu... Adieu Gwenolé.

Depuis son retour de la cathédrale, Dahut n'avait pas quitté sa chambre et n'avait laissé personne y entrer. Elle avait pleuré des heures et des heures, jusqu'à ce qu'elle s'endorme d'épuisement et de désespoir. Elle se réveilla en sursaut comme on frappait à la porte. Une voix masculine la fit bondir de son lit :

– Dahut ! Au nom de la charité chrétienne, ouvre !...

Sans prendre la peine de s'habiller, elle vola jusqu'à la porte et c'est nue qu'elle se jeta dans ses bras. Il l'embrassa à pleine bouche. Quand leurs lèvres se séparèrent enfin, Dahut recula vivement, paniquée. Elle avait l'impression d'avoir rompu la promesse qu'elle lui avait faite le matin même. Il secoua la tête.

– J'ai cru pouvoir résister, mais finalement, c'est toi qui as gagné... Ce matin, j'avais fait vœu de silence...

Elle baissa les yeux et recula. Il la rattrapa et passa un bras autour de ses reins.

– Et c'est le moindre des vœux que je m'apprête à briser ce soir...

Il l'embrassa à nouveau. Un gémissement sourd franchit les lèvres de la jeune femme lorsque le tissu rêche des vêtements du prêtre entra en contact avec les pointes durcies de ses seins.

– Tu avais raison, Dahut... Je ne suis pas un Saint... rien qu'un homme !

– Tant mieux, chuchota-t-elle. Je n'ai que faire d'un Saint. C'est un homme que j'aime...

Les yeux dans les yeux, ils basculèrent sur le lit. Insatiables, ils s'aimèrent jusqu'aux petites heures du matin, où ils tombèrent finalement endormis, étroitement lovés dans les bras de l'autre.

Dahut se réveilla la première. Elle pressa ses lèvres chaudes de sommeil contre celles du jeune homme. Il sourit à ce contact délicieux, mais quand il ouvrit les yeux, un pli soucieux barra son front.

– Gwen... murmura-t-elle à son oreille. Je ne te demande pas de renoncer à ton Dieu, juste de m'aimer autant que tu l'aimes...

– Orgueil que cela, Dahut...

Mais il souriait.

– Je veux juste que tu m'aimes, reprit-elle. Nous quitterons Ys, si tu le veux... Ou tu y régneras à mes côtés, dans la justice et l'harmonie. Oui, sois mon Roi. Je t'épouserai dès aujourd'hui, si tu me le demandes...

Ses grands yeux verts suppliaient en silence. Gwénolé sourit à nouveau.

– Et qui nous mariera ? demanda-t-il. Il n'y a plus de prêtre dans cette ville...

Elle s'allongea sur lui et l'embrassa presque chastement.

– Alors, contente-toi de m'aimer...

Il répondit à son baiser et sa respiration se fit plus courte. La porte s'ouvrit.

– Votre Alt...

Gäid s'interrompit net à la vue du spectacle qui s'offrait à elle. Le plateau qu'elle portait roula au sol dans un fracas d'Apocalypse. Elle souffla dans un murmure très audible :

– Le Prêtre dans le lit de la Catin... La Fin est proche...

Sur le quai, à une centaine de mètres du Palais, Morvarc'h, le Cheval des Mers, superbe navire de Gradlon, fit entendre sa corne pour annoncer son départ imminent. Gäid leva les bras vers le ciel et déclama d'une voix inspirée :

– *Lorsque résonnera la Première Trompette...*

Déjà, Gwénolé ne l'écoutait plus. Jetant Dahut au bas du lit, comme si son contact l'avait soudain brûlé, il se précipita hors de la chambre.

– Gwen, reviens ! hurla Dahut. Gwénolé!...

Il était déjà loin.

Gwénolé courait comme un dératé, les yeux révoltés. Il réussit à se perdre dans les couloirs du Palais, qu'il connaissait pourtant par cœur. Partout des corps dénudés s'entremêlaient, ivres de vin et de luxure. Il trébucha sur une jeune fille qui s'était endormie les cuisses grandes ouvertes, un étrange instrument en dépassant. Du sang séché maculait ses jambes, mais un sourire béat éclairait son sommeil. Il sentit une nausée irrésistible l'envahir et s'appuya au mur d'une main tremblante.

Il sortit enfin du Palais, pensant que l'air frais lui ferait du bien. Mais il eut l'impression que ses narines étaient assaillies par d'infâmes remugles montant de chacune des rues de la cité. Comme si Ys cuvait une orgie longue d'une année.

Il avait échoué. Il n'avait pas sauvé la ville, pas plus que l'âme de Dahut. Il n'avait réussi qu'à perdre la sienne...

Il ferma les yeux. *Un déluge de feu s'abatit sur Sodome...* Soudain, tout fit sens. Il serait l'instrument de la vengeance divine...

Une ville au milieu de la mer ! Une hérésie ! Une insulte envers Dieu ! Ys devait disparaître. Avec le calme que donnent les certitudes mal fondées, il gagna la cathédrale. C'était au centre de l'autel qu'était placée la minuscule serrure qui commandait aux portes de la cité. Il ôta la clé de son cou et embrassa le métal doré, comme si ce contact pouvait effacer le souvenir des lèvres de Dahut...

Les remparts qui entouraient Ys étaient divisés en six segments. Lorsque le premier commença à coulisser, lentement, un grondement terrifiant s'éleva. Les murs du Palais en tremblèrent. Dans le grand escalier, Dahut faillit tomber et interrompit sa course. Le son régulier des vagues, qui la berçait depuis maintenant un an, avait changé. Craignant de comprendre, elle dévala les marches. Quand elle déboucha sur l'esplanade qui surplombait Ys, trois des six murailles étaient déjà à moitié abaissées et l'eau qui s'engouffrait à une vitesse vertigineuse avait complètement noyé les rues les plus basses.

Un cri attira son attention. A la proue du Morvarc'h, Gradlon hurlait de toutes ses forces :

– Dahut ! Vite...

Elle se mit à courir en direction du navire. Elle avait parcouru plus de la moitié du chemin, quand un mot la fit se retourner.

La sensation de satisfaction et de puissance n'avait duré qu'un instant pour Gwénolé. Le vrombissement de l'eau qui déferlait dans la ville, allié aux cris paniqués, lui avait fait comprendre ce qu'il venait de faire. Le Seigneur lui avait confié la charge de ces brebis égarées et c'était lui qui n'avait pas su leur indiquer le chemin. Il était le seul coupable. Il tomba à genoux et leva la tête pour contempler le Christ sur sa croix. *Mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ?*

Le fracas de l'eau se faisait de plus en plus assourdissant, et en comparaison, les cris semblaient décroître. Gwénolé ne savait où il puisa la force de se relever et de sortir de la cathédrale. Il cligna des yeux, ébloui par le soleil de midi, quand Dahut passa devant lui en courant.

– Pardonne-moi, murmura-t-il.

Il se maudit quand il comprit qu'elle l'avait entendu. Elle hésita moins d'une fraction de seconde. Elle tourna le dos au navire et revint vers lui. Il hurla :

– Non ! Pars ! Monte sur Morvarc'h !

Elle ne l'écouta pas. Sans tenir compte des protestations de Gradlon, le Capitaine rompit les amarres, juste avant que le bateau ne soit aspiré par le vide. La Princesse se jeta dans les bras du prêtre.

– Gwen ! Je t'aime...

Il la serra contre lui de toutes ses forces.

– Moi aussi. Je t'aime, je t'aime...

Une vague gigantesque submergea finalement la ville. Lorsqu'elle frappa la cathédrale, l'une des flèches s'écroula. Quand elle atteignit le sol, l'eau avait déjà recouvert l'esplanade. Sous le porche de la cathédrale ravagée, les deux amants échangeaient un dernier baiser.



L'illustratrice : EMMANUELLE BONNEFONS

Emmanuelle Bonnefons est née en 1984, à Conflans-Ste-Honorine. Après un cursus scolaire absolument prodigieux dans le domaine des Lettres et des métiers du livre, Emmanuelle Bonnefons, maintenant Docteur ès Lettres à la célèbre Université Nancy 2, exerce actuellement l'emploi de bibliothécaire, ce qui lui laisse tout le loisir de la lecture et de l'écriture. Sa carrière dans la littérature promet une ascension rapide, fulgurante et phénoménale qui l'amènera au moins au Prix Goncourt !

Michel Lamart

La Machine à laver



Michel Lamart, né en 1949. Agrégé de Lettres, docteur en littérature française. A publié des poèmes - Cahier du jour carnet de nuit, L'Arbre à Paroles, 2007 -, des nouvelles (120 à ce jour), des romans - Love, Naturellement, 2000-, des essais - Sourire de Rheims, 2003. Auteur, compositeur et interprète. Critique Brèves, Autre Sud, L'Arbre à Parole... A coordonné des numéros spéciaux de revues (sur Borges - Phénix -, Le Sidaner - Brèves -, Huysmans/ Villiers - Europe) . A cessé d'écrire de la SF - qu'il considère toujours comme un genre majeur - à cause du manque d'ouverture d'esprit du milieu. Considère Marc Bailly comme un ami et salue sa très grande tolérance et son goût littéraire sûr. Considère la Belgique comme son second pays.

Quand je me suis rendu compte, assez récemment, que j'étais tombé amoureux fou de ma machine à laver, j'ai eu une pensée émue pour la catharsis des Grecs. Dame, on ne se refait pas ! Et puis, il faut bien se jeter à l'eau un jour ou l'autre.

Ses formes pures – et généreuses ! – me comblaient d'aise. Elle était belle à (g)rincer ! Son tambour – sans trompette –, aussi silencieux qu'un cœur, me faisait tourner la tête. Ses boutons délicats et ses touches sensibles avaient une étrange connotation sensuelle. Ses programmes variés promettaient je ne sais quelle extase plus ou moins ménagère, qui m'émoustillait, comme au temps de mon adolescence, où je me plaisais à voir passer les lavandières du village, court vêtues, mais toujours dans le bain. Époque bénie !

Bref ! j'étais transporté dans l'univers d'une pureté amoureuse que j'avais rarement connue depuis ma vie d'adulte.

Jusqu'ici, j'avais tendance à broyer du noir. À présent, des perspectives franchement émaillées me souriaient.

La blancheur de mon linge disait assez la candeur d'une relation sans bouillir à laquelle je pouvais accorder tous mes soins, sans crainte de déception. Sa douceur câline me rassérénait. L'odeur de propre qui en émanait garantissait des sentiments sans tache. En échange d'un peu de poudre, l'éblouissement de la blancheur... Du gagnant, gagnant !

J'étais comblé !

En outre, j'avais l'assurance tranquille d'une relation platonique, économique et sécurisée. Durable, même ! Que souhaiter de plus ? D'ailleurs, je respire rétrospectivement : j'aurais pu fondre pour mon réfrigérateur ! Ou craquer pour une cuisinière... à gaz...

Je me confiai au fer à repasser qui me félicita chaudement. Non sans émettre quelque vapeur, cependant. Jalousie ?

J'en pince pour une machine qui ne roule pas des mécaniques, lui dis-je d'un air désinvolte pour éviter de le froisser. Il fit la sourde oreille. Je compris qu'il battait la semelle depuis longtemps devant celle que je couvai d'yeux décidés.

Il brûlait bien, hélas !, d'une sourde jalousie. Je craignis même que sa froide vengeance ne se manifestât par la brûlure volontaire d'une de mes chemises blanches préférées...

Heureusement, le sèche-linge paraissait avoir épousé mon parti. La table à repasser ne broncha pas. C'était déjà ça ! Ce constat en forme de lavage de cerveau me rassura. Mais cela ne me disposa nullement à leur accorder toute confiance pour les séances de repassage à venir. Elles s'annonçaient, d'ores et déjà, assez torrides...

On ne célébrera jamais assez les amours ancillaires – si tant est qu'on puisse réduire le lave linge à une servante ! Certes, elles allient l'utile à l'agréable. Et *ce house made* me va comme un gant (de ménage !)... Au moins les jaseurs en restent-ils pour leurs frais. Pour vivre heureux, décidément, vivons cachés ! Nous en serons, du même coup, blanchis.

Ma machine, il faut le dire, avait des performances qui mettaient à mal les langes d'une jeunesse que je ne connaissais plus que par lambeaux. Cependant, elle me redonnait des couleurs. On comprendra alors combien nos étreintes me laissaient lessivé !

Elle avait, en effet, un tempérament de feu que l'eau n'éteignait pas. J'avais beau décharger mes batteries pour lui plaire, elle en redemandait sans cesse, n'étant jamais complètement rassasiée. Ses vidanges m'infligeaient d'assez sévères coups de pompe. La vitesse de sa centrifugeuse me donnait le vertige. Mon corps se couvrait de froides mais délicieuses suées...

La lingerie, elle en connaissait un rayon ! Elle y passait ses jours et ses nuits. Voilà qui ne laissait pas de m'affoler. J'ai toujours fait *buanderie* à part pour la lingerie féminine. Si j'ose dire ! J'ajoute qu'il n'y a pas de mots sales – juste de sales pratiques. Et, de grâce, ne me prêtez pas d'aussi fâcheuses habitudes : vous pourriez bien en regretter les rendus !...

Aujourd'hui, je me sens possédé par l'électroménager. Il me hante. Il m'obsède. L'azur ! L'azur ! J'aime ma machine comme un autre moi-même. J'essore même sans raison. Je sais qu'elle mouille sans problème. Notre complicité est donc totale. Nous consommons sans modération. D'où la pâleur quelque peu malade de mon teint. Comprenez que cette confession difficile n'est pas destinée à inquiéter ceux qui peinent à me reconnaître. Au contraire ! Et, si je gagne à être connu, ne soyez pas de ceux-là !

J'ai même envie de Ronsardiser. Oui ! En toilettant quelque peu le vers régénérateur du grand poète des *Amours* :

*Lavez si m'en croyez
N'y allez à deux mains
Rincez dès aujourd'hui
Les toges délavées !*

La poésie a toujours son mot à dire, ce me semble. Surtout en ce qui concerne la passion. Une souillure comme une autre !

Si bien que je ne redoute plus de chanter haut et fort cette noble cause qui me permet de me déconnecter d'un réel avec lequel je ne sens plus tout à fait en phase. Je débranche volontiers, survolté par une vie qui m'électrise.

Je l'avoue : ce coup de foudre m'a même changé en *sex machine* ! James Brown en soit loué !

Pour l'heure, j'ai envie de crier :

Vivent les amours humides où vous trempez chemise et pantalon !

Du reste, je n'ai jamais été fana du nettoyage à sec. Il faut vivre avec son temps, n'est-ce pas ? Je ne me voyais pas craquer non plus pour une lessiveuse. Soyons résolument modernes, comme dit l'autre ! On a sa fierté, non ?

J'admets que l'expérience n'est pas de tout repos. Coeurs fatigués, brisés, transplantés s'abstenir ! La résistance a ses limites. Faire l'amour à une machine (à lover) on peut dire qu'on en sort sur les rotules ! Changé en carpette ! Même quand on utilise Calgon !

Mais, depuis ce jour béni, je peux *enfin* laver mon linge sale en famille !...

Nouvelle du même auteur publiée dans Phénix Mag :

- «Le carton à chaussures» in n°9.

Tepthida Hay

Mistress Mattress, de poils et de crocs



Bien que ses proches aient renoncé à la trouver normale, Tepthida Hay, 25 ans, ligérienne (cf dictionnaire:), éleveuse de créatures couinantes ou câblovores, se porte plutôt bien dans ses petites manies. Comme celle d'associer un sujet peu ragoûtant au joyau des cieux nocturnes, par exemple... Et puis pourquoi pas, après tout ? Il y a peut-être là matière à noircir des dizaines d'essais. N'allez pas la contredire, ou vous tâterez de son chat à neuf queues, bande de fripons !

Les Tribulations de Pépé le Gnome en Féerie, anthologie Les Fées (dirigée par Léa Silhol), coll. Emblèmes HS n°2, Editions de l'Oxymore, octobre 2004

Bonnán na Cró, fanzine Horrificque spécial Femmes de l'Etrange n°6, n°42, janvier 2005

Modalités de paiement, fanzine Horrificque spécial Femmes de l'Etrange n°11, n°54, février 2007

La Complainte des nuits indiennes, anthologie Le Crépuscule des Loups (dirigée par Charlotte Bousquet), Le Calepin Jaune Editions, juillet 2008

Aussi loin que la glace... fanzine Station Fiction n°1, décembre 2008

Craignez les foudres du fantôme grincheux, anthologie Identité(s) (dirigée par Lucie Chenu), Editions Glyphe, mars 2009

On me nomme Mistress Mattress, dominatrice implacable aux aréoles de feu. Quand vient à mollir le rythme de mes séances, mon chat à neuf queues s'élançe et le plaisir se relance. Quand mes victimes couinent, que leur chair morte s'exprime, leurs sacs à ballast je bourrine. Mais en dehors des quelques nuits qui voient ma cyprine se teinter de carmin, je suis plutôt sage.

Ce qui m'a poussée à manier le fouet, les orties et le moulin à poivre ? La peur. La peur sourde de céder à l'instinct bestial qui m'habite, la peur de voir mon corps parfait trépané par un déluge de poils drus comme une moustache de caporal. Alors, plutôt que de m'acoquiner avec la gente canine dès que la lune est pleine comme une pourvoyeuse d'héritiers, j'ai préféré la voie du sang, de la sueur et de la souffrance.

Car je suis née avec un pied dans le purin : fille illégitime du Baron Folchause, j'ai passé mon enfance à cirer les parquets de sa bâtisse cossue, témoin de l'indifférence crasse qu'il montrait à ma mère. Celle-ci a estimé que j'étais apte à voler de mes propres ailes quand la maturité a fleuri sur mon visage et a quitté le nid, laissant pour toute trace une traînée de fientes qui ne manquèrent pas d'agrémenter mon quotidien.

Ce maudit Folchause, n'ayant plus de croupe mûre à se mettre sous la main et répugné par ce portrait ingrat qui marchait dans son ombre, m'a logiquement chassée, un soir de tempête. Lacérée par la pluie gonflée aux bourrasques, j'ai marché, trébuché, rampé. Mon ventre ne m'avait jamais autant fait souffrir. C'était comme si on touillait mes entrailles avec une pince à sucre, et qu'on y instillait une dose de ciguë.

Si j'aimais la saveur du vinaigre, je me complairais dans mon malheur en disant que ma pire erreur fut de me réfugier dans un bois. Mais en réfléchissant posément, ne comprend-on pas que me faire mordre les orteils par ce lycanthrope fut la chose la plus bénéfique dans ma vie ? Hé oui, je suis devenue autre, j'ai évolué. En perdant les premiers paquets de sang qui me rendaient femme, j'ai gagné la capacité de sentir la peur. Et je m'en suis servie pour vaincre la miènerie, de peur, celle qui m'a rongée lors des premières transformations.

Bien sûr, je n'ai pas compris de suite que pour empêcher la fourrure d'envahir mon corps, je devais me comporter comme un loup. C'est lorsque que j'assistai à une réunion de mâles dans un salon privé que l'idée a gigoté dans mes pensées. Je pratiquais l'art ennuyé de flatter ces messieurs aux montres à gousset clinquantes et aux rouflaquettes abondantes, quand l'un d'eux a sorti un délicat ouvrage relié de cuir. Donatien-Charles du Pré de Chasse, avec son habituelle pédanterie pendue aux lèvres, s'est levé avec le livre ouvert dans sa main, tandis que l'autre venait fourrager dans son dos.

De sa voix de chapon, notre ami s'est mis à baragouiner dans la langue d'Outre-Manche, pour nous livrer peu après une traduction sans charme. Le contenu, néanmoins, ne me laissa pas sans réaction. Il y était question de cabinets des plaisirs, dissimulés dans les façades respectables de Londres, de stupre éhonté derrière les collets amidonnés des conventions, de chaînes et de cris consentants.

La liberté s'est offerte à moi dès que j'eus posé mes pieds aux morsures effacées sur le sol de la vieille Albion. Je cherchai dans un premier temps la compagnie des dandys, afin d'intégrer les cercles de la décadence élégante, puis je me lançai dans les affaires. Une devanture honnête de rédactrice dans un journal commercial, un sous-sol de maîtresse des plaisirs coupables.

C'est ainsi que Mistress Mattress est née. De la frustration engendrée par l'étiquette, de la castration pratiquée par les bonnes mœurs. Un ramassis de rigidités qui sont mes plus grandes richesses. Qu'un homme brimé par son éducation vienne me voir pour compenser son incapacité à quitter sa vierge de femme pour une vieille carne bien plus appétissante, qu'un pervers martyrisé par le peigne en os de sa nourrice vienne me trouver pour que je corrige sa « raie-pulsion », ou qu'un détraqué vienne me prier pour assouvir son fantasme équin sous mes coups de fouets, je ne refuse aucune demande.

Des déviants, j'en ai vu au cours de mes seize années de pratique. J'ai pour eux cette compassion miséreuse des chiens envers les lombrics. C'est comme si je méprisais leurs penchants, et pourtant je les chéris tout autant. Car sans eux, chaque menstruation serait désolation, pour ma peau, pour leurs mollets. Je vis mes nuits de couche avec eux, je les nimbe de mon odeur métallique, les appâte de mes apprêts. Ils sont fabuleux et quelconques à la fois. Cependant, un cas m'attire.

Eros Amoroli. Cet intrigant jeune homme, que l'on dirait marqué de mille vieillesse tant il arbore de soucis dans son regard, a su retenir mon attention. Je l'ai rencontré il y a trois lunes, alors que mon bas ventre s'évertuait à accoucher les premiers rejets gluants de ma matrice infertilisée. La fièvre occupait mes joues et la douleur était telle que je l'accueillis avec force grognements. Il ne s'en laissa pas conter pour autant et s'installa sur l'autel de pierre glacée que j'avais décoré de plumes de corbeau et de bougies débordantes.

Comme il ne parlait pas, je lui ai tout de suite asséné quelques frappes sur le postérieur, à l'aide de mon gourdin piqué d'épines. Il n'a pas bronché. Ni gémissement, ni gloussement. L'indifférence. Froide, cruelle. Je m'imaginai vivre la vie de ma mère au manoir du Baron Folchause. La rage m'a très vite animée, je me suis ruée sur lui, mon corset étouffant ma poitrine sous son menton, j'ai tiré ses cheveux en arrière pour qu'il m'implore, j'ai déchiré sa chemise avec une dague, griffé son torse – bonté divine, son torse merveilleux! – de mes ongles, mordillé ses oreilles, malmené son entrejambe, flagellé ses reins. Rien.

Avec son regard de terrier mort, il m'a dit au revoir et il est parti. J'ai vite enterré cette expérience frustrante ; je suis retournée à mes activités normales de rédactrice respectée. Puis vint la prochaine pleine lune et avec elle cette énigme masculine. Bon sang ! Cet homme est beau comme un dieu ! Il ne devrait pas être permis de produire de telles créatures. Le soir où il reparut, je tentai à nouveau de lui soutirer... quoi, au juste ? Des cris ? Des suppliques ? Comment obtenir quelque chose d'une statue d'albâtre aux boucles noires, qui cille à peine quand des dents se plantent près de ses précieuses fresques ?

Mes veines palpitent de colère en pensant à ce soir. Il va revenir, j'en suis sûre. Et moi, je perds la maîtrise de mon corps. La peau me démange, si je ne me contrôle pas, mes bras vont devenir aussi doux que les hérissons des ramoneurs. On sonne. Qui donc s'acharne sur la cloche ? Je viens ! Je viens ! Derrière les vitraux colorés, la silhouette est trapue. J'entrebâille.

- Vous désirez ? demandé-je d'un ton poli, ma robe de chambre soigneusement rabattue sur mon buste corseté et mon faux cul bordé de fourrure et de dentelles.

L'inconnu présente le faciès de l'employé de la Couronne qui côtoie les grands de ce monde sans jamais en être. Ses yeux de sanglier qui surmontent un nez rouge qui rebique ne sont pas des plus *glamour*. Il ouvre sa bouche qu'il vient d'humecter avec une langue libidineuse :

- Ton corps à quatre pattes sous mon tonnage, Messaline !

Pauvre homme. Encore un qui ne mesure pas le danger. D'une œillade, je l'invite à me suivre dans le couloir chauffé, tamisé à la lueur des lanternes. L'excitation s'empare de moi dès lors qu'il me colle une main sur la fesse, ses petits doigts boudinés fouissant la chair ferme sous le rembourrage. J'en ferai du porridge, de ce marcassin téméraire ! A la sueur que mes narines interceptent, je devine son état de satyre.

- Suivez-moi, dis-je en faisant glisser ma robe de chambre au sol. C'est par là.

- Oh, que oui, je vais te suivre, ma catin ! C'est toi, garce immonde, qui n'arrivera pas à me suivre ! se lâche-t-il complètement, son bras explorant mon faux cul pour en défaire les liens.

La maladresse et l'empressement d'un inexpérimenté. Peut-être coutumier des filles de joie qui parsèment les rigoles insalubres des bas-fonds. Aucun savoir en mode bourgeoise. Agacée, je me défais de mon artifice, découvrant mes cuisses subtilement rosées au Priape, qui ne se tient plus de joie et vient me saisir par le bassin. Au coup de genou que je lui décoche en me retournant pour le gifler, il passe de la rage pure à l'émerveillement pervers.

- Tu es une joueuse, toi ! grogne-t-il, essoufflé, son col trempé de sueur déboutonné. Viens-là que Tonton Adalbert te donne une correction, vilaine chaperonne !

Je l'attire en haut des escaliers qui mènent au sous-sol. Le porc s'engouffre à ma suite, soufflant, gloussant au possible. Mais dès que je touche le sol, je décroche le fouet roulé autour d'un clou planté au-dessus de l'autel. Une lueur perplexe passe dans son regard et, au premier coup de lanières sur son ventre rebondi, il s'effondre à mes pieds. Il geint comme une truie qui a trouvé une tripotée de pâtés en croûte dans sa soue. Affligeant.

- Pardon, Mère, j'ai été mauvais ! pleurniche-t-il en palpant convulsivement mes chevilles. Punissez-moi, oh, punissez-moi, car j'ai péché des écrevisses dans la mare du concierge !

Pauvre erre. Malgré l'impudence dont il s'est pourvu peu avant, je ne peux le laisser dans sa détresse morale. Je décide d'aller dans son sens et le flagelle. Mon chat à neuf queues fait son office : en quelques coups, son dos, ses avant-bras et sa poitrine ne sont plus qu'un lacis inextricable de plaies sanguinolentes. Il souffre, le bougre, et il en redemande. Toute sa jeunesse passe en revue.

- Pardon pour les pots de confiture que j'ai gâtés avec du sel pour me venger d'avoir à faire mes lignes au lieu d'aller à l'église ! Pardon pour l'élevage de souris dans la remise ! Pardon pour le fantôme du parapluie !

- Vilain, vilain garnement ! hurlé-je en actionnant mon moulin à poivre au-dessus de ses plaies. Tu souffres ! Tu vas payer pour tes effronteries, chenapan des fanges ! Qui te dresse comme un sauvageon, qui ?

- C'est vous ! sanglote-t-il en se contorsionnant sous mes grains. Vous, ô divine Mistress Mattress ! Vous, dompteuse des instincts fauves ! Vous, dominatrice des beaux quartiers !

Je n'y arrive pas, ce soir. Mon esprit est ailleurs, je ne tire aucune jouissance de cette séance. D'un coup de ma bottine, je terrasse ma victime. Pantelant, ses yeux en quémandent toujours plus. Mais c'est moi qui dirige les choses, alors je ne céderai pas. Je lui jette ses vêtements poisseux pour qu'il couvre ce membre qui clame son épanouissement alors que je ne ressens rien. Pas la plus infime pointe de plaisir.

Je remonte. L'autre ne tarde pas à faire de même, et part, la queue entre les jambes, vers son appartement bien ordonné où l'attend le reste de soupe aux navets de la veille. La porte claque et je ne réagis pas. Il est là, devant moi. Eros Amoroli. Toujours avec sa mine d'animal en introspection.

- C'est fini pour ce soir, dis-je d'un ton plus cinglant que je ne le souhaitais.

Le bel inconnu fait mine de se retirer. D'un bond, je suis sur lui pour le retenir. Il plonge ses yeux sombres dans les miens et scrute. Chez lui, aucun signe du rut. Il n'est pas comme les autres. Que cherche-t-il en venant me trouver ? Mes bras me picotent horriblement. Les poils percent mon derme. Ce n'est pas douloureux, juste désagréable. Il y a fort longtemps que je n'avais pas eu d'accès de pilosité. La vue me choque, je tressaille, livide. Je redeviens un monstre.

La bête menstruelle (ou est-ce la bestialité mensuelle ?) s'est réveillée. Elle est sans pitié, elle jaillit par tous les pores de ma peau, remplace mon teint exquis par une fourrure touffue. La douleur, la vraie, va commencer. Au galop, elle arrive, me bouscule comme un phacochère traqué, piétine ma lucidité et m'envoie au sol me tordre, m'arrache des vagissements terribles tandis que des crocs me poussent, que mon crâne s'allonge, mon nez s'aplatit. Un monstre, je suis un monstre.

A travers le rideau blanc de la souffrance, je peux voir Eros Amoroli, statique, posé. Ou peut-être moqueur, voyeur, que sais-je encore ? Quand je me relève, c'est sur quatre pattes qui cliquètent sur le parquet grinçant de ma demeure. Ça y est, le loup-garou entre en scène. J'ai les vaisseaux qui fourmillent, les crocs qui me taraudent et une profonde envie de lui sauter à la gorge, à cet Eros de mauvais augure !

- Bon chien, fait celui-ci en se penchant pour me tapoter la tête.

Je n'ai pas pu me retenir, je lui ai planté mes crocs dans la main. Il ne tique même pas. Ce qu'il m'exaspère ! Je fais monter un grondement sourd de ma gorge, pour voir. Toujours cette irritante passivité. Nom d'une anguille vérolée, est-ce qu'il a avalé un trognon de pomme par la porte dérobée ?

Et sans crier gare, voilà qu'il s'agrippe à mon cou, ce tas de formol ! Je crois qu'il n'a pas résolu son complexe du nounours. Pourquoi est-ce que je les attire ? Je ne demande qu'à exercer ma domination sur les bourgeois et les aristocrates engoncés dans le carcan de l'ère de Victoria. C'est de la pure charité.

- Vas-tu me lâcher le col, maudit ténébreux ! enragé-je sourdement.

- Je ne peux pas, est tout ce qu'il répond.

Il pleure, ses larmes ruissellent à travers mon épaisse fourrure de louve. La pensée qu'il m'entend, me répond et ne fuit pas me renverse comme un attelage sans cocher.

- Je suis amour, et pourtant ne peux aimer, murmure-t-il au creux de mon oreille.

Bigre, sa voix me titille la fibre sensible.

- Je ne le répéterai pas : lâche mon cou tout de suite, sale sangsue sans sagesse ! rétorqué-je presque sans le vouloir.

Que voulez-vous, j'ai dû avoir pour ancêtre un de ces trilobites figés dans les sédiments et exhumés sous le burin des paléontolo-

gues. Pour composer avec le joug qui m'opprime, j'ai dû me forger une carapace pour rebuter les gens, afin de les protéger de mon être lunaire. Collez-moi des lunettes sur l'arête du nez, une barbe de neige et un col de curé, et je serai mûre pour extraire des souvenirs enfouis au plus profond de votre être avec un pendule rouillé !

- Aaaaaaaaah !

En voilà un cri, un vrai ! Son cas n'était pas si désespéré, après tout. Je rouvre ma mâchoire. Son sang rougit son épaule.

- Pourquoi tant de hargne, Bérénice ? dit Eros avec comme du reproche dans la voix.

Je me sens coupable ? C'est nouveau, ça ! Et comment connaît-il mon nom ? J'ai soigneusement masqué ce détail à mes clients. Pour les Londoniens, je suis l'honorable Miss Kathryn Pottortuck, revenue d'une lointaine colonie perdue. J'ai pourtant veillé à déguiser mes traces.

- Tu as mal tourné, petite fille illégitime. Je t'avais dessiné un brillant horizon, fait de soieries, d'élégance et de confort, chuchote l'homme qui se permet de balader son exquise main le long de mon échine.

Ne t'arrête pas... Voilà que mes sens sont troublés au plus haut point !

- L'effet de ma flèche a été altéré par la morsure du loup-garou. Au lieu d'aimer ton sauveur, ce brave fils de notaire en route pour sa maison de campagne, tu lui as grignoté le jarret.

Qu'est-ce qu'il dit ? Mais qu'est-ce qu'il raconte ? Comment sait-il tout ça, lui ? Personne ne savait ça...

- Bien sûr, tu n'y es pour rien. C'est ma faute si je me suis précipité. Au lieu d'aimer corps et âme celui qui t'avait recueillie, tu aimes le sang, les plaies, la souffrance. Tu en es venue à aimer ce qui composait ton supplice du moment.

J'ai sûrement l'air d'une gargouille anxieuse avec mes yeux plissés, mais je crois que je viens de comprendre ce que ce fripon à faire se damner une nonne me dit. Lui, c'est Eros. Pas Amoroli. Eros tout court, de la caste divine de l'antique Rome. J'en rirais jaune si mes crocs n'étaient pas immaculés. Eros ! Lui geint qu'il ne peut pas aimer et qu'il a ruiné ma vie, et moi je l'aime. Que faire, docteur ?

La nuit file en sa compagnie. Non que nous nous soyons adonnés à des étreintes langoureuses (ce siècle est certes décadent, mais pas au point de mêler les animaux aux orgies), mais Eros a caressé ma truffe de longues heures durant. J'en ai le museau qui sèche. Et les moustaches en émoi. Mon fardeau est trop lourd, je me lance :

- Eros, tu soulèves en moi des vagues autres que sanguinaires, dis-je avec le ridicule adéquat. J'ai une nature monstrueuse, mais elle ne se manifeste qu'une fois par mois, ce qui me laisse quatre semaines pleines de normalité. Prends-moi avec toi, ficelle-moi à un arbre mort, épouse-moi, abandonne-moi dans une fosse d'aisance, mais fais quelque chose, par pitié. Je t'aime !

L'imbécile tressaute comme un enfant pris en faute. Il bat de ses longs cils de biche et tourne vers moi sa bouche de velours.

- Tu m'aimes ?

Il mâche ces mots comme s'il s'agit d'un *pudding* avarié. J'ai comme une aigreur dans le ventre.

- Jamais personne ne m'a aimé, auparavant, fait-il avec sa candeur que j'ai sur le coup envie de lui faire ravalé par le nez, en tournant bien pour que le message passe. Je ne sais pas si je puis aimer. Je n'ai jamais étudié le problème.

Le problème, c'est que ce beau ténébreux est plus bête qu'un clou de girofle planté dans une orange. Comment peut-il se lamenter de ne pas aimer et ne pas recevoir les signaux que je lui envoie du haut de mon phare d'amour ? Crénom, que cet énergumène me frise les poils !

- Je t'aime, Eros, répété-je lentement, en articulant chaque lettre.

Ce bougre papillonne des paupières comme une pucelle face au vieil ami veuf de son grand-père.

- Et moi, est-ce que je t'aime ? fait-il, niatement. Comment le savoir ?

Ma rage est de nouveau au bout de mes crocs. Ma queue est déjà partie fouetter son visage.

- Eh bien, tire-toi une flèche dans le cœur qu'on n'en parle plus !

C'est parti tout seul, je n'ai pas pu l'éviter. Eros produit un borborygme digne d'une bouilloire. Une flaque de saindoux, voilà ce qu'il est. Et de mon côté, je suis redevenue femme, mais mon amour s'est envolé comme un canard couard. Qu'il se le garde, son regard d'ignare ! Qu'il avale ses plaintes et décoche ses flèches à d'autres femmes ! Moi, je rentre en France, où je m'en vais apprendre au peuple ce que « maîtresse » signifie !

Christophe Corthouts

Une cape, un peu de foutre et trop de sang...



© Glauco Introvigne

Né en 1970. Ca au moins il en est sûr... Pour le reste... Journaliste de formation, écrivain et touche-à-tout par passion, il n'est jamais aussi heureux que devant un clavier, derrière un micro ou sur une scène de théâtre. Il est aussi d'une paresse sans limite et il a cette capacité extraordinaire à toujours repoussé au lendemain ce qui devrait être fait le jour même... Sans doute une séquelle de trop nombreuses visions d'Autant en Emporte le Vent... Oui, c'est ça, il souffre de scarlettite !

Il a la chance, depuis peu, de participer à la destinée du Bob Morane auprès d'Henri Vernes. Il ne désespère pas de publier un nouveau roman dans un avenir proche. Il adore la glace à la vanille, le café, le coca-cola zero et les femmes en bikini.

Il n'avait plus écrit de nouvelle depuis des lustres... Mais cet « Eros dans tout ses états » l'a inspiré... Sans doute à cause de l'approche de la quarantaine et de ces trop nombreux mails promotionnels pour l'achat de Viagra qu'il reçoit chaque jour !

- Et moi je vous dis qu'il a recommencé...

Jack Folson regarde la grosse moustache du capitaine Pearson qui tressaute sous son nez bulbeux. A tout moment, il imagine que cette espèce de fruit trop mur qui sert d'appendice nasal au chef de la police de Storm Heaven va exploser, projetant des débris de cartilages et du sang sur le superbe buvard vert foncé qui protège la tablette en chêne massif du bureau.

- Comment voulez-vous qu'il recommence ? Nous le tenons à l'œil. A chaque seconde. Il ne peut pas faire le moindre mouvement sans que...

- Arrêtez Folson ! Arrêtez de vous foutre de ma gueule ! Vous savez très bien qui est ce type... Vous ne voulez pas que je refasse sa biographie ? Alors, s'il a envie d'aller se balader de omettre... De commettre à nouveau ce genre d'atrocité, qui pourra bien l'en empêcher.

Folson se laisse aller sur le dossier de la chaise à roulette glisse vers le fond de son bureau et percute bruyamment une petite desserte sur laquelle sont alignées quelques bouteilles, un carafon et des verres. Folson n'espère pas en profiter. Du moins, pas aujourd'hui.

- Il suit un traitement... Ses pulsions sont sous contrôle... Nous avons développé...

- Oh, je vous en prie ! N'essayez pas de m'assommer avec tout votre charabia de psychologue...

- Psychiatre. J'ai un doctorat en psychiatrie et en neuropsychiatrie. Et il nous a aidé personnellement à développer certains outils et certains médicaments qui le maintiennent dans un état... satisfaisant.

Pearson se lève d'un coup. Sa chaise à roulette glisse vers le fond de son bureau et percute bruyamment une petite desserte sur laquelle sont alignées quelques bouteilles, un carafon et des verres. Folson n'espère pas en profiter. Du moins, pas aujourd'hui.

Le poing de Pearson s'écrase sur le buvard. Les deux cadres, dont Jack ne voit que l'arrière, font un bond dans les airs avant de retomber de guingois.

- Un état satisfaisant ! Vous croyez que je vais pouvoir dire à la famille de cette gamine que le premier suspect est dans un état « satisfaisant ». Et que nous « pensons » qu'il est sous contrôle. Voilà ce que la famille va voir, avant toute chose !

D'un geste vif, Pearson lance un tas de photos en noir et blanc sur les genoux de Folson. Il baisse les yeux. La première montre, en gros plan, le visage d'une jeune fille d'une petite vingtaine d'année, brune, le visage figé dans la pâleur de la mort. Des traces sombres maculent son front et ses joues. Ses épaules dénudées sont également salies par des traînées sanglantes. Jack ne prend pas la peine de faire défiler les images suivantes. Il sait ce qu'il va voir.

- Vous avez les résultats de l'autopsie ?

Pearson se rassied et secoue la tête négativement.

- Dès que les premières constatations sont arrivées, je vous ai fait appeler. Vous pouvez descendre à la morgue. Ils sont en train de s'en occuper... Je leur ai demandé de s'y mettre toute affaire cessante. Cette fois, je veux sa tête, Folson. Il grillera sur une chaise...

- Il faudra encore trouver une chaise assez puissante... Et encore...

- Peu importe le moyen... Mais ce type aura bon mettre tout le poids de son passé dans la balance comme lors de son dernier procès, je vous assure qu'il ne s'en sortira pas !

Jack dépose les photographies sur le bureau de Pearson, faces cachées. Il s'apprête à sortir, puis se ravise.

- Ce n'est pas lui. Cela ne peut pas être lui.

- Foutez le camp d'ici ! Et si vous avez encore une once de bon sens, essayez de comprendre comme il s'y est pris. Parce que d'après le légiste, personne d'autre n'a pas commettre un pareil carnage...

Folson se retrouve dans le couloir du commissariat. Il sent le regard des policiers de service qui pèse sur lui. La plupart était là lorsqu'il est parvenu à sauver la tête de Curtis Ford. C'est son expertise médicale qui a permis aux avocats de Ford de plaider la folie, le burn-out total, l'expression ultime de la frustration sexuelle pour un être trop longtemps soumis au déni de plaisir. Un homme de son statut, totalement émasculé par la planète entière... et par sa petite amie. Rongé par une forme surprenant de schizophrénie et qui bascule un jour par-delà cette étroite frontière entre la moralité et l'horreur. Entre le plaisir et l'inavouable. Ses capacités physiques avaient en outre aggravé le résultat de ce basculement. Heureusement qu'il avait lui-même compris la gravité de la chose. Jack le suivait depuis de nombreuses années déjà. Et il se souviendrait toujours de cette soirée. La pluie qui noie le ciel de Storm Heaven. Cette forme sombre qui arrive sur son balcon et passe à travers la grande porte fenêtre. Les débris dans toutes les directions. Curtis Ford, debout, dégoulinant de pluie, son costume couvert de taches de sang. Et dans ses bras cette jeune femme, comme une poupée désarticulée. Dans un premier temps, Folson pense qu'il s'agit de Shirley Shane, la fameuse journaliste new-yorkaise, avec laquelle Curtis entretenait d'étranges rapports professionnels. Cette Shirley dont Curtis lui parle si souvent lors de leurs rencontres hebdomadaires.

Mais lorsque Ford dépose la jeune femme sur le sol de son living, puis s'écroule à son tour, le visage torturé, les larmes mêlées aux gouttes de pluie sur ses joues mal rasées, Jack découvre qu'il ne s'agit pas d'elle. Mais elle lui ressemble. Beaucoup. Mêmes cheveux bruns ondulés, même teint pâle. Même proportions générales du visage.

- Que lui est-il arrivé, demande Jack. Comment est-ce arrivé...

- C'est moi, laisse échapper Curtis en serrant les poings. C'EST MOI !

Cette fois, il hurle. Et lâche le cadavre qui roule sur le tapis.

Folson ne peut retenir un cri de stupeur. Il recule d'un pas.

Le ventre, la cage thoracique de la jeune femme n'est qu'une bouillie, une vallée carmin où les organes luisent, figés, dans un bain de sang déjà coagulé.

Jack a déjà la main sur le téléphone. Alors qu'il forme le « 911 », il entend Curtis murmurer derrière lui.

- C'est moi. Je ne pouvais pas savoir. Il fallait que je la baise. Il fallait que je la baise.

Au souvenir de cette terrible phrase, Jack sent courir un frisson sur sa colonne vertébrale. « Il fallait que je la baise ». Et c'est exactement ce que Curtis Ford avait fait. Il avait rencontré cette jeune femme, Harriett Maypell, à la sortie d'un Dinner, sur la Nationale qui relie Storm Heaven à Penscott, autre petite ville tout aussi tranquille. Il lui avait fait du rentre dedans. Et comme aurait-elle pu

résister ? Il n'était pas donné à toutes les jeunes filles du coin de croiser la route de celui qui passait sa vie à sauver les gens au quatre coins du monde, depuis son arrivée inopinée sur le sol terrien trente ans plus tôt. Tout d'abord surprise, troublée et puis totalement charmée, Harriett avait mordu à l'hameçon. Selon Curtis, elle lui avait même demandé s'il n'était pas déjà fiancée avec Shirley Shane. Ce que Ford avait prestement démenti. La presse en faisait un couple idéal... Mais lui préférait vivre plus... librement. En fait de liberté, il vivait dans un terrible carcan. Un boulot de sauveur planétaire, une « fiancée » qui aimait les jeunes stagiaires journalistes dénuées de pénis... et qui ne comptait pas partager, et pour finir une image de super-héros forcément asexué. Harriett s'était laissée emmener pour une balade en plein ciel. Et les choses s'étaient terminées sur le tapis du salon de Jack Polson.

La morgue de Storm Heaven se trouvait dans les caves d'un petit bâtiment aux murs de plâtre jaune, qui jouxtait le commissariat de police. Jack dévale les quelques marches qui mène à petite porte d'entrée. Il appuie sur le bouton de l'interphone et la voix nasillarde du docteur Baillus, un petit bonhomme au cheveux courts et à la moustache ridiculement peu fournie, résonne dans le minuscule haut-parleur.

- Qu'est-ce que c'est ?
- Docteur Baillus, c'est Jack Folson...
- Ah... Vous désirez venir jeter un oeil sur les dégâts de votre homme à la cape ? Il s'est encore laissé aller...
- Je...

Jack trouve ridicule de devoir se justifier devant ce minuscule bout de plastique. Il souffle.

- Vous pouvez me laisser entrer, que l'on puisse discuter face à face ?

L'ouvre-porte grésille comme un grillon enragé.

Jack pénètre dans un couloir aux murs peint en vert eau réglementaire. Une simple plaque munie d'un flèche rouge vif indique « MORGUE ». De toute façon, il n'y a nulle part d'autre où aller. Une jolie métaphore pour un lieu où tout le monde finit par terminer sa course.

La salle d'autopsie se trouve derrière une double série de double-portes munies de hublot. Jack entre dans le premier sas et s'empare d'une robe de médecin bleu vif, qu'il enfle à la hâte. Il se lave les mains à l'aide d'un savon anti-bactérien, puis glisse des chaussons de couleur verte sur ses baskets crottées.

Fin prêt, il pousse la seconde double-porte et entre dans le théâtre des opérations.

Baillus est seul penché sur la dépouille. Son assistant, Benson Hedge, doit s'occuper des échantillons de tissus dans l'une des salles secondaires.

- Salut Doc...
- Bonjour Monsieur le Psychiatre...

Il y a assez de dédain dans la réplique pour alimenter deux générations de Lords anglais s'adressant à leurs domestiques. Mais Jack décide de laisser couler. Il sait que Curtis Ford n'a pas pu commettre ce nouveau crime. Aussi certainement qu'il a commis le premier...

- Si on pouvait s'épargner les sarcasmes... Je viens déjà de me coltiner le capitaine Pearson... Et je devrais sans doute être entendu par Jenkins et Fiber.

- Hou ! Cela ne fait aucun doute. Il m'ont demandé de leur remettre mon rapport le plus rapidement possible... Et puisque vous êtes le porte-parole de notre amis le sauveur volant.

- Je ne suis pas son porte-parole, je...

- Ca va... Si je vous épargne les sarcasmes, vous pouvez m'épargner le couplet sur les difficultés de communication d'un extra-terrestre schizophrène frappé de pulsions de viol. Je ne fait pas vraiment partie de ces gens qui étaient prêts à tout lui pardonner pour service rendu à la Nation...

- Moi pas davantage. C'est d'ailleurs pour cela qu'il est là où il est.
- Mais apparemment, il n'a pas pu tenir parole et il n'y est pas resté...

D'un geste de la main, Baillus indique le corps couché sur la table d'inox. Sous la lumière crue, Jack reconnaît le visage pâle de la photographie. Et cette fois, il voit l'étendue des dégâts. Cette plaie qui ressemble à celle qu'il a vu le soir du meurtre d'Harriett Maypell.

- Comme vous pouvez le remarquer, docteur Folson, la mort de Jane Jameson est la conséquence d'une plaie ouverte, depuis le sommet de l'os pelvien, jusqu'aux secondes côtes, à peu près à mi-hauteur du thorax. Et, comme dans le cas du meurtre de... (Baillus consulte une feuille attachée sur un planchette posée sur un chariot qui jouxte la table d'autopsie)... Harriett Maypell, cette plaie a été pratiquée de l'intérieur. Ce qui semble signer le forfait... A quelques analyses près, je vous l'accorde. Mais vu le peu de suspects capables de réaliser une telle... prouesse, vous conviendrez que votre ami le super-musclé est dans de beaux draps...

Jane Jameson a été déchirée de l'intérieur. Comme si quelque chose avait tenté de s'arracher de ses entrailles. Et les souvenirs affluent à nouveau dans l'esprit de Jack.

La salle d'audience de Storm Heaven. Pleine à craquer. Le procès aurait pu avoir lieu dans une ville plus grande. A prévenu exceptionnel, jugement exceptionnel. Mais Curtis Ford n'a exigé qu'une seule chose. Un jugement devant les habitants de cette ville qui l'a vu débarquer un jour de juillet, au plein milieu d'un champ. Si sa vie doit être débattue, si son avenir doit être condamné, autant que cela soit par ceux qui ont toujours vécu avec lui par le passé. Ceux vers qui il est toujours revenu. Ceux à qui il ne veut demander aucun pardon. Il plaide coupable. Assis derrière la barre, il raconte. Tout. Sa vie jusqu'à ce soir-là. La pression d'un pays qui a fait de lui un héros. Un symbole. Et puis sa voix se brise :

- Un héros sans queue, finit-il par laisser échapper. Une icône sans bite !

Une vague de protestation glisse sur la salle.

- Monsieur Ford, intervient le juge, veuillez conserver un vocabulaire correct.

- Qu'à cela ne tienne votre honneur... Un symbole sans organe reproducteur ? Cela est-il assez chaste à vos conservatrices oreilles?

Pouvez-vous imaginer une seule seconde ce que cela signifie ? Représenter la perfection aux yeux du monde. A quoi bon être un surhomme, s'il vous faut représenter la perfection, l'homme sans tâche, le garant de la probité, du courage, de l'abnégation, de l'humanisme ! Le surhomme devrait être au-dessus de tout cela. Il doit dépasser tout cela et pouvoir aborder la vie avec l'esprit ouvert. Mais pas ici. Pas dans une communauté où la perfection se doit de régner avec une chasteté de tous les instants. Un refus total du désir, de plaisir, de l'acte de chair. A croire que nous vivons au cœur d'une nation où les enfants sont venus au monde sans que jamais personne ne b... Désolé, votre honneur. Sans jamais que personne ne se reproduise par les moyens naturels mis à notre disposition.

- Monsieur Ford, l'interrompt alors le Procureur Général. Puis je vous rappeler que nous ne sommes pas là pour faire le procès de cette respectable et tranquille communauté, mais bien pour vous placer face à vos actes... déviants.

Curtis Ford baisse les yeux. Déviants. En quoi deux corps qui s'attirent, s'enlacent et se pénètrent sont ils déviants ?

- Pouvez-vous nous dire, Monsieur Ford, si mademoiselle Harriett Maypell, que tout le monde ici connaît – dont tout le monde dans cette salle, ou presque, reconnaît la probité et la chasteté. Pouvez-vous me dire, si mademoiselle Maypell était totalement consentante lors de... lors de la terrible nuit où vous l'avez assassinée.

- Objection votre honneur !

Marvin Tully, l'avocat commis d'office à la défense de Curtis Ford a jailli de sa chaise comme un diable hors de la boîte.

- Objection votre honneur, il n'a pas encore été établi que mon client est coupable de ce dont on l'accuse...

- Objection retenue. Reprenez maître...

Le Procureur s'exécute, un petit sourire carnassier aux lèvres. Il sait que ce genre de petite cascade influence toujours un peu le jury. Certes, légalement, la remarque sera effacée des minutes du procès. Mais sa sortie est tout de même parvenue jusqu'aux oreilles des jurés.

- Merci votre honneur... Monsieur Ford, pouvez-vous revenir sur cette nuit... terrible... Et sur l'attitude de Miss Maypell ?

- Je... Elle paraissait heureuse d'être là...

- Elle *paraissait*, monsieur Ford. Serez-vous d'accord avec moi pour dire que « paraître » et « être » heureuse sont deux choses qui peuvent être totalement différentes ?

Ford opine légèrement.

- Votre honneur, intervint Tully, puis-je rappeler à mon client qu'il n'est pas obligé de répondre à toutes ces questions ? Particulièrement si elles sont de nature à le présenter sous un jour négatif ?

- Laissez, murmure Ford. Laissez...

A partir de cet instant, Jack se souvient que les choses étaient gravées dans le marbre. A partir de cet instant, Curtis Ford cessait d'être le héros d'une nation pour devenir la victime toute désignée d'une mise à mort de l'icône. A partir de cet instant, le sauveur de l'humanité acceptait d'endosser le costume d'un assassin. Un assassin qui avait perpétré son crime dans des conditions à la fois atroces et grotesques.

Harriett Maypell est encore sous le charme lorsque Curtis la dépose sur le balcon de son petit appartement, dans le centre ville de Storm Heaven. La grande porte-fenêtre est restée ouverte. Qui aurait l'idée de grimper jusque là pour commettre un simple petit délit ? Curtis plonge ses yeux dans ceux d'Harriett. Le cœur de la jeune femme bat la chamade. Elle ne sait que faire, ou que dire. Soudain, les lèvres du super-héros se rapprochent des siennes. Elle ferme les paupières. Et le baiser se prolonge. La langue de Curtis cherche le chemin entre les dents serrées de la jeune femme. Et puis elle cède. Pourquoi pas finalement ? Elle n'est pas plus prude qu'une autre. Elle n'a pas pour habitude de se laisser aller dès le premier soir, mais c'est Curtis Ford.

Justement. Elle ne devrait pas. C'est une icône, non ?

Soudain, elle sent le désir monter en elle. Au même rythme que celui du super-héros. Elle sent sa virilité se tendre tout contre sa jambe. Il la soulève. Il l'emporte vers la chambre à coucher. Pendant une seconde elle veut l'en empêcher.

Je ne...

Mais pourquoi pas ? A la fois, elle a peur, elle est excitée, elle est troublée. Elle sait qu'elle s'apprête à vivre une expérience inédite.

Elle ne sait pas à quel point.

Dans un véritable tourbillon, ses vêtements lui sont arrachés. Elle a l'impression que des dizaines de mains la caressent, parcourent son corps à la recherche du plaisir. Ses seins sont tendus, jusqu'à la douleur, son sexe se liquéfie, alors que sa peau se couvre de chair de poule. Elle ne peut pas retrouver son souffle.

Et puis, alors que le plaisir atteint déjà une sorte de sommet, il entre en elle.

Il grogne.

Elle n'a jamais ressenti ça. Il glisse en elle avec l'aisance et le rythme de l'amant parfait. Il semble connaître les moindres recoins de son corps, les moindres zones érogènes, les plus petits capteurs de son plaisir.

Son souffle s'accélère encore. Elle ne peut retenir un premier gémissement. Puis un second. Elle réalise, de façon presque détachée d'elle-même, qu'elle se comporte comme une dinde tout droit sortie d'un mauvais livre romantique, mais elle ne peut pas résister. Il est l'Amant.

Et lorsque enfin, elle sent les vagues de plus en plus resserrées de l'orgasme se regrouper au creux de ses reins, il accélère encore le rythme. Il lance son bassin à la rencontre du sien. Il veut que leur plaisir s'accorde, dans une dernière explosion.

Et ils jouissent.

Et elle hurle.

Car le plaisir se mue d'un seul coup en douleur. Un feu dévorant lui ronge soudain les entrailles. Un cri, un déchirement lui laboure les cordes vocales, alors que son ventre s'enflamme.

Curtis recule surpris.

La peau d'Harriett se met à blêmir, puis elle se tend comme une baudruche. Des petits vaisseaux sanguins éclatent à la surface de

son épiderme.

Puis le déchirement. Comme une serviette humide que l'on arrache, pour la séparer en deux.

Et la voix du père de Curtis qui résonne dans son esprit. La voix de son vrai père, celui qui lui parle par-delà les années-lumière, par-delà le temps et par-delà la destruction de sa planète natale.

- Tu ne pourras jamais enfanter avec un habitante de cette planète. Tu ne pourras même jamais entretenir avec l'un d'eux ce qu'ils appellent des rapports sexuels. C'est impossible, mon fils.

Et longtemps il a cru que seule la barrière biologique l'en empêchait. Comment lui, un enfant des étoiles, un extra-terrestre, aurait-il pu enfanter avec une terrienne ? Il n'était pas de la même race.

Et là, il contemple le corps d'Harriett et il comprend que c'est bien pire.

Bien pire.

Pendant de longues secondes, Curtis contemple le corps sans vie de la jeune femme. Il ne sait comment réagir. Il passe ses mains sur la plaie. Il sent les dernières gouttes de vie qui s'échappent de ce corps mutilé. Il voudrait la guérir, mais il sait quelles sont les limites de son pouvoir. L'inévitable. La mort. Elle, il ne pourra jamais la vaincre.

Alors il saisit le corps d'Harriett. Il s'envole. Il laisse derrière lui une traînée sanglante, quelques gouttelettes qui s'écrasent sur le balcon, puis sur le sol de béton lissé.

- Vous conviendrez, lance le Dr Baillus, que le *modus operandi* de l'assassinat de Miss Jameson laisse peu de place à l'interprétation...

Jack doit bien admettre que de prime abord, cette plaie si particulièrement ressemble étrangement à ce qu'il a pu voir sur les photos d'autopsie d'Harriett Maypell.

- Il n'avait pas agi de façon intentionnelle, murmure Folson. Il ne savait pas ce qui allait arriver...

Baillus laisse échapper un petit couinement. Une sorte de rire forcé ? Moqueur ?

- Vous n'êtes plus au tribunal, Mr le psychiatre du super-héros. Vous ne devez pas me convaincre moi... Mais sachez que je n'ai jamais cru une seule seconde à cette théorie. Comment pouvez-vous imaginer une seule seconde que ce... ce surhomme dans toute l'acceptation du terme ne soit pas capable de contrôler ses pulsions les plus basiques ? Et ne connaissent pas les conséquences irrémédiable d'un acte de... de fornication avec une humaine ? Ce n'est pas crédible... Pas une seule seconde. Mais vos belles théories ont-elles semblé-t-il convaincu le jury de garder ce... cette chose auprès de nous. Dans une résidence... surveillée ? Laissez-moi rire ! Et voici le résultat !

Dans un accès de colère, Jack est à deux doigts de saisir Baillus par le revers de son tablier pour lui cracher à la figure ce qu'il pense de sa partialité. De son éthique. De ces idées étroites de petit praticien de province qui s'improvise médecin légiste. Mais ne peut se défaire de ses préjugés stupides. Mais à quoi bon...

- Dans combien de temps comptez-vous envoyer votre rapport aux enquêteurs ?

- Normalement, ils auront mes conclusions préliminaires dans l'après-midi. Je n'ai pas envie de bâcler... La corde avec laquelle on finira par pendre votre client devra être solide...

La porte du labo se referme déjà sur la silhouette de Jack.

La maison de Curtis Ford se situe dans la banlieue nord de Storm Heaven, quelque part dans les collines verdoyantes, dont le rythme et la végétation ne sont pas sans rappeler celles de la verte Irlande. De ci, de là, des petits murs de pierres écroulées ajoutent encore un petit côté pittoresque au paysage. Au détour de la route, la propriété de Ford apparaît, un bungalow aux façades bardées de bois gris. Simplicité, force, longévité.

Lorsque Jack range sa voiture sur le petit terre-plein de brique pilée, juste devant le perron, Curtis l'attend. Debout en haut des trois marches. Il porte un simple jeans, un polo à manches courtes et une paire de basket blanches.

- Salut Jack...

- Bonjour Curtis... Tu...

- Oui. J'ai regardé la télé. J'ai tenu ma promesse, Jack. Je n'ai pas quitté les lieux. Les vigiles pourront le certifier.

La maison de Curtis est sous surveillance. Perpétuelle. Le seul moyen de savoir s'il est bien assigné. Il a participé lui-même à la mise en place du dispositif. Ce qui peut paraître totalement aberrant. Mais il n'y a pas eu d'autre solution. Après l'affaire Harriett Maypell, il s'est lui-même constitué prisonnier, il a lui-même exigé d'être jugé par les habitants de Storm Heaven. La seule chose qu'il a acceptée en sa faveur, c'est cette thérapie auprès de Folson. Et cette ligne de défense basée sur la pression morale irrésistible.

- Tu sais qu'ils ne te croiront pas Curtis... L'icône leur a échappé une première fois... Et puis...

- Et puis ?

- Je reviens de l'autopsie de la victime, Curtis... Même moi, je doute.

- Que lui est-il arrivé ?

- La même chose... Son corps... Déchiré de l'intérieur.

- Ce n'est pas moi. Je suis resté ici.

- Pourquoi refuses-tu de me voir depuis quinze jours ?

Ford marque un temps d'arrêt. Ses poings se serrent.

- Tu leur en as parlé ?

- Non, Curtis. Pas encore. Mais je vais devoir le faire. Ils ne vont pas me lâcher. C'était le deal, tu devais me voir deux fois par semaine. Pour discuter de toute cette pression... De toute cette frustration... Je comprends que tu aies eu besoin d'un peu de champ, Curtis. C'est normal à ce stade du travail. Je ne voulais pas leur en parler... Mais maintenant... Avec cette femme.

- Je ne l'ai pas touchée, Jack. Toutes les bandes sont à leur disposition. Je n'ai pas quitté cette maison depuis la fin du procès.

Ford fait demi-tour et disparaît à l'intérieur de sa maison.

Après un instant d'hésitation, Folson le suit.

L'intérieur du bungalow est noyé de lumière. Le mur du grand salon est entièrement vitré, ouvert sur les collines environnantes. Le soleil dessert ses rayons sur l'ameublement simple, mais de bon goût. Des lignes claires. Peu de décoration. Un large canapé, un écran plat sur lequel défilent les images d'une chaîne d'informations en continu. A plusieurs reprises, les présentateurs reviennent sur l'affaire Curtis Ford à grand renfort de tableaux récapitulatifs, de statistiques sur les risques de récidives, d'animation en 3D sur les opérations de sauvetage auxquelles le super-héros déchu a participé. Tout cela est pesé, décortiqué, équilibré, dans le but unique de sensibiliser les spectateurs au prix du pardon. Mais cette fois, Curtis Ford paiera l'addition. Le prix fort.

Curtis se trouve debout au milieu de la pièce. Son souffle parcourt les murs, des petits crépitements et de discrètes étincelles clignent sur le papier peint couleur crème.

- Nous avons quinze minutes, fait Curtis. Dans quinze minutes, ils seront là... Peut-être dix si le vent souffle pour les hélicos. Alors tu n'as pas pu... Pas plus que moi...

Folson le regarde sans rien dire.

- Et tu n'as tenu que... quoi... dix mois ?

Peu après la condamnation de Curtis, la criminalité a soudain atteint des records dans plusieurs villes de la zone de Storm Heaven. Le reste du pays était couvert par d'autres vengeurs, mais pour de sombres questions de droit et de patente, aucun des héros en activité ne pouvait étendre sa zone de chalandise sur celle de Curtis Ford. Plusieurs analystes avancèrent également l'idée que devenir défenseur de la population après que le héros en titre ait été jugé pour meurtre n'était pas le plus aisé des jobs. Jusqu'à l'apparition d'un nouveau vengeur. Masqué celui-là. Très à cheval sur son anonymat. Et pour cause. Psychiatre pour super-héros et super-héros à la fois, deux orientations peut-être pas tout à fait compatibles ?

L'idée était née dans l'esprit de Jack lors de leur troisième séance. Avec tout ses pouvoirs Curtis était-il capable de *partager* sa puissance ? De l'offrir à d'autre ? D'autres, à l'esprit plus équilibré ? Plus à même de comprendre et de supporter les mécanismes si complexes de la nature humaine.

- Toute cette puissance, murmure Jack. Toute cette force... Toute cette séduction... C'est... C'est comme d'avoir le monde dans le creux de sa main.

- Je vois que la puissance ne t'a pas rendu plus imaginatif...

- Mais... Comment as-tu... Toutes ses années...

- Je croyais que c'était toi le psychiatre... Toi qui essayais de m'aider à supporter toute cette folie, toute cette puissance justement...

Et les responsabilités qui l'accompagnent. Mais finalement, tu n'es pas mieux armé que moi... Car toute cette force, toute ses capacités ne sont rien... Rien en face des pulsions les plus primales. Celles qui se réfugient dans le cerveau primaire. Celles qui nous poussent à vouloir rejoindre l'autre, à entreprendre ce que la nature a encodé en nous... Par-delà le temps, mais aussi par-delà l'espace. Quelle que soit notre provenance. La reproduction. Le réflexe de copulation. La nécessaire fusion d'un organe mâle et d'un organe femelle. Et que je ne puisse pas... Que nous ne puissions pas, puisque tu as voulu me rejoindre dans l'abîme, nous soumettre à cette relation des plus basiques sans détruire l'autre est une malédiction.

Soudain le grondement d'un rotor se fait entendre par delà les collines. Deux insectes sombres, mécaniques, glissent au-dessus de la cime des arbres et se posent à quelques dizaines de mètres de la grande porte-fenêtre. Cinq hommes armés descendent des hélicos au pas de course. Ils se déploient.

- Ils sont venus plus vite que prévu... sans doute l'influence des nouvelles, murmure Curtis.

- Je vais leur dire que c'est toi, lâche Folson. Je... Je ne veux pas renoncer au pouvoir. Je...

Sa dernière phrase reste en suspens.

Curtis a bougé tellement vite, que si les caméras avaient encore été en service, elles n'auraient sans doute rien remarqué.

La tête de Jack Folson bascule vers l'arrière. Un jet de sang artériel dessine un arc dans l'air, avant de retomber sur la tapis de laine épaisse. Son corps s'affaisse.

Curtis laisse tomber le long sabre qu'il a arraché au mur en un clin d'œil.

Il lève les bras en l'air, alors que les trois premiers militaires entrent à grands fracas par la baie vitrée.

- C'est moi, laisse tomber Curtis. C'est moi qui l'ai fait.

David Roue

La Damnation de Lord Rodolphe



David Roué est étudiant en Master de lettres modernes, à l'université de Bretagne Occidentale (Brest). Agé de 23 ans, passionné de cinéma et de littérature, il écrit nouvelles et poèmes depuis une demi-douzaine d'années. Il a publié quelques nouvelles sur le site Horreur.com, dont une fan-fiction autour de l'univers de Hellraiser, et collabore activement depuis deux ans au journal étudiant brestois Sortie de secours (version en ligne : www.sortiedesecours.info), pour lequel il écrit articles, critiques, nouvelles et interviews. Acteur de théâtre occasionnel, il a récemment joué le rôle de Tartuffe dans une mise en scène de Valéry Rybakov, ainsi que celui d'Agathon dans une adaptation du Banquet de Platon. Il a également mis en place un atelier d'écriture sur Brest, au sein de l'UBO. Il travaille actuellement sur un roman de science-fiction, et cherche à concrétiser plusieurs projets de courts-métrages.

Bibliographie sélective :

2003 : Porte ouverte sur l'au-delà (récit lovecraftien publié sur le site Horreur.com)

2005 : En attendant l'hiver (récit fantastico-érotique publié sur le site Revebebe.free.fr, sous le pseudonyme de Dan-hill Zebulon)

2006 : Hellraiser_ The call within (fanfiction publiée sur le site Horreur.com)

2007 : La règle du jeu (récit de science-fiction publié dans Sortie de secours n°6)

2008 : Crépuscule-transfert (récit d'épouvante publié dans Sortie de secours n°10)

2009 : Yumi et ses amis étranges (conte publié en feuilleton dans Sortie de secours n°11 à 15)

La nuit est claire. La lune est pleine. Un léger bruissement dans les arbres autour du château de Lord Rodolf. Un vent de mauvaise augure. L'annonce de réjouissances funèbres pour l'au-delà...

Rodolf, le seigneur du domaine de Kermaria, est assis dans la pièce principale de son château, éclairé par la lueur d'un feu de bois. Les flammes dansent devant ses yeux. Des flammes rouge sang. Son regard s'y perd ; l'âtre lui rappelle un autre feu, un feu qui le brûle de l'intérieur.

Tout avait commencé quelques décennies auparavant. Theodoric de Kermaria, son père, régnait encore d'une poigne de fer sur son domaine, et sur son fils. La mère de Rodolf, Isabeau de Kermaria, était morte en couche ; cela faisait quatorze ans que Theodoric, dans chacun de ses regards, dans chacun de ses gestes, faisait sentir à son fils qu'il était le seul responsable de la mort d'Isabeau.

Rodolf se souvient...

Cette soirée, des années auparavant, dans son adolescence ; la nuit était claire comme celle dans laquelle il se perdait à présent ; il s'était levé vers minuit, réveillé par des gémissements sourds. Il avait parcouru, pieds nus, le couloir lugubre qui le séparait de la chambre paternelle et avait poussé la lourde porte en chêne. Pour se retrouver devant un spectacle qui le glaça d'horreur.

Son père, allongé sur le lit, le cou percé de deux fines entailles d'où jaillissait son sang vermeil, et, enlacée à lui, une créature nue aux formes humaines, dont les longs cheveux blonds dévalaient en une cascade d'or. Rodolf pouvait apercevoir le visage de son père, crispé dans une expression d'un indicible plaisir.

Il se remémore aujourd'hui l'étreinte des amants maudits sous ces yeux ; la façon obscène dont leurs corps exhalaient la sueur, le plaisir, l'amour.

Un amour contre nature. Son sang ne fit qu'un tour, il entra dans la chambre brusquement, se saisit d'un pieu et fit face au couple sacrilège.

Surpris par cette entrée brutale, Theodoric et son amante s'étaient retournés. Et quand Rodolf vit le visage de la créature, les crocs de bête, les lèvres rouges du même sang qui coulait dans ses veines, et la face d'une blancheur lumineuse dans la clarté délétère de la lune ; quand il vit se peindre sur le visage de son père l'expression de la culpabilité qui habitait depuis quatorze ans ses propres traits ; quand il considéra le couple d'outre tombe et tout ce qu'il représentait dans son étreinte funèbre ; alors Rodolf su que sa main ne tremblerait pas.

Il devint seigneur de Kermaria en cet instant même où il occis son père ; il n'en revint pas, sur le coup, de la facilité avec laquelle le pieu s'était enfoncé dans son abdomen. Les mains tachées de sang, le parricide se tourna alors vers la créature qui s'était recroquevillée dans un coin de la pièce. Rodolf se rapprochait doucement, mais il stoppa net quand la femme se mit à geindre.

Car cette voix était bien humaine ; cette voix il ne l'avait jamais entendue, mais il su à l'instant même à qui elle appartenait. Et prêtant attention au visage terrifié qui le fixait de ses grands yeux d'un gris éclatant, il devinait les traits délicats sous le masque surnaturel de la damnation.

C'était les traits d'Isabeau de Kermaria. Il comprit que, ressuscitée par quelque sortilège maléfique, elle venait depuis tout ce temps visiter son père. Le pieu lui tomba des mains. D'abord surprise, Isabeau esquissa ce qui ressemblait à un sourire. Et, sensuellement, elle se mit debout, laissant au jeune lord tout loisir pour détailler son corps qui semblait taillé d'un bloc dans le plus pur des albâtres. Rodolf lui rendit son sourire, à deux doigts de l'évanouissement, sans trop savoir si c'était le meurtre de son père ou le corps dénudé et maléfique de sa mère qui en était la cause.

A peine esquissa-t-il un geste en direction du succube que celui-ci recula et sembla s'évanouir dans la nuit.

Le lendemain, il était le seigneur de tout le domaine. Un domaine riche et verdoyant où les récoltes étaient abondantes. Un domaine où les paysans respectaient son père, notamment à cause de la tragédie qui l'avait frappé et de son courage face à ce veuvage prématuré. Mais Rodolf s'aperçut vite qu'il n'allait pas en être de même pour lui.

Le corps de son père, il l'avait jeté au plus profond des douves du château ; le diable avait été rendu responsable de cette disparition prématurée. Mais il se murmurait dans les campagnes, et même au sein du château, que le diable avait eu l'assistance d'une personne humaine, peut-être quelqu'un de trop avide pour patienter encore de longues années avant l'accession au trône. Rodolf était aussi méprisé que son père était aimé. Mais personne ne soupçonnait la terrible vérité.

Et personne ne soupçonnait que, régulièrement, les soirs de pleine lune où la lumière semblait irréaliste tant elle était livide, un inceste surnaturel et démoniaque avait lieu au sein même du château de Kermaria.

Encore aujourd'hui, il frissonne quand il repense à la première fois qu'il l'avait revu.

Ses nuits se peuplaient de cauchemars. Ses nuits se faisaient de plus en plus courtes. Il avait peur de dormir. Quand il fermait les yeux, la face ensanglantée de son père le poursuivait inlassablement. Quand il les rouvrait, c'était Isabeau qu'il voyait partout. Son désir était tel qu'il aurait donné sa vie pour la revoir ne serait-ce qu'un instant.

Un mois après les sombres événements qui lui avait valu son héritage, il se promenait aux alentours du château lors d'une de ses insomnies. Alors qu'il s'approchait du cimetière, une étrange mélodie s'éleva dans les airs. Comme l'appel d'une sirène. Et, en pauvre navigateur égaré, il suivit cet appel.

Elle était là. Elle l'attendait. Nue. Son corps semblant partie intégrante de la pierre tombale sur laquelle elle était allongée. La lune ne voulait éclairer sa beauté surnaturelle. A moins qu'elle n'en eut simplement pas besoin. Isabeau se leva avec la lenteur calculée du fauve qui sait que sa proie ne bougera pas. Mais ce n'était pas la peur qui immobilisait Rodolf. C'était le désir. Un désir si violent et si

irréel qu'il avait l'impression d'être en dehors de la scène. Un voyeur de sa propre damnation.

Car celle qui fut sa mère se retrouva bientôt devers lui, féline, le déshabillant, léchant tout son corps d'une langue glaciale. Et lui, ne bougeant toujours pas, mais sentant le sang affluer dans tout son corps, se sentait vivre comme jamais. Elle lui prit la main. Il la regarda. Tenta de dire quelque chose. Mais l'autre main d'Isabeau se posa sur sa bouche. Puis le saisit par la taille. Elle colla son bassin au sien, et ils entamèrent une valse macabre entre les tombes. A chaque pas le sexe de Rodolf se collait un peu plus au ventre d'Isabeau, à chaque pas son excitation se faisait plus forte, malgré le froid intense qui se dégageait de cette peau blafarde.

Soudain, sans qu'il ne su comment, il se retrouva assis sur les marches du mausolée de sa famille, un bâtiment de granit fermé par une grille et dont les pourtours s'ornaient de sculptures représentant l'enfer. Et c'est la bouche de l'enfer qui se referma sur son sexe. Isabeau s'activait sur son pénis gorgé de sang ; Rodolf ne savait plus où il se trouvait, il ne pouvait que s'abandonner au plaisir que cette langue glaciale et si agile lui donnait en ce moment. La main droite de la succube remonta sur son ventre, puis sur son torse, qu'elle zébra d'une rangée de griffures. Le sang jaillit de sa poitrine, au moment même où il atteignit un orgasme incommensurable dans la bouche d'Isabeau. Celle-ci, après quelques secondes, remonta le long du buste de Rodolf, suivant la voie tracée par sa main, et s'attarda longuement sur le sang des plaies, savourant cette liqueur noble en prolongeant la jouissance de son fils.

A bout de force, celui-ci s'évanouit.

Le verre dans la main de Rodolf est rempli pour la énième fois d'un ignoble tord-boyaux. Son corps se réchauffe ; le feu devant lui, l'alcool en lui, la valse des souvenirs dans son esprit, tout s'accorde à le consumer en cette nuit funeste. Cette nuit où les souvenirs ressurgissent comme autant de mauvais rêves qu'il veut oublier.

« Sang pourri... »

Le jour s'était levé. Rodolf était toujours allongé devant l'entrée du mausolée, recouvert par ses vêtements. Il se réveillait à peine, et apercevait non loin de là un homme, sans doute un de ses serfs qui le fusillait du regard.

« Sang pourri ! Seigneur Rodolf, fils des damnés de Kermaria, vous êtes damné à votre tour ! Que le péché de cette nuit soit suivi de nombreux autres, et qu'ils rejaillissent comme une fontaine ardente sur votre descendance ! »

Surpris de la morgue de son serviteur, il se rhabilla en le détaillant. Des haillons pour habits, un large chapeau de paille comme couvre chef. Qui dissimulait son visage.

« Qui es-tu, pleutre pour te dissimuler ainsi ! Montre moi ta vilaine face, que tu reçoives un châtement à la mesure de son insolence ! »

L'homme fut secoué par un fou rire.

« Rodolf, tu pourrais regretter tes paroles ! Mais tu m'es sympathique, aussi vais-je te donner l'occasion de voir qui ose tenir un tel discours à l'égard du seigneur de ces lieux ! »

Et il salua le seigneur de Kermaria, maintenant debout et habillé, en se penchant bien bas et en retirant son chapeau dans une révérence grotesque. Rodolf ne distinguait cependant que le crâne chauve de l'importun.

« Relève toi donc malotru !

- A ta guise, Rodolf à ta guise... »

Et il se releva. Dévoila un visage cadavérique, suintant et purulent, les yeux dévorés par des mouches grouillantes. Rodolf recula, et le démon éclata d'un rire tonitruant, révélant une bouche qui, semblable à un gouffre, exhalait un souffle pestilentiel.

« Sang pourri Rodolf, n'oublie pas que ton sang est pourri ! » Hurla-t-il au seigneur qui courait à perdre haleine pour échapper à ce cauchemar.

Le verre du seigneur du domaine de Kermaria tombe à terre alors qu'il revoit cette scène en esprit. Il ne pu jamais effacer de son esprit l'horreur de cette rencontre. Il n'a jamais su qui était cet homme ; le diable lui-même ? Un de ses nombreux serviteurs ? Ou pire encore...

La prophétie n'empêcha pas Rodolf de retourner au cimetière le jour suivant ; puis le jour qui lui succéda, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il fût au désespoir de consommer l'union qu'Isabeau lui avait promis. Enfin, un mois après leur première étreinte et son amer goût d'inachevé, elle fut la quand il franchit la porte du cimetière. Vêtue d'une longue robe rouge cette fois. Le rouge sanglant de leur union infernal. Il s'approchait lentement d'elle, enlevant ses vêtements un à un, chacun d'eux tournoyant dans l'air moite avant de s'endormir sur une pierre tombale. Quand il arriva devant Isabeau, il était nu. Elle fit glisser les bretelles de sa robe, qui empourpra le sol. Les amants tombèrent enlacés sur ce lit de fortune et Rodolf se mit à caresser férocement la poitrine galbée de son amante, ne prêtant attention au froid glacial qui s'en dégageait ; son sexe lui semblait un rocher indestructible et quand Isabeau l'attira entre, ses cuisses, il se crut au paradis. Mais au moment où il pénétra sa chair, Rodolf releva la tête, pour prendre une ultime respiration ; quand son sexe eut totalement fait sien Isabeau, il rabassa la tête pour la regarder. Le visage d'Isabeau dans un rayon de clarté lunaire inopportune lui apparut alors tel qu'il était, dans sa morbide pourriture, grouillant de ver et de sang purulent ; et Rodolf su qu'il était plus proche de l'enfer quand les contractions du plaisir le firent jouir dans la matrice de ce démon qui le tenait entre ses cuisses comme un étou. Le seigneur de Kermaria poussa un long cri dans la nuit.

Un cri qui résonna en une centaine de ricanements à travers tout le domaine de Kermaria.

Rodolf pleure à présent, dans la solitude triste et lancinante de son château perdu au milieu de ses terres damnées, secoué par de vains et inutiles sanglots.

Les premières rumeurs avaient commencées à courir à propos de rencontres entre Rodolf et un succube dès les premiers mois de la relation contre nature qui l'unissait à Isabeau. Les paysans le regardaient d'un air suspicieux quand il inspectait les récoltes. Chaque

jour, la peur enflait au sein de son domaine, parmi les serfs et ses autres sujets. Pour couper court aux rumeurs, il finit par épouser au bout d'une année la fille du seigneur voisin, une jeune beauté nommée Katarina.

Mais il n'en renonça pas pour autant à ses visites nocturnes ; chaque soir de pleine lune, comme son père avant lui, il s'unissait à Isabeau ; un fils naquit de son union avec Katarina, un fil qu'il prénomma Théodoric, comme un rappel lancinant de la faute de son père qui l'avait conduit à sa déchéance. Rodolf ne ressentait rien pour sa femme, mais aimait profondément son fils. Il espérait en faire un être autrement plus digne de respect que lui-même, et l'avait confié aux meilleurs précepteurs de la région, évitant de l'instruire lui-même par peur de le contaminer de sa folie. Mais un soir, alors que Theodoric allait sur sa sixième année, la nuit qu'il passa avec Isabeau se solda par un cauchemar.

Ils avaient prit l'habitude de se retrouver dans la plus haute tour du château ; Isabeau l'attendait, dans une chambre qui avait été celle des condamnés à mort autrefois, toujours nue dans des draps de satin, et ils passaient la nuit à faire l'amour, à échanger leur fluides en une orgie de stupre et de sang. Mais cette nuit-là, Isabeau n'était pas au rendez vous. La lune était pourtant pleine ; mais la chambre était aussi vide que le cercueil de sa mère.

Rodolf resta un long moment prostré dans la pièce, se demandant ce qu'il était advenu, se torturant l'esprit par des questions sans fin sur les raisons de cet abandon. Jusqu'à ce qu'il entende un hurlement dans les ténèbres de la nuit.

Courant comme un damné dans les escaliers et les couloirs du château, il atteignit la chambre d'où lui avait semblé provenir le cri. C'était celle-là même où il avait surpris Isabeau et son père, des années auparavant, cette chambre où lui-même se couchait tous les soirs en compagnie de sa femme Katarina. Cette chambre où Katarina se tordait, agitée de convulsions, sur le sol, alors qu'Isabeau se repaissait de son sang, les crocs plantés dans son cou radieux. Rodolf ne pu réprimer un frisson devant l'horreur de la scène, le sang qui avait éclaboussé les murs et taché les draps trahissant la lutte qui avait précédé le festin. Mais il ne fit pas un geste.

« Papa ? »

Rodolf eut à peine le temps de se retourner qu'Isabeau avait déjà bondi. Et s'offrait un nouveau festin. Il ne pouvait croire ce qu'il voyait, et recula un instant, choqué par la mise en pièce de son fils par la créature dont il ne pouvait se soustraire à l'attraction magique. Du moins jusqu'à ce moment. Quand Isabeau se releva, ses deux meurtres accomplis, et qu'elle se tourna vers son amant en souriant, couverte de sang, il fit ce qu'il aurait faire déjà bien longtemps auparavant. La main de Rodolf ne trembla pas.

Sa main ne tremble pas non plus en cet instant ; dans la grande salle du château les flammes d'un rouge ardent, comme sorties de l'enfer, dévorent les tentures, les murs, le plancher et son propre corps.

Il est assis sur son infernal trône de feu, avec à ses pieds le corps sans vie, désormais pour l'éternité espère-t-il, du succube. Il détaille, alors que les flammes le consomment, le corps lubrique, la face démoniaque et les crocs de la créature qui se laissait aimer en échange d'un tribut de sang ; il regarde le visage déformé par une malédiction que sans doute son père avait engendré par amour, et qui lui-même avait poursuivi par lubricité.

Les traits délicats d'Isabeau de Kermaria semblaient apaisés, comme si enfin l'âme de sa mère avait été délivrée du joug démoniaque. Les larmes que verse Rodolf sont aussitôt évaporées par la chaleur intense, et bientôt ses yeux mêmes se dissolvent, sa peau se craquelle, son cerveau commence à fondre et sa conscience se perd dans des limbes ; par delà l'appellent les voix démoniaques avec lesquels il vient de sceller son pacte...

Joby Gulzar

Ibiza vous accueille avec le sourire



*Auteur et animateur d'abribus édition; maison d'édition associative de textes courts, depuis 2003.
Début écriture d'anticipation et de science-fiction depuis janvier 2006, avec l'aide de deux correcteurs.*

Nouvelles déjà éditées

PHENIX

Marie-Madeleine publiée le recueil Nouvelles n°7

Flatterie publiée le recueil Nouvelles n°9

INIFINI

Les fées, mise en ligne en 2008

Descendre du train, mise en ligne en 2008

La vie comme du miel, mise en ligne en 2008

Apprentissage, AWOL 3, mise en ligne en 2009

Jusqu'à n'être plus rien, mise en ligne en 2009

CULTURE –SF

Speaking on the rain, mise en ligne en 2008

PEPINS

Trois textes dans le recueil 2008, aux Editions Répliques

GEANTE ROUGE

Les absentes, version courte dans le numéro 14, juin 2009

STATION FICTION

Elle s'est échappée, texte retenu pour le numéro thématique «la Bête» à paraître

Romans

Une dizaine de novelas avec synopsis en écriture pour 2009 et 2010

Début d'écriture du premier roman, 2010 !

Autre projet

L'INSPECTEUR ZATPEK, série policière et populaire d'Anticipation proche, situé en Belgique, sous forme de nouvelles, ou de courts romans sur www.phenixweb.net

L'hydroptère géant *Goce III* ralentit et sa coque pénétra dans les eaux bleues de la Méditerranée sans brusquer les milliers de touristes à son bord. Ceux qui s'étaient déjà saoulés jusqu'à ne plus tenir debout reposaient en salle de dégrèvement accéléré. Les boutiques détaxées, elles, finissaient d'être dévalisées. Sur l'horizon, les débarcadères d'Ibiza s'avançaient, dressant fièrement ses écrans de bienvenue. L'île véritable semblait encore loin, une tâche de verdure sur un horizon bleu morcelé.

Les énormes turbines cessèrent de vrombir, les hélices plus paisibles prenant le relais pour assurer une propulsion lente. La commandante de bord fit ouvrir les verrières et les passagers du pont supérieur reçurent en pleine face le vent chaud et quelques derniers embruns, pour les plus avancés d'entre eux sur la poupe. À haute vitesse, maintenir le pont supérieur dégagé était impossible car au-delà de cinquante nœuds personne ne pouvait tenir debout sans s'accrocher avec force au bastingage.

L'hôtesse prit le micro et annonça le débarquement dans un quart d'heure, une fois les manœuvres d'apponnement effectuées. Des hôtesse en tenues légères distribuèrent des prospectus pour les centaines d'établissements de l'île, des plus luxueux aux plus modestes qui se contentaient de vanter leur air conditionné aromatisé et leur buffet à volonté.

*
* *

L'apponnement terminé, le premier pont de l'hydroptère déversa son flot obscène vêtu de shorts et tee-shirts criards qui se dirigeait à pied vers les complexes musicaux en triste état cernant l'île. La jeunesse persistait à danser des nuits entières sous assistance médicale, comme au siècle dernier. Ils étaient prêts à marcher des jours le long du littoral avant de trouver le tintamarre qui leur convenait et à dormir, et à forniquer comme des bêtes sur les plages, pissant et déféquant dans la mer, faute d'avoir l'argent pour payer l'ouverture d'une porte de sanisette. Apparemment, ils ne se nourrissaient pas non plus, sinon de cacahouètes accompagnant leur vodka en gélules.

Du haut des ponts supérieurs, la première classe se lassa du spectacle et préféra s'occuper de ses bagages. Il ne s'agissait pas de perdre une précieuse valise. Certains venaient avec leur propre matériel. Ils doutaient de la propreté des établissements. D'autres refusaient l'idée même de location et tenaient à utiliser leurs propres ustensiles plus ou moins artisanaux, bricolés à partir de produits standardisés.

*
* *

Le petit groupe de Canadiens, après avoir tendu leur passeport de l'Union Américaine à un garde-côte, montait en file indienne dans la navette à deux étages. Une grue saisissait les fauteuils roulants et les lits médicalisés afin de les déposer à l'arrière. Une fois pleins, la cinquantaine de véhicules s'ébranlèrent et rejoignit l'autoroute à quatre voies qui reliait les débarcadères aux hôtels de l'île. Tout du long, des palmiers alternaient avec des panneaux publicitaires gonflables reliés au sol par des câbles si légers qu'ils devaient céder à la moindre tempête. Les Canadiens ne comprenaient pas tout, nombre de panneaux étant rédigés dans des langues étrangères.

Puis le premier Hôtel surgit de derrière un parc aquatique de vingt-cinq étages perclus d'ascenseurs, magnifique, sa surface entièrement recouverte de marbre blanc étincelant au soleil. Il avait la forme d'une pyramide d'Égypte, mais à la base plus étroite. Aucun balcon, aucune paroi vitrée ne venaient troubler les parois inclinées. Seul un néon énorme tournait lentement au sommet en forme de vulve féminine. Sans doute un hôtel pour lesbiennes. Impossible de savoir d'aussi loin.

La voix du chauffeur retentit trop forte dans la navette et annonça que la destination du groupe n'était plus qu'à vingt minutes de route.

*
* *

- Médames, Méssiou, Alors jé sious très content qué lé voyage il a été perfectó ! Alors qué il faut mé siouvre métenant! Les groups, y vont s'occuper dé vos bagages. Si vous voulez bien emprouter lé ascenseurs, la damoiselle, elle va vous donner votre clé dé votre chambrée ! Boun séjour chez nous, à El Grande Hotel del Amor dé Ibiza ! Faut pas zésiter médames, Messiou à demandé oun technicien qué si vous avez oun problémo technicoul... Jé sious totalmente à votre dispozision !

Semblant s'être échappé d'un cirque, le petit bonhomme qui faisait office de Directeur de l'établissement finit de parler, et se prosterna devant le groupe de touristes. Une jeune femme à peine vêtue demanda d'une voix charmante le numéro de la chambre inscrite sur la réservation et remettait leur clé à chaque touriste, seul, en couple ou en groupe. Dans le même temps, des grooms ramenaient les bagages de la navette au pied des ascenseurs.

- Médames, Méssiou, lé Paradis del Sexe y dé l'Amor, y est ouvert !

Le groupe de Canadiens ne le se fit pas répéter deux fois et s'engouffra violemment dans les deux ascenseurs géants de l'Hôtel une étoile. Ils n'avaient pas déboursé une fortune pour attendre bêtement dans le hall. Ceux qui ne purent pas monter virent avec colère se refermer les portes. Ils perdaient là de précieuses minutes de Paradis sur leur trois jours de vacances inoubliables à Ibiza. L'administration de l'Hôtel aurait tout de même pu installer un troisième ascenseur pour que chacun puisse atteindre sa chambre en même temps ! Certains commencèrent à protester contre le Directeur de l'Hôtel, à lui promettre un procès retentissant des deux côtés de l'Atlantique. Stoïque, il ne protesta pas, attendant que les ascenseurs redescendent. Il n'y avait aucun espoir. La direction refusait obstinément de moderniser l'Hôtel.

Une fois le dernier valide monté au septième ciel, le Directeur enleva son haut-de-forme et se reposa un moment au petit salon attendant au bar. Il détestait cet accent ridicule qu'il devait prendre par contrat. Faire couleur locale, voilà tout ce qui lui était demandé. Quels imbéciles du marketing pouvaient donc croire que les Espagnols s'habillaient ainsi, en costume queue-de-pie ? La serveuse aux seins nus vint lui apporter son apéritif préféré, qui lui redonna un semblant de bon humeur.

Dehors, sous une chaleur écrasante, un groom moustachu torse nu manipulait une grue pour faire descendre de la remorque les clients handicapés, tandis que quatre autres plus costauds les poussaient en toute hâte jusqu'au monte-charge.

*
* *

Le groom en costume rouge et jaune ouvrit la porte de la chambre 17. Madame Gingros ne lui donna pas de pourboire, et commença à se plaindre du dessus-de-lit qui sentait mauvais.

*
* *

Dans la chambre 39, les deux couples Wong et Boisvert rangèrent leurs bagages dans les placards, réglèrent les lumières et la décoration de la chambre sur *jungle sauvage*. Chacun se servit un verre au bar subitement décoré de peintures représentant des bêtes sauvages en plein accouplement. Puis les deux couples entreprirent de se dévêtir, posant ça et là leurs habits dans la chambre. Et commencèrent à se caresser sous les rugissements de fauves montant de sous le lit à huit places.

*
* *

Une fois leur tuba ajusté, les deux hommes, Messieurs Caouette et Jensen, se glissèrent dans la piscine occupant les trois quarts de leur suite du dernier étage. L'eau parcourue de poissons exotiques multicolores et inoffensifs était délicieusement chaude. Lentement, le plafonnier de la chambre s'éteignit, tandis que les spots sous-marins révélaient le fond de la mer. Des ruines d'une cité antique avec son temple et ses rues pavées, un galion éventré gisant sur un champ d'algues composaient un paysage féerique. De derrière un rocher incrusté de coquillages et de coraux, une sirène apparut et se dirigea vers les deux hommes en ondulant. Après un regard aguicheur, elle prit le sexe du premier homme en bouche tandis que le second empoignait un de ses seins généreux.

*
* *

Une fois l'écran souple déplié, les instructions de montage s'affichèrent page après page. Monsieur Belhumeur étalait le contenu des trois valises sur la moquette chinchilla. S'apercevant qu'il perdait les plus petites pièces dans les poils trop longs, il les disposa sur la table de nuit, prenant soin de bien repérer le numéro de chaque élément. Le montage de sa chérie lui prit toute sa première nuit. Il ne commanda même pas de petit-déjeuner, brancha la prise de courant et fou de désir, s'activa sur Miss Pulpeuse version sept.

*
* *

Son épouse l'exhorta. Ils n'avaient pas fait huit mille kilomètres pour renoncer maintenant. Tous deux savaient bien ce dont ils avaient besoin pour atteindre le plaisir. Monsieur Belloni se résigna à obéir à madame Belloni. Il posa le masque sur son visage. Aussitôt, celui-ci s'ajusta, se colla à la peau jusqu'à ne plus faire qu'un avec son propriétaire. Madame Belloni fit de même avec son propre masque plus finement décoré.

Simplement vêtue d'une nuisette transparente laissant tout voir de ses formes bien conservées pour son âge, elle ordonna à son époux de se coucher sur le dos. Puis elle grimpa sur lui, tentant de rendre turgescent son sexe vieillissant. Les deux masques entrèrent de concert en scène. Celui de Madame commença à insulter Monsieur, le vocabulaire devenant de plus en plus abject au cours de la nuit, tandis que le masque de Monsieur suppliait, quémendait le droit d'être humilié, d'être frappé, de déféquer devant la maîtresse.

*
* *

Madame Ramirez protesta. Elle ne voulait pas que le groom la soulève de son fauteuil roulant et la couche dans le lit. Elle lui donna un pourboire pour se débarrasser de lui. Puis attendit comme convenu que Monsieur Paddington rejoigne son étage et sonne à sa porte. Elle regrettait l'absence de balcon, de promenade au bord de la mer, de restaurant aux chandelles. Mais cet hôtel sordide était le seul lieu discret où retrouver son grand amour, loin de son mari jaloux. Cette promotion pour Ibiza avait été une aubaine pour échapper à sa violence haineuse.

On sonna. Le cœur battant, elle roula jusqu'à la porte qui s'ouvrit. L'homme courbé dans son fauteuil roulant, l'œil brillant, lui tendit un bouquet de roses jaunes. Le groom porta discrètement les valises devant l'armoire et disparut. Ce ne fut plus qu'ensuite de baisers et caresses, si douces et si intenses dans leur délicatesse que leurs jambes immobiles pour toujours parvinrent à en frémir de plaisir.

*
* *

La chambre était spécialement aménagée. Il n'y avait pas de lit. La malle de Madame et Monsieur Stevenson s'ouvrit et déploya son architecture tubulaire. Le couple restait bouche bée devant le lent spectacle. Dans le feulement des servomoteurs, l'architecture vint s'encastrier dans les quatre coins du plafond pour s'y consolider.

Ensuite le couple enfila leurs combinaisons élastiques faites sur mesure, et se suspendit dans le vide afin de copuler. Monsieur Stevenson oublia alors avec bonheur son obésité et se retrouva aussi léger qu'un pinson au printemps.

*
* *

Miss Robinson s'était pourtant fait expliquer par le vendeur le principe de son achat. Mais il ne fonctionnait pas. Nue sur le lit, jambes largement écartées, le bas-ventre encombré d'une machine violette aux formes complexes, elle demeurait perplexe. Elle avait pourtant bien rechargé la lourde batterie avant de partir pour Ibiza. Son marteau-piqueur aurait dû lui fournir orgasmes sur orgasmes, combiné aux pilules blanches. Se couchant comme elle put sur le côté, elle se traîna jusqu'au bord du lit et farfouilla dans la boîte. Elle s'empara du manuel d'instruction. Mais d'un geste de rage, elle le jeta contre le grand miroir. Il n'était rédigé qu'en japonais.

*
* *

Les coûts à venir promettaient d'être fameux. Mais en attendant, Monsieur Cohen peinait. Ses bras lui faisaient mal à force de pomper. Et il n'avait gonflé que deux poupées de sa collection, Miranda la blonde et Françoise la petite bonne française. Il avait intelligemment loué deux chambres mitoyennes pour toutes ses merveilles d'authenticité. L'Agence de Voyage lui avait bien conseillé de louer plusieurs gonfleurs électriques pour gagner du temps et éviter un trop grand effort physique à soixante-cinq ans passés. Mais Monsieur Cohen tenait à rester un puriste. Une poupée se méritait, il convenait de la gonfler à la main. La simple idée de jouir égoïstement de l'une d'entre-elles au soleil, tandis que les autres repliées dans leur boîte se mourraient dans un placard à Montréal, lui était insupportable.

Toute la petite famille partait donc en vacances ensemble.

*
* *

Couchée dans son lit médicalisé, madame Yoshida régla d'une faible pression sur la commande l'inclinaison de son sommier. Le groom avait été bien serviable, et contre un généreux pourboire, avait posé le précieux objet sur la cheminée. Trouvant le bon bouton, elle alluma le feu dans l'âtre. La chaleur lui rosit ses joues à la chair flasque. Une drogue érotogène coulait depuis plusieurs minutes dans ses veines et commençait à faire effet. D'une dernière pression sur la commande avant de sombrer pour trois jours dans les délices de l'amour, elle lança le programme Plaisir à l'Italienne. La vieille femme vit apparaître un grand homme dans le plus simple appareil, musclé comme une statue grecque. Prenant

une pose suggestive, il lui sourit. Il ouvrit ses cuisses et commença à se masturber. Son pénis grandit, atteignit sa taille optimale. Les gémissements prirent de l'ampleur. Puis d'un coup l'odeur du sperme envahit avec une force inouïe le cerveau de Madame Yoshida, lui rappelant ses jeunes années.

*
* *

Et tout s'éteignit d'un coup.

*
* *

Chaque chambre se retrouva dans le noir absolu. Seul la veilleuse orange indiquait la sortie au-dessus de la porte d'entrée.

*
* *

Un groom affolé réveilla le Directeur et lui annonça la pire nouvelle que pouvait entendre un hôtelier d'Ibiza. Emergeant de sa sieste, il réalisa alors avec horreur que le courant était coupé.

*
* *

Les portes s'ouvrirent une à une. Des ombres gémissantes, tâtonnant dans la pénombre, se répandirent à tous les étages, cherchant dans la panique les escaliers de secours. Les clients handicapés immobilisés dans leur chambre hurlaient à l'aide dans l'indifférence générale.

*
* *

Un flot de clients, dénudé et harnaché de mille façons, se déversa dans le hall, protégeant leurs yeux de la lumière du jour. Des câbles traînaient à terre derrière eux, certains poussaient même comme ils pouvaient des chariots à roulettes, devenus inertes sans courant. Le Directeur se précipita au-devant de ses clients, le visage crispé d'un sourire professionnel.

- Médames, Méssious, alors, jé sious absolument désolé ! Ma cé oun castatrofe, la electricidad, elle est tombé en panne ! Lé éoliennes del Marocco, elles sont kaput ! Ma cé oun attentat de los terrouristes contra la civilizionne. Ma dès demain, la electricidad, elle va venir del Espagnia ! Y plou de problèmes ! Lé Paradis del Sexe y dé l'Amor, y va biento marché !

Les clients hagards commençaient tout juste à assimiler le mot demain. Demain seulement. Une dame fit claquer son fouet sur la banque de l'accueil.

- Et en attendant ? Où est le fun promis ?

- C'est vrai ça ! Nous avons droit au plaisir ! Nous avons payé ! Escroc !

Le Directeur s'essuya le front avec son mouchoir brodé. La dernière coupure de courant prolongée datant d'il y a trois ans avait fini en émeute. Le Grand Hôtel de l'Amour avait été entièrement saccagé et avait bien failli fermer. Les retraités russes n'avaient pu être vaincu qu'avec l'aide de gaz neurologiques.

- Très chers amigos, nous allons gentiment tous au saloun, où nous avons alloumé toutes nos bougies...

- Pas question, remettez immédiatement l'électricité !

Dans son oreillette, l'agent de sécurité lui confirma qu'un groupe encore relié à une console partouziale commençait, de rage, à arracher le papier peint de leur suite. Au trente-deuxième, une cliente perçait le mur à grands coups de marteau-piqueur. Au dix-septième, ils arrachaient la moquette. Le cauchemar reprenait. Le Directeur agita le bras en direction de la jeune femme de l'accueil. Celle-ci comprit et appuya de toutes ses forces sur le bouton rouge, juste sous le terminal de paiement. Toutes sirènes hurlantes, les forces spéciales d'Ibiza seraient là dans moins de cinq minutes. Une cliente encore casquée se mit à hurler.

- Je veux le paradis du sexe et de l'Amour, comme sur le prospectus ! Je le veux ! J'appelle mon avocat à Vancouver !

Un maigre au visage déjà dix fois lifté et aux muscles de pacotille coiffé d'une casquette Beach Sex Party lui hurla sa déception.

- Vous savez ce que ça fait, pauvre imbécile, d'être interrompu en plein coït avec Miss Pulpeuse version sept ? Je vous maudis !

Les *Remboursez ! Remboursez !* fusèrent. Le directeur continua à sourire du mieux qu'il put. Ces connards n'auraient pas

un centime. Et puis quoi encore ? C'était pas sa faute à lui ! Que leurs avocats marron aillent donc porter plainte contre les terroristes pour être remboursé ! Quel travail de merde avec des clients de merde, des dépravés à la peau percée de prises numériques et de perfusions ! En cet instant, il enviait son cousin qui était dans la restauration à Casablanca et culbutait ses serveuses après le coup de feu de midi. Le petit personnel le laissait pour sa part indifférent. Mais la clientèle rassurante d'un restaurant

- Médames, Méssious, alors il faut sé calmer, tout va bien ! Dès demain, la electricidad, elle va révenir ! Jé m'excouzes, ma El Grande Hotel del Amor, y est pour nada !

Un vieux chauve ventripotent en tenue de Dracula, le sexe à l'air, s'avança, soulevant frénétiquement son déambulateur.

- Tes excuses, tu peux te les ravalier, espèce de métèque ! Pognez-le !

Et les clients canadiens fous de rage, les veines encore parcourues de drogues, entreprirent de sodomiser le Directeur avec leurs cannes, sous les yeux effarés des grooms impuissants.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- «Marie-Madeleine» in n°7.
- «Flatterie» in n°9.

Annette Luciani

La Vimorre



Annette Luciani, Phd en littérature comparée. Ex enseignante, elle se consacre désormais entièrement à l'écriture et aux activités artistiques, recevant dans sa maison d'hôtes en Corse poètes, peintres et écrivains du monde.

Il entra dans la pénombre de la chambre, comme tous les soirs, pour la contempler dormir. Elle reposait calmement sur son lit de petite fille ; le drap se soulevait à peine au rythme de sa respiration. Il s'agenouilla. Avec tendresse, il parcourut des yeux, puis du doigt, le visage endormi. La courbe régulière et douce des sourcils lui rappelait la crête des dunes, à la lisière du désert. Sous les paupières closes, bordées de longs cils noirs, il imaginait les deux lacs profonds des yeux bleus, dont l'eau ne frémissait jamais.

« Boucle d'or », songea-t-il en souriant ; elle lui faisait chaque fois penser à l'enfant du conte. Et si elle était Boucle d'or, alors lui était un ours débonnaire et très aimant...

Le vent fit claquer le volet de la chambre et il courut l'attacher, vérifiant en même temps que la poignée de la fenêtre fermait bien parce que, et c'était son inquiétude constante, il n'y avait pas que de braves ours comme lui dans la forêt, loin de là ! Elle grouillait d'un tas d'êtres malfaisants, d'horribles gnomes et de sorcières empoisonneuses, d'ogres, de loups, de crapauds, de rats et de serpents. Et puis, bien sûr, il y avait aussi le Prince qui inévitablement un jour viendrait la lui arracher et l'emporterait à son bras, jeune et souriante, et elle ne se retournerait même pas pour lui dire au revoir ; elle le quitterait en riant. Oui, il avait tout à craindre de la forêt.

Il tira soigneusement les rideaux et referma sans bruit la porte de la chambre.

En bas, dans la cuisine, il s'assit face à la cheminée et commença sa garde nocturne. Plus tard, le plus tard possible, il pourrait dormir. A présent il veillait, la protégeant de tous les monstres qui peuplaient ses cauchemars.

Il remit une bûche dans le feu et rapprocha sa chaise basse du foyer. Les flammes le fascinaient, qui dansaient dans le grésillement du bois, tordant leurs tuniques bleu, rouge et or, comme des fées ou des prêtresses en transe. Soudain, il lui sembla que l'une d'entre elles le fixait et ses paroles s'inscrivirent immédiatement dans sa tête en lettres flamboyantes : « Monte ! Danger ! ».

Elle respirait calmement, la tête renversée sur l'oreiller, la bouche entrouverte. Il allait se retirer, rassuré, quand il remarqua le renflement sous le drap, près de la gorge. Quelque chose s'agitait là, une présence affreuse et malveillante. Lentement, une longue patte noire et velue surgit de dessous le drap, puis une autre, traînant à sa suite un corps rond et massif. Pétrifié, il n'osa pas intervenir. C'était une vimorre hideuse, gigantesque, à la piqûre mortelle. Il n'en avait jamais vu d'aussi énorme. Elles se dissimulaient d'habitude sous de larges feuilles venimeuses. Celle-ci avait dû accrocher la robe de la petite cet après-midi, alors qu'elle jouait dans les fourrés... Il s'efforça de se calmer, de réfléchir à la façon dont il pourrait la saisir sans qu'elle pique l'enfant endormie. Elle remontait le long du cou, s'attardait à caresser le menton. Avec terreur, il la vit glisser une patte à travers les lèvres roses et hisser sa tête au dessus de cet orifice.

L'aiguillon de la vimorre se situait exactement au centre de son ventre velu. S'il s'emparait brusquement de ses pattes de derrière en la soulevant assez vite, peut-être n'aurait-elle pas le temps de lancer son dard. Il tenta l'opération. La vimorre, surprise de l'attaque, s'arc-bouta à la lèvre inférieure et tenta désespérément de piquer sa victime ou son assaillant, mais son corps était suspendu trop haut pour qu'elle puisse blesser aucun d'entre eux. Elle tenait bon cependant. Et soudain, il vit avec horreur sa tête se détacher du corps inerte et se couler dans la bouche de l'enfant. C'était la ruse la plus connue de la vimorre prise au piège : elle s'arrachait la tête et s'enkystait dans le corps qu'on lui dérobait. De là, de très loin, au plus profond, elle accomplissait son travail de vimorre. Si sa piqûre provoquait une mort immédiate, l'enkystement, lui, entraînait une dégénérescence, une mort lente et atroce. Impuissant, il jeta à terre le ventre flasque, désormais inoffensif, de l'insecte géant. La petite ne s'était même pas réveillée. Elle avait juste frémi comme dans un rêve et avait clos les lèvres sur le corps étranger qui la tuerait. Il le savait, il n'y avait plus rien à tenter. Elle était vouée à la ruine. Pâle, il s'assit au bord du lit. Elle ouvrit sur lui des yeux embrumés de sommeil :

« C'est toi... ».

D'un geste, il lui fit signe de se rendormir. Jamais il ne lui dirait. Il ne fallait pas qu'elle sache. Avec une précaution inutile, il remonta le drap, referma la porte et redescendit tristement s'asseoir auprès du feu éteint. Pourquoi veillerait-il à présent ? Il aurait pu exterminer tous les gnomes, brûler toutes les sorcières, tous les sales animaux de la forêt, vaincre les ogres les plus terribles, cela n'aurait servi à rien, puisqu'il n'avait pu tuer la vimorre. Le mal avait pénétré ce corps innocent, il s'en repaissait déjà. Il pouvait tout aussi bien s'abandonner à un sommeil de plomb, laisser la porte et la fenêtre ouvertes à tous les monstres : sa petite Boucle d'Or mourrait, elle se mourait déjà, sans le savoir.

Il se reprit : il avait tort de penser ainsi. Il ne changerait rien, au contraire, à ses habitudes. Pour rien au monde il ne fallait éveiller ses soupçons. Cela ne changerait pas l'issue, bien entendu, mais cela permettrait à la petite de conserver plus longtemps son insouciance.

Il passa le reste de la nuit à se conforter dans sa résolution. Le matin, il lui apporta comme toujours son bol de lait chaud au lit et elle lui offrit son beau sourire rose :

« Tu as bien dormi ? ».

« Très bien », répondit-elle gaiement : « très bien, puisque tu veilles sur moi. Tu es même venu hier soir, n'est-ce pas ? Je t'ai vu ».

« C'est vrai, je suis venu ; tu dormais très bien ».



« Qu'est-ce que tu as ? Tu es triste ? ».

« Pas du tout. Pas du tout, ma petite Boucle d'Or ».

Il la dévisageait anxieusement. Rien ne semblait avoir encore changé en elle. A part, peut-être, cette inflexion nouvelle dans sa voix. A part peut-être aussi quelque chose dans son regard. Oui, ses grands beaux yeux bleus n'étaient plus ces deux lacs tranquilles qu'il avait connus ; une onde vague en agitait la surface.

« Si. Je sens bien que tu es triste. Pourquoi ? Je veux savoir pourquoi tu es triste ».

« Non, je t'assure ; je suis bien heureux de te voir, comme chaque matin... ».

Combien de mois passèrent-ils ainsi à s'observer, elle à lui demander la raison de sa tristesse, lui à la rassurer, à s'efforcer de la convaincre qu'il était heureux ? Des mois, au cours desquels il enregistra chez elle mille et un légers changements. Le bleu de ses yeux se faisait plus profond et plus agité, ses lèvres plus épanouies, sa démarche à la fois moins sage et moins spontanée. Et puis elle se mit à grandir. Il dut lui procurer des habits neufs à son insu, les mêmes exactement à l'exception de la taille. Il lui déroba les siens la nuit au pied de son lit et les remplaça par les neufs, avant de jeter au feu les anciens. Et lui, pensait-il avec désespoir, lui ne changeait pas, il était toujours le même ours débonnaire et stupide qui n'avait pas pu, qui n'avait pas su tuer la vimorre qui la consumait. Le remords, la culpabilité le rongeaient. Il lui semblait que son cœur saignait à l'intérieur et que cette plaie en lui ne se refermerait jamais.

« J'ai compris ! Je sais pourquoi tu es triste, lui dit-elle un jour, au terme de ces longs mois d'attente et de mensonge, tu es triste, parce que tu penses que le Prince Charmant va venir me chercher et que je partirai avec lui, et que je serai heureuse... Comme dans les contes, n'est-ce pas ? 'Et ils se marièrent, et eurent beaucoup d'enfants...' Mais, tu te trompes. Je ne crois pas aux contes ; je ne partirai pas avec lui... ».

Il la regarda avec terreur. Le Prince Charmant ! Il n'y pensait plus. L'idée autrefois avait pu le rendre mélancolique ; comment lui expliquer aujourd'hui que le Prince ne passerait pas, ne passerait plus ? Mais il y avait davantage :

« Ecoute-moi : je ne partirai pas avec lui, parce que je t'aime... ».

Il crut que le flot de sang qui s'échappa alors de son cœur blessé allait lui ôter la vie d'un seul coup. Ces mots impensables autrefois, qu'il n'aurait pu imaginer qu'elle prononcerait un jour, pas même en rêve, ces mots le tuaient. Et elle continuait, les joues en feu, animée d'une beauté nouvelle qu'il ne lui avait encore jamais vue :

« Je t'aime, tu entends ? Je n'aime pas le prince, c'est toi que j'aime. Tu crois que je suis bien bête, n'est-ce pas ? Tu crois que je ne te vois pas entrer dans ma chambre le soir, comme un voleur, et remplacer mes habits ? Que je ne vois pas pousser ma poitrine et changer mon corps ? Je ne comprends pas ces transformations, mais elles ne m'échappent pas. Je sais que je change, et que la raison pour laquelle je change, c'est que je t'aime ».

« Non, faillit-il crier, oh non ! Tu m'aimes parce que tu changes ! C'est la seule raison pour laquelle tu m'aimes ainsi ! Tu ne m'aimerais pas, s'il n'y avait eu la vimorre ».

Mais il ne dit rien, car il était muet de honte et il s'était juré d'autre part de ne pas lui révéler la vérité, de ne jamais lui parler de la vimorre.

« Il faut que tu le saches, que tu le comprennes bien, insista-t-elle, c'est toi que j'aime et je voudrais bien que tu me dises que tu m'aimes en retour, au lieu de te faire des idées et de te rendre triste pour des chimères. Tu m'aimes, n'est-ce pas ? Je t'en prie, dis-moi que tu m'aimes ».

« Mais... ».

« Tu tiens donc à rester triste ? Il n'y a pas de 'mais' ! Dis-moi que tu m'aimes ! ».

Elle tapait du pied, à mi-chemin entre l'enfant et la femme.

« Je ne peux pas... ».

« Pourquoi ? ».

« Eh bien, oui, oui, puisque tu le veux, je t'aime, là ! ».

« Alors je suis heureuse et toi aussi ; je ne te verrai plus triste. Mais si tu m'aimes, alors... ».

Seigneur, il y avait autre chose ! Qu'est-ce qu'elle allait lui demander encore ?

« Alors quoi ? Ca ne te suffit pas, de savoir que je t'aime et que je te le dise ? ».

« Non. Si tu m'aimes, alors, tu m'aimes. Tu embrasses celle que tu aimes, pour commencer... ».

Il se sentit plonger dans un abîme. Il aurait voulu lui dire que les ours ne peuvent pas devenir princes, que les Boucle d'Or ne sont pas faites pour cet amour, qu'elles doivent se garder pour leur prince. Mais elle n'était déjà plus Boucle d'Or et ses lèvres, quand elle les posa sur les siennes, ces lèvres, qu'il avait vues dans leur sommeil englotir la tête hideuse de la vimorre, avaient le goût du miel.

Il la regardait dormir, comme il l'avait regardé dormir autrefois. Sur ses paupières lasses, ses lèvres gonflées de vie, dans son corps de femme et non plus de jeune fille, il voyait la vimorre à l'œuvre. Triomphante, elle achevait son travail.

« Tu ne seras plus triste... ».

...Oh, comment, comment t'expliquer, petite Boucle d'Or, toi qui prétends ne pas croire aux contes, que l'amour est

triste, que ce peut être la chose la plus triste au monde, tout en étant la plus douce et la plus désirée ? Le regret en appelle à l'ivresse, l'ivresse reconduit au regret. Dans le monde des contes, sans doute notre amour aurait été impie. Mais nous sommes bien toi et moi dans le monde de la vie. De la vimorre. La piété et l'impiété ne sont que les faces d'une même muette supplication : 'oh mon Dieu, tout, tout mais pas cela', - tout en sachant que cela va se produire, se produira fatalement !

Chaque geste, quand j'ai dénoué ta robe, que j'ai pressé ton corps nu contre le mien, était un rappel de cette nuit passée, où je t'ai vue la proie de la vimorre. Te dire que je l'ai sentie en toi quand je t'ai prise, que je l'ai sentie exulter, sûre de sa victoire, au plus fort de notre amour. Impossible : tu crois encore aux contes, malgré toi, et c'est ma faute, parce que jamais je ne t'ai raconté ce qui s'était passé cette nuit-là. Et il est inutile que je t'en parle à présent, puisque tu vas mourir. Déjà tes yeux ouverts m'interrogent, ils interrogent la nuit immense :

« Tu es encore triste ? ».

« Non, bien sûr que non ; je n'ai jamais été aussi heureux ».

Je suis sincère, tu peux me croire. Ton sourire se tourne vers les étoiles. Tu voudrais respirer et soudain tu ne le peux plus. La vimorre géante t'étouffe. Tes lèvres s'empourprent de son sang. Tu regardes étonnée le ciel, sans comprendre.

Alors, maintenant que tu es morte, je peux dire sans honte que je t'aime, ma Boucle d'Or.

Nouvelles du même auteur publiées dans Phénix Mag :

- «Jeux interdits» in n°1.
- «Le Missionnaire» in n°7.
- «Le Bal des bisounours» in n°8.

L'illustrateur : Mario Sépulcre



Né à Oran (Algérie) en 1957, Gustave-Mario Sépulcre se passionne pour les Arts Plastiques avec sa première exposition à l'âge de 17 ans.

Son style est alors d'inspiration surréaliste. Sa soif d'approfondir cette vocation le pousse à voyager et à étudier les Arts Visuels au Canada. Commence alors un cycle d'expositions axées principalement sur la figuration de l'Imaginaire.

Diverses rencontres d'artistes et critiques d'art apportent la confirmation d'un vif intérêt pour la peinture de la renaissance occidentale.

Ainsi le souci d'une perfection formelle s'associe à des visions symboliques. Confronté à d'autres expériences artistiques, il s'exprime à travers la scénographie théâtrale, les recherches vocales et musicales.

Sa quête de la Vérité l'attire vers les mystères spirituels situant Gustave-Mario Sépulcre en dehors du temps et des modes éphémères.

Jacqueline Dumas

Herros et Thanastos



Après des études de Lettres, elle enseigné le français et l'histoire pendant quelque temps. Elle se consacre maintenant à l'écriture :

- Poésie : un recueil auto-édité en 2006 « De Gier en Senne »

- Nouvelles : un recueil « Dérangements ordinaires » paru en 2008 aux Editions Azimuts, deux publications collectives en 2009 « Fil rouge » chez Saint-Martin et « Sept contes d'ici et d'ailleurs » aux Ed. Z'ailées (Québec).

- Romans : « La race des Seniors » paru en 2009 chez Edilivre, « La Provençale » en attente d'éditeur et « Nièce de sang » tout juste terminé.

Elle est également l'auteur de deux pièces de théâtre.

Quand, au cours d'un repas de famille ou entre amis, les gens parlaient de leur travail avec plus ou moins d'enthousiasme, Roger Herros gardait le silence. En effet, il exerçait une profession honorable quoique peu avouable : celle de croque-mort. Il œuvrait pour le compte d'une société de Pompes Funèbres renommée sur la place de Bruxelles : Thanatos et frères. Son père y travaillait déjà et avant lui, son grand-père. Il lui avait paru tout naturel de suivre leurs traces.

Roger aimait son travail. Au début, il avait eu du mal à s'habituer à ces macchabées qu'il devait manipuler et transporter. Puis c'était devenu une sorte de routine qui, en plus, payait bien. Il aimait aussi sa femme, Rosa, bien qu'après vingt ans de mariage, il la considérait comme une chose familière et sans surprise. Leur vie sexuelle avoisinait le degré zéro. Oh ! Il leur arrivait bien d'avoir un rapport de temps en temps, vite fait bien fait, mais ils en retiraient l'un et l'autre peu de satisfaction. Si l'épouse s'en accommodait, Roger en concevait de la frustration. Il avait bien songé à tromper sa moitié, mais sa profession offrait peu d'occasions de rencontrer des femmes. Je veux parler des vivantes. Les mortes, il en trimballait toute la journée et il s'agissait en général de vieilles décrépites. Aucune chance d'être induit en tentation par cette collection de faces flétries, de côtes saillantes, de seins pendants et de membres décharnés. Parfois, une jeune suicidée ou quelque autre créature dans la fleur de l'âge se glissait parmi ces débris et Roger se sentait alors envahi par une émotion étrange. Ces visages juvéniles, ces torsos de marbre aux mamelons érigés, l'ombre au creux de ces bas-ventres le remuaient. Mais cela demeurait l'exception.

Le jour où sa plate existence bascula avait commencé de la même façon que les autres. Cet après-midi-là, il devait emmener un défunt à l'église : le train-train habituel, quoi. Le corbillard était prêt et une draperie violette du plus bel effet recouvrait un superbe cercueil de chêne aux poignées rutilantes. Du gaspillage selon Roger, sans compter la couronne de fleurs qui surmontait le tout. Il monta dans le véhicule et mit le moteur en marche. Le temps était menaçant, le ciel aussi noir qu'en pleine nuit. Ces conditions défavorables incitèrent le croque-mort à se montrer plus prudent que d'habitude. Un accident est si vite arrivé. Imaginez la belle boîte tombant sur la route, se brisant en mille morceaux et répandant son macabre contenu ! La réputation de Thanatos et frères ne s'en relèverait pas. Roger roulait au pas quand, en bordure du bois de la Cambre, il aperçut une silhouette féminine qui paraissait attendre. Il ne prenait jamais personne en stop, à plus forte raison lorsqu'il conduisait le corbillard. Mais il pleuvait maintenant à verse et la femme n'avait pour se protéger qu'un imperméable très court. Pris de pitié, Roger s'arrêta et lui proposa de monter.

– Sale temps, hein ! s'exclama-t-il pour dire quelque chose.

Elle approuva de la tête avant de s'installer à côté de lui. Elle dégoulinait de toutes parts et paraissait peu désireuse d'entretenir une conversation, ce qui convenait assez à Roger. Une fois débarrassée de son ciré trempé, la jeune fille exhibait de longues jambes mises en valeur par une minijupe. Un pull moulant et des ballerines crottées de boue complétaient sa tenue. Ses cheveux mordorés formaient de petites boucles autour de son visage rond.

– Où allez-vous ? demanda Roger d'un ton qui se voulait paternel.

En même temps, il avait du mal à se concentrer sur son volant. Son œil revenait sans cesse vers les genoux lisses et nus, dévoilés par la minijupe – une ceinture, plutôt – qui remontait sur les cuisses rondes. Et s'il s'aventurait plus haut, son regard s'accrochait aux seins fermes pointant sous la maille extensible du pull.

– Oh ! des violettes ! s'écria-t-elle. Arrêtez-vous. Je voudrais en cueillir quelques-unes.

– Il pleut et j'ai un enterrement. D'ailleurs, je suis déjà en retard.

– Il ne pleut plus, regardez, observa-t-elle, l'air candide.

Il reconnut le fait. L'averse avait chassé du ciel les sombres moutons et une lumière printanière éclairait la cime des arbres verts. Les oiseaux recommençaient à chanter. Tout excitée, l'auto-stoppeuse descendit de voiture pour ramasser de quoi faire un bouquet. Au bout d'un moment, elle appela Roger resté rivé à son siège.

– Venez ! On est si bien sous les arbres que j'ai envie de m'étendre.

– L'herbe est mouillée, objecta-t-il, mais, que faites-vous, grands dieux ?

Elle avait ouvert les portes arrière du corbillard et, après avoir écarté la couronne, retirait le parement violet qui masquait le cercueil. Roger lui arracha l'étoffe des mains.

– Etes-vous folle ? Cet objet n'est pas une simple couverture.

– Il peut en tenir lieu, dit-elle avec un sourire désarmant. Venez vous reposer un peu vous aussi. Je suis certaine que vous en mourez d'envie.

Comment avait-elle deviné ? Il tenta de résister.

– Ce n'est pas raisonnable. Si ce drap est taché, mes patrons me chanteront une jolie chanson. Et puis, le respect dû aux morts...

Elle éclata de rire : un rire perlé qui arrondit sa jolie bouche et se répercuta dans le sous-bois.

– Ne soyez pas vieux jeu, voyons ! Votre client ne s'en plaindra pas, et pour cause. Quant au tissu, un coup de brosse suffira.

Il savait bien qu'il n'aurait pas dû la laisser faire, mais la perspective d'une sieste avec une aussi ravissante créature l'emporta sur la conscience professionnelle. Elle l'avait pris par la main et il la suivit avec docilité dans une petite clairière, à l'écart de la route. Là, après avoir étalé par terre l'étoffe violette, elle l'invita à s'asseoir à côté d'elle. Comme il ne bougeait pas, elle l'embrassa. Roger répondit à son baiser, timidement d'abord, puis il goûta sans modération la saveur exquise de cette salive étrangère. Il ne sut jamais comment il s'était retrouvé nu dans les bras de la fille nue et pas gênée de l'être. Avec quelle aisance s'était-elle dépouillée de son bout de jupe et de son mini-pull sous lequel elle ne portait rien ! Les aréoles brunes de ses seins s'écrasèrent contre le torse de l'homme tandis que sa main frêle descendait vers le sexe qui reprenait vie après des années de léthargie entrecoupées d'épisodes masturbatoires. Devant cette prise de possession, Roger s'enhardit jusqu'à fouiller dans la toison châtain clair entre ses cuisses. Surpris de la trouver aussi humide que la mousse des prés environnants, il retira ses doigts. Alors, avec le même petit rire qui l'avait désarmé tout à l'heure, la jeune fille le guida à travers les multiples méandres de sa rivière. Tantôt porté par un courant puissant, tantôt chevauchant des tourbillons, il se concentra sur sa navigation avec une fervente application. Ils atteignirent ensemble les chutes et tombèrent dans la cascade avec un double grondement que seuls les oiseaux entendirent.

– Au fait, je ne connais même pas ton nom, lui dit-il, quand leurs peaux frissonnèrent sous la fraîcheur de l'air.

– Peu importe, puisque nous ne nous reverrons jamais.

Trop tard pour protester. On l'attendait pour l'enterrement, là-bas, à l'église Notre- Dame de la Cambre. Tant pis, il prétendrait avoir eu une panne. Du reste, n'était-ce pas la vérité?

Elle accepta qu'il la dépose à la sortie du bois et après un petit signe de la main, s'empressa de disparaître. Roger remit le drap à sa place, arrangea les fleurs, mais ces gestes dérisoires ne réussirent pas à l'apaiser. Il bouillonnait à l'intérieur, comme un volcan trop longtemps éteint et qui soudain se réveille. Cette sensation ne le quitta pas durant toute la cérémonie, le poursuivit au cimetière et persista jusqu'à son retour à la maison.

– Je te trouve bizarre, ce soir, lui fit remarquer sa femme. N'aurais-tu pas de la fièvre, par hasard ?

Fallait-il nommer ainsi la chaleur que l'inconnue avait fait couler dans ses veines ? Oui, sans doute, mais Rosa devait toujours l'ignorer. Aussi répondit-il d'une voix neutre :

– C'est la fatigue. Je vais manger un morceau et me coucher tôt.

Au terme d'une nuit agitée où se mêlaient la vision du cercueil drapé de violet et celle de la fille au sexe de rivière, Roger retourna travailler. Mais le cœur n'y était pas. Il jetait de fréquents regards à sa montre, au point que son collègue le plaisanta :

– Je parie que tu as hâte de rencontrer notre petite nouvelle. Rassure-toi. Dans l'état où elle se trouve, il n'y a aucun risque de la voir s'envoler.

– De qui parles-tu ?

– Du joli petit lot qu'on vient d'amener. Redescends de ton nuage, mon vieux. Je ne sais pas ce que tu as aujourd'hui, mais tu files un mauvais coton.

– Je suis crevé, c'est tout. Et puis, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? s'énerva Roger.

– Une histoire de camée. Une jeunette, cette fois. Ça change de nos viandes faisandées. Allez, viens la voir. Tu en meurs d'envie.

– Au contraire, protesta Roger. Ce genre de cadavre me rend malade. Toute cette beauté gâchée...

Il consentit cependant à se rendre dans la chambre froide où l'on entreposait les corps en attente de mise en bière. Dans l'escalier, un horrible pressentiment le saisit. Ses craintes furent confirmées quand, une fois la lourde porte franchie, il se trouva en face de son auto-stoppeuse. Il l'avait quittée debout, souriante et bien vivante et la voilà allongée sur une table, indifférente et aussi morte qu'on peut l'être. Il tremblait tellement que son collègue s'en aperçut.

– On jurerait que tu vas t'évanouir. Tu en as vu d'autres, pourtant.

– Pas comme celle-là, balbutia Roger.

– Ah ! Je te l'avais bien dit qu'elle valait le coup d'œil.

Et, joignant le geste à la parole, il effleura l'un des mamelons fièrement dressés. Roger réagit au quart de tour :

– Arrête ça ! On ne touche pas aux morts. C'est indécent.

L'autre avait retiré sa main de mauvaise grâce.

– Ne joue pas les pères la pudeur, grommela-t-il. Chacun sait qu'il s'en passe de belles dans les morgues !

– Ailleurs peut-être, mais pas ici, répliqua Roger d'un ton sec. Laissons cette fille en paix. A-t-elle de la famille ?

– Je suppose. La mise en boîte est pour demain.

Il ponctua cette remarque d'un rire gras. Pour la seconde fois, Roger dut se retenir pour ne pas frapper cette face hilare. L'idée d'enfermer dans une caisse hermétique la Beauté qui lui avait donné tant de plaisir le révoltait. Mais comment faire autrement ? Il ne pouvait pas ni la ressusciter ni l'emporter dans un lieu plus approprié à son repos. A force de réfléchir, une idée folle germa dans son esprit. Il rentra chez lui comme d'habitude, dina et se mit au lit. Il n'était pas couché depuis dix minutes qu'il se releva et commença à se rhabiller.

– Qu'y a-t-il ? s'étonna Rosa.

Je viens de me rappeler que j'ai oublié mon portefeuille au boulot. J'y retourne.

– A cette heure-ci ?

– Il n'est pas si tard et ça ne prendra que quelques minutes. Sinon, je ne pourrai pas m'endormir. Imagine qu'on me le vole.

Rosa eut un sourire ironique.

– Qui ? Les macchabées ?

Roger haussa les épaules. Rien ne le détournerait de son projet, surtout pas une femme à l'esprit obtus. La morgue n'était distante que de quelques kilomètres. Contrairement à son habitude, il les parcourut à vive allure. Il se gara dans une ruelle éloignée et fit le reste du trajet à pied. Arrivé devant Thanatos et Frères, il fut pris d'une légère appréhension, vite dissipée. D'une part, il n'y avait pas de gardien de nuit – quel intérêt de surveiller les morts ? – et, d'autre part, il pouvait justifier sa présence dans ces lieux. Il chercha la clé dans sa poche et l'engagea d'une main ferme dans la serrure. L'aspect sinistre des salles désertes ne l'impressionna pas. Il les traversa sans hâte et s'engagea sans peur dans l'escalier emprunté dans l'après-midi, actionna la porte. Une température glaciale régnait dans la pièce. Le ronron continu des congélateurs troublait seul le silence. Roger poussa un soupir de soulagement en constatant que «son» inconnue reposait au même endroit, dans la même position. La lumière glacée des néons bleuissait sa chair de marbre. « A moins que ce soient les premiers signes de décomposition, se dit Roger. » Il était habitué à ces phénomènes, depuis le temps qu'il opérait, mais s'agissant d'une personne aimée – ou, plus exactement, désirée – il préféra les ignorer. Il dédaigna le nez pincé, le creux des joues, l'imperceptible fléchissement de la poitrine pour se concentrer sur le triangle entre les cuisses écartées. Ce dernier lui parut plus sombre que dans la forêt: encore plus tentant. Il le frôla du bout des doigts, puis se lança dans une exploration plus poussée. Des suc dont il connaissait la nature coulèrent sur ses doigts. Il se hissa sur la table, ouvrit sa braguette et pénétra cette chair morte dont il ne percevait pas l'extrême froideur. Il lui sembla même qu'elle se ranimait sous son assaut, que son corps reproduisait les mouvements de la veille, dans le bois. Après avoir joui avec violence, il s'abattit sur le cadavre et sombra dans le sommeil. A son réveil, une heure ou deux après, il réalisa l'énormité de son geste. Comment avait-il pu commettre pareil sacrilège ? Il se détacha de la morte qu'il tenait enlacée et la remit délicatement en place. Puis, il rentra chez lui et s'écroula sur son lit.

– Je ne t'ai pas entendu rentrer, lui dit Rosa le lendemain. Avec ce nouveau somnifère, je dors comme une souche.

Tant mieux, pensa Roger. Quelle heure était-il, au fait ?

– Merde ! Neuf heures ! s'écria-t-il. Et moi qui ai une mise en bière à neuf heures et quart !

Le temps d'avaler un café, il fila à la morgue. « Qu'est-ce qui m'arrive ? songeait-il sur le chemin. Je suis envoûté, ensorcelé par une morte ». Une peur affreuse le tenaillait. Et s'il arrivait trop tard ! Il imagina le pire : le couvercle déjà vissé, sa bien-aimée hors d'atteinte. Ses craintes n'étaient pas fondées. Lorsqu'il arriva, sa belle était couchée dans son écrin de satin, revêtue d'une robe du soir, telle une grande poupée aux yeux et aux lèvres closes. Un couple d'une quarantaine d'années – sans doute ses parents – se penchaient sur elle. Il se sentit dépossédé. Tout ce qui lui avait été donné depuis hier lui était repris. Même le privilège de sceller le cercueil ne lui fut pas accordé. Il revint au collègue goguenard qui avait osé tripoter «son» inconnue. Plus une inconnue, d'ailleurs, car on avait gravé son nom sur une petite plaque dorée. Roger s'apprêtait à le lire quand un malaise le terrassa.

– Je vous donne une semaine d'arrêt, dit le médecin appelé à son chevet. Soyez rassuré, vous ne souffrez d'aucune maladie. Seulement de surmenage. Quelques jours de repos et vous serez sur pied.

– Quelques jours, répéta Roger d'une voix blanche. Cela signifie que je n'assisterai pas à l'inhumation de ma dernière cliente.

Le médecin sourit.

– Mon cher, votre conscience professionnelle vous honore, mais la santé avant tout.

Roger n'était guère en état de résister. Les émotions de ces derniers jours l'avaient épuisé tant physiquement que moralement. Il se laissa dorloter par sa femme tout en restant à l'affût de la moindre nouvelle concernant la jeune morte.

– Elle s'appelait Eurydice Masson, le renseigna son collègue venu lui rendre une visite de courtoisie.

Eurydice ! Irait-il la chercher aux Enfers ? Trop risqué. Il était bien capable de se retourner et de la perdre à jamais.

– Elle a succombé à une overdose de coke, expliquait l'autre. Triste fin pour une si ravissante personne. Il paraît qu'elle se droguait depuis ses quatorze ans. Elle en avait vingt-deux.

– Et l'enterrement ? demanda Roger d'une voix faible.

– Les parents n'avaient pas lésiné sur les moyens : cercueil de grand luxe, service de première classe, monument de marbre rouge.

Roger ferma les yeux, vaincu par une lassitude qui ne le quittait pas. A peine remis, il prit le chemin du cimetière d'Ixelles où « Elle » reposait pour l'éternité. Il fut surpris de néprouver que peu d'émotion devant la tombe refermée et rentra chez lui, soulagé et content.

– Cet été, je t'offrirai un petit voyage, promit-il à sa femme. Rien que nous deux, en amoureux.

Ce soir-là, il s'endormit plus serein que d'habitude. Il rêva d'abord de l'Italie : Rosa et lui à Venise ou Florence. Puis le songe vira au cauchemar. Il se retrouvait au cimetière et dégageait, à grands coups de pelle, le cercueil d'Eurydice. Le choc du métal contre le bois résonna à ses oreilles, bientôt suivi d'un grincement de tournevis. Le couvercle de la boîte sauta. Au lieu de la jeune morte, ce fut le défunt du bois de la Cambre qui apparut. Sa face grimaçante reflétait une haine terrible à l'égard de son profanateur. A cet instant, précis, Roger se sentit tiré en arrière tandis que des mains puissantes lui enserraient le cou. Il tomba dans un puits sans fond où grouillaient des squelettes ricanants et des créatures à tête cornue et aux pieds fourchus.

Au matin, Rosa ne parvint pas à réveiller son mari. Elle téléphona au médecin qui avait si bien soigné Roger. Il ne put que constater le décès.

– Je ne comprends pas. La tension, le cœur : tout était parfait la dernière fois que je l'ai ausculté.

– Il a une expression terrible sur le visage, docteur.

Le praticien hocha la tête.

– Un cauchemar effrayant peut provoquer une crise cardiaque. Bien sûr, il y a ces curieuses traces sur le cou. Étaient-elles là hier soir ?

– Je n'ai pas remarqué, mais maintenant que vous le dites...

Ensemble ils se penchèrent pour mieux observer les fines meurtrissures violettes sur la pomme d'Adam. Le praticien demanda :

– Voulez-vous une autopsie ? Elle nous renseignera précisément sur les causes de la mort.

Rosa fondit en larmes.

– Non, bredouilla-t-elle entre deux sanglots. Mon pauvre Roger n'aurait pas aimé être dépecé comme un lièvre. La fréquentation des morts ne lui avait pas ôté sa sensibilité.

– Alors, Je vais signer le permis d'inhumer, bien que je trouve cette mort peu catholique.

– Cela me fait penser que je dois prévenir le curé de notre paroisse. Mon époux était croyant, même s'il ne pratiquait pas. Enfin, c'est une façon de parler puisqu'il assistait à plein d'enterrements.

L'abbé Bernard Soré arriva en fin de matinée. Rosa avait habillé son mari d'un costume gris qu'il mettait pour les grandes occasions, l'avait peigné, arrangé, sans pour autant effacer la crispation atroce de ses traits.

– Ne croirait-on pas qu'il a vu le Diable ? chuchota-t-elle à l'adresse du prêtre.

Bernard Soré considéra l'homme étendu sur le lit. A première vue, ce dernier n'avait pas apprécié son passage dans l'au-delà. Mais l'au-delà existait-il ? Depuis quelque temps, le curé doutait de l'existence de Dieu, à fortiori du Malin. Il était jeune, vigoureux et se demandait s'il avait vraiment la vocation. Il bénit le corps et prit prétexte d'un colis à livrer à l'Evêché pour écourter sa visite. Dehors, le ciel devenait sombre et de larges gouttes s'écrasaient sur le pare-brise du break. A l'arrière étaient empilées des chasubles et des surplis destinés à Monseigneur. Peut-être l'inviterait-il à partager son repas. La perspective d'un bon déjeuner incita Bernard à accélérer. Il roulait à vive allure quand, au niveau du bois de la Cambre, une pluie rageuse se mit à tomber. Comme il ralentissait, il aperçut soudain au bord de la route, la silhouette d'une auto-stoppeuse...

Effachem

L'extase cosmique



Né en 1972, tombé très tôt dans la SF, à laquelle il s'est intéressé même à l'université, Effachem est le papa débordé de deux petits monstres adorables. Il tente de communiquer sa passion dans un lycée breton.

Il travaille sporadiquement à plusieurs gros romans de Fantasy et à quelques nouvelles, dont plusieurs devraient paraître dans les mois qui viennent, sous un autre nom.

Il n'a que très peu publié, mais ne compte pas s'arrêter là.

« Et pour terminer ce flash spécial, une information qui nous parvient à l'instant : une mystérieuse explosion aurait détruit la station orbitale dont nous vous avons retransmis hier soir l'inauguration. Toute la rédaction est consternée et s'associe à la douleur des familles... Nous en saurons plus dans notre prochain flash à 8:00 ! Mais tout de suite, retrouvons... ».

Lucie Slayce coupa la connexion d'un battement de paupière. Elle s'extirpa en souplesse de son glisseur surbaissé. À l'ouest, la plus petite des trois lunes, Malinodyne, disparaissait à l'horizon, minuscule hostie rosâtre. Sur le toit de la tour d'Alcyon, elle s'étira dans le jour naissant. Elle adorait bosser ici. Leader en matière d'intelligence artificielle animale, Alcyon offrait à Lucie les joujoux dont elle avait rêvé durant son adolescence : ses ordinateurs semi-biologiques. Elle traversa le parking à grands pas. Son implant lui apprit qu'elle était en avance. Tant mieux.

Dans l'ascenseur qui vérifiait son identité génétique, Lucie esquissa une grimace en repensant aux consoles de jeux pourries qu'elle avait trafiquées, ado, pour accéder au Réseau. Elle songea non sans mépris à ses parents, englués dans la glèbe puante de Pilaxe III, une planète minable aux franges de la Fédé. Elle se félicitait d'avoir fui au plus tôt ce trou perdu. Au fond, elle se moquait bien de leur sort. Elle s'autorisa un sourire plus large en s'engageant dans le couloir de son département. Ses géniteurs n'auraient même pas compris en quoi consistait son travail.

Elle salua ses collègues avec une amabilité qu'elle n'éprouvait pas le moins du monde. Alcyon recrutait les meilleurs programmeurs. Autant dire que dans un tel panier de crabes, il fallait avoir l'œil vif et les dents longues. Ça tombait bien, Lucie se sentait l'âme d'un requin lâché dans une piscine à vagues.

Dès qu'elle fut devant ses écrans, elle chassa souvenirs et pensées parasites comme des insectes importuns et se plongea dans le gros projet sur lequel elle comptait pour mettre définitivement sa carrière sur orbite. Le programme était achevé. Il ne lui restait plus qu'une avalanche fastidieuse de tests. Fastidieuse, mais indispensable.

Bientôt, elle pourrait se payer une dose de cette drogue ultime dont lui avait parlé un chasseur de têtes, croisé dans une party. « Le summum de la réussite sociale », avait-il admis en balayant de l'ongle une poussière accrochée au revers de son magnifique costume gris. « En plus d'une expérience incomparable ».

Jérôme Talbon se retourna dans son lit et soupira. Impossible de se rendormir ! Excédé, il s'assit, cria « lumière tamisée » et s'alluma une cigarette d'algues cantinèles.

– Premier clope à quatre heures du mat' ! Putain, elle commence bien, la journée ! grommela-t-il.

Il pédala dans les tirages papier qui couvraient la moquette mauve de son living, jura, se prit les pieds dans le carton à pizza éventré, jura de plus belle.

Tout en gagnant sa minuscule salle d'eau, il continua à décharger sa bile contre les petits tracas de l'existence qui transformaient sa vie d'honnête fonctionnaire fédéral en un enfer sournois.

Par la baie vitrée, Kolanû, la plus grande des trois lunes de Vallmania, nimbait le désordre de son irréalisme lumière vert pâle.

– Canal 2 ! ordonna-t-il en s'allumant une deuxième cigarette devant le miroir.

L'univers extérieur fit irruption dans son salon, fracassant le silence nocturne.

La glace renvoyait à Jérôme sa tête de déterré : les cheveux en bataille, les boucles emmêlées, les yeux si bouffis et cernés qu'ils semblaient plus noirs que bleus, une barbe de trois jours, un gros nez plissé de dégoût. Génial...

Il flanqua le tout sous le robinet, clope comprise.

« Nouvel attentat dans l'entourage du ministre de la Défense Golkar Hajkali. L'aile droite de sa résidence d'été au bord du lac Vaughan a été complètement ravagée par un déchaînement de violence jamais vu. La Sécurité, bien que très évasive, fait état d'une trentaine de victimes. L'armée serait intervenue... Nous n'en savons pas plus pour le moment... ».

Jérôme réprimait en grognant la douleur atroce qui cavalcade sous son crâne. En voulant se relever trop vite pour entendre l'information, il s'était trépané contre le robinet.

À présent, il surfait sur le Réseau comme un possédé grâce à sa console, vautré au milieu des feuilles d'imprimante. Il savait d'expérience que les vraies infos, il fallait les traquer dans les premières minutes. Ensuite, contrôles et censures intervenaient, la mémoire des témoins altérait les souvenirs.

Son com interne multipliait les alertes sonores et visuelles, dans une débauche d'effets spéciaux fatale à la concentration. Il le commuta sur *nuit* pour avoir la paix. Ce n'était pas le moment. Le secrétaire du ministre, à tous les coups. Qu'il poireaute !

Pendant des mois, Jérôme avait soutenu à ses supérieurs que le nombre d'événements tragiques, parfois bizarres, qui touchaient les hautes sphères, en particulier sur Vallmania, était anormal. Aucun statisticien n'aurait misé un kopeck sur l'hypothèse de simples coïncidences. Pour avoir la paix, on l'avait muté sur le premier continent de Vallmania. Et même promu commissaire divisionnaire principal de la capitale. À l'âge de trente-cinq ans, le rêve !

Jérôme ne comprit qu'il s'agissait d'une mise au rancart que lorsqu'on lui demanda, entre deux petits fours et une flûte de champagne, d'éviter les vagues. La densité de grandes fortunes, de gros bonnets et de grosses têtes vivant à Jallnalia était proprement hallucinante. Si Jérôme représentait la loi, les autres la faisaient et la défaisaient à leur gré, ou en jouaient en virtuoses.

Son prédécesseur était mort dans son lit, en pleine force de l'âge. Le cœur, paraît-il.

Le tout nouveau divisionnaire aurait sombré dans la déprime, si son existence n'avait été bouleversée. D'abord, il rencontra une jeune femme, belle, intelligente et ambitieuse, qui l'introduisit dans le monde. Puis il entendit pour la première fois parler du Transversal, une drogue soi-disant miraculeuse que quelques rares élus condescendaient à évoquer avec leurs relations intimes. Il ne se

donnait pas une réception dans le gotha local sans qu'il reçût une invitation. Et comme il avait l'oreille fine... Deux ans après son installation, il survécut à la liquéfaction totale du Grand Aquarium de Brallnia, bâti au fond d'une lagune. Alors qu'il le visitait, l'eau envahit soudain les coursives transparentes, étouffant les sirènes d'alarme. Jérôme ne paniqua pas. Il louvoya vers la surface, entre les remous et des créatures aussi exotiques que mortelles, échappant de peu à la convoitise d'un poulpe rouge et à la noyade. Les rescapés barbotèrent jusqu'à la berge, la peur au ventre, bien salée.

Cet épisode aquatique relança son enquête. Bien qu'aux premières loges, il n'avait rien remarqué d'anormal. Ses investigations personnelles et celles de la police scientifique qu'il commandait ne permirent pas de conclure à quoi que ce soit de probant. Des dizaines de disparus, dont le célèbre océanographe qui dirigeait l'Aquarium. De nombreuses victimes. Quelques poignées de survivants. Aucune trace d'explosion. Plus étrange encore : aucune trace non plus de ce qui avait constitué le complexe touristique proprement dit. Des pans entiers de plastiverre réputé indestructible s'étaient purement et simplement volatilisés sans qu'il en reste une molécule. Le seul indice : une espèce inconnue de dauphin géant avait tourné un moment avant de se perdre dans l'océan.

Persuadé que tous ces phénomènes mystérieux avaient un lien, Jérôme engrangeait avec sa console les informations ayant trait à l'attentat qui s'était produit chez le ministre Hajkali. Il l'avait rencontré une fois. Un sale type. Le parfait tueur à gages passé du bon côté de la justice et souffrant pour sinécure un ministère dans ses cordes.

Grâce à ses accréditations de niveau 1, Talbon accédait en direct aux transmissions des équipes de secours dépêchées sur place, à celles du personnel et des systèmes de sécurité de la villa. Son statut avait au moins quelques avantages : il avait réquisitionné une de ces petites merveilles de haute technologie capables d'apprentissage. Sa console se branchait sur la totalité des médias, triait, archivait les données et Jérôme n'avait plus, dans un premier temps, qu'à prendre connaissance de celles qui l'intéressaient. À chaque nouveau fait divers, la machine affinait ses résultats.

Au bout d'une heure, la console lui apprit que rien de nouveau ne lui parvenait plus.

Il s'habilla rapidement, mais sans oublier qu'il allait à coup sûr rencontrer une palanquée de responsables politiques. Joie...

Sitôt sur les lieux, dans son costard hors de prix, il interrogea les quelques témoins que son décryptage express lui avait signalés comme les plus à même de le renseigner.

Un sommelier lui dit que l'un des gardes du corps du ministre dont c'était le jour de repos lui avait commandé une bouteille d'un vin sublime. Ledit garde était l'auteur du carnage ; il semblait avoir totalement pété les plombs et avait surgi dans la réception en armure de combat intégrale.

Jérôme retint un commentaire sur les méfaits de l'alcool ; le ministre de la Défense était sur ses talons, un bras en écharpe et de fort méchante humeur, ce qui se comprenait. Golkar Hajkali pouvait dire adieu aux prochaines élections. Son image était foutue. Jérôme dégusta sa cigarette sans vraiment écouter ses doléances.

Une femme de chambre confirma avoir aperçu plusieurs fois le biodoc de l'aile droite. Il patrouillait du côté des quartiers réservés au personnel de sécurité. La pauvre machine n'était plus qu'un amas fondu au milieu d'un couloir dévasté.

Un tireur d'élite s'étonnait encore du mal qu'ils avaient eu à détruire l'armure de combat du forcené. Un modèle jamais vu, qui traversait le plastacier sans ralentir, renvoyait les projectiles sol-sol comme en se jouant et atteignait la vitesse d'un intercepteur militaire. Incroyable.

Le commissaire Talbon, assez satisfait de l'air mortifié du politique qui le suivait partout, se fit conduire en glisseur jusqu'aux collines – remodelées par les impacts de l'artillerie – où s'était déroulée la fin de « l'attentat ».

À côté d'un cratère tout neuf, la dépouille ratatinée et fumante, presque totalement carbonisée du garde du corps se confondait avec la boue vitrifiée par les tirs. Une odeur écœurante s'attardait.

– C'est tout ce qui reste de cette fameuse armure intégrale ? s'étonna Jérôme.

– Affirmatif, opina le responsable de la police scientifique dont les hommes s'affairaient encore sur les lieux.

– Passez-moi la zone au crible. Sur un hectare. Et tout cela au labo. Le grand jeu, ordonna Jérôme plus pour se sentir utile que par réelle nécessité.

Il revint à pied vers la villa sinistrée. Interroger la totalité du bottin mondain de Vallmania, de la Terre et des quelques planètes majeures de la Fédé n'allait pas s'avérer de tout repos. Parce que si l'intelligence artificielle de sa machine était sûre d'une seule chose, c'était que tous ces « attentats » semblaient concerner des personnes importantes, socialement, intellectuellement, politiquement ou autre.

Le suicide du philosophe Daigeux, qui avait gravi l'Olympus Mons mais n'en était jamais revenu. Le Commandant Foreign qui avait confondu inexplicablement sa station orbitale avec un croiseur spatial. Le ministre des Affaires étrangères terriennes, Holdfolk, disparu dans l'espace à bord de son yacht personnel. L'ancien président Kijlar Tes, mort dans l'impensable explosion nucléaire qui avait annihilé la ville faltikyenne de Grajkod. L'armateur Gé Push, décédant à la suite d'un mystérieux accident de glisseur. Le financier Melvin Alds, retrouvé flottant dans sa piscine gravitationnelle ; il était encore dans le coma. Le cogniticien Aldur Huxbô, dont la ceruelle avait coulé par le nez, la bouche et les oreilles, alors qu'il préparait le discours de clôture d'un séminaire interplanétaire. Etc., etc. La liste était longue, les cas pas toujours aussi spectaculaires. Or tous ces individus comptaient dans leur domaine. Un certain nombre d'entre eux avaient même retiré une très importante somme d'argent avant leur « disparition ». Mais pas tous, hélas.

Le commissaire divisionnaire Jérôme Talbon, le bas de son pantalon maculé, jura sans discontinuer, mais à mi-voix, durant tout le trajet du retour. Si complot il y avait, c'était énorme. Se rappeler qu'il ne pourrait plus en discuter avec Lucie assombrit encore son humeur.

Lucie Slayce s'éveilla d'un coup. En sueur. Elle avait encore rêvé de Jérôme. Jérôme, ce menteur qui lui avait fait croire qu'il l'aimait, alors qu'elle n'était qu'un pion dans une de ses enquêtes de flic. Elle n'avait aucun besoin d'être protégée par un mâle stupide, puant le tabac d'algues et que seules ses hormones guidaient. Elle allait parfaitement bien, merci. Néanmoins, à présent, elle était trop excitée, pas la peine d'espérer se rendormir dans cet état !

Lucie alluma l'écran mural et le cala sur une chaîne d'information en continu : rien de tel qu'une bonne série de mauvaises nouvelles pour vous refroidir la libido fissa.

Manque de chance, un présentateur sexy annonçait avec la mine affligée de circonstance le décès de la grande diva Sahalimelle. Celle qui chantait avec les baleines et qui avait récemment donné un gala accompagnée de presque tous les dauphins de la planète Pairnes était décédée des suites d'un – hum ! – orgasme de vingt-huit heures d'affilée. Et le mignon de piquer un fard. Trop craquant ! On avait même quelques images du visage transfiguré de la cantatrice, que la mort n'avait pu qu'embellir.

La programmeuse se leva, se fit couler un bain, se masturba dans son jacuzzi, avala un verre d'alcool de gurlive pour prolonger sa jouissance solitaire à la mémoire de la diva, et se recoucha, un sourire gourmand aux lèvres. Demain verrait son triomphe. Demain, elle prendrait livraison du Transversal ! Finis les rêves stupides, à elle la transe, la vraie !

À son réveil, Lucie se sentait fraîche et dispose. Elle pilota son glisseur comme si le ciel de Jallnalia lui appartenait.

Elle consacra une heure entière à s'assurer qu'elle n'avait commis aucune erreur, qu'elle n'avait omis aucun test.

Son application tournait comme une horloge depuis une semaine – ce qui l'avait bien aidée à oublier son idylle avec ce connard de foutu bon baiseur de Jérôme.

Tandis que sa bécane principale gravait la simulation définitive à destination de Gill Door, le big boss d'Alcyon sur Vallmania, elle s'amusa à fournir à son programme les paramètres correspondant aux caractéristiques qu'elle préférait chez tous les animaux qu'elle connaissait. Cela l'occupa pour le reste de la matinée.

« Temps de calcul : 23:05:10 » afficha la machine *in fine*.

– Zut ! pesta Lucie, frustrée.

Tant pis, ce serait sa récompense du lendemain.

« Copie terminée », afficha son terminal principal, « Coder le mot de passe ? ».

Lucie coda « Transversal » en riant sous cape et envoya son bébé au patron.

Depuis presque deux ans que durait ce projet, tout le monde savait dans la boîte que s'il réussissait, ce serait grâce à Lucie Slayce. Elle avait eu deux ou trois intuitions fulgurantes sur une méthode révolutionnaire pour programmer les réseaux de neurones afin qu'ils apprennent à reproduire tous les comportements animaux. La réussite de ce projet allait apporter la gloire à Lucie et son équipe, la fortune à leur société et ses actionnaires. Alcyon serait désormais la seule entreprise sur le marché à pouvoir émuler les agissements de n'importe quel animal de l'univers.

Lucie était aux anges. Ce soir verrait sa consécration : l'annonce du lancement de la nouvelle gamme OmniLife coïnciderait avec la remise par ses pairs de la Fractale d'Or... Sans compter la prime colossale qui lui revenait de droit et qui lui permettrait de se payer la drogue qu'elle convoitait.

Lucie se leva. Elle devait rentrer chez elle afin de s'habiller pour la conférence de presse et la réception prévues en fin d'après-midi.

Le commissaire divisionnaire principal Jérôme Talbon coupa la communication, écrasa son mégot avec rage. Son implant ne cessait de lui relayer des protestations plus virulentes ou hypocrites les unes que les autres. Les huiles portaient bien leur surnom : toutes parvenaient à lui glisser entre les doigts.

Furieux, il attrapa son manteau et quitta son bureau. Sa récente rupture avec Lucie contribuait largement à son mauvais caractère. Délaisant son glisseur de fonction, il gagna la rue et déambula le long du quai de la Hile.

Plus il réfléchissait et plus Jérôme était persuadé que le Transversal avait quelque chose à voir avec les catastrophes qui touchaient des personnalités en vue. Malgré tous ses efforts, personne n'avait encore accepté de lui en parler.

L'enquête menée sur cette substance révélait qu'il s'agissait en réalité d'un euphorisant inoffensif, très prisé dans les soirées d'ados, en partie pour la beauté visuelle du liquide, empli de tourbillons multicolores. La société qui le fabriquait, basée sur Terre, Universal-Mind, n'avait pas des finances très florissantes ; leur produit phare n'était plus à la mode. Les sommes faramineuses déboursées par certaines victimes n'avaient pas alimenté ses caisses, ni celles d'aucun de ses employés. La drogue elle-même était bien incapable de causer des troubles si graves qu'ils conduisent au carnage ou au suicide. Les résultats d'analyses étaient formels. C'était à peine plus fort que les algues cantinèles. Pour finir, aucune des célébrités sur lesquelles il enquêtait n'avait consommé de cette cochonnerie. Bref, ça ne collait pas. Pouvait-il exister deux produits du même nom ? Ou une version « hard » réservée à quelques privilégiés ? Même ainsi, ça n'expliquerait pas tout...

Sans vraiment s'en apercevoir, le jeune divisionnaire avait quitté le quartier des affaires et pénétré dans une zone résidentielle. Le silence et les ombres colossales des arcologies le ramenèrent à la réalité.

Il fit demi-tour, les sourcils froncés, même s'il disposait désormais de tout son temps, depuis qu'il avait rompu avec la programmeuse d'Alcyon.

Il ne regrettait pas cette rupture. Seule l'ambition gouvernait Lucie et il n'avait pas pu se résoudre à lui avouer sa véritable fonction. Quelque chose de mort en elle le dérangeait. Une petite enquête dont il n'était pas fier lui avait révélé qu'elle avait laissé crever ses

parents sur une planète minière oubliée des dieux. Le fiel qui avait inondé sa bouche quand, sur une de ses allusions, elle avait parlé d'eux lui glaçait encore l'échine.

Leur histoire avait pris fin au cours d'une réception mondaine. Comme il croyait entendre un hôte de marque évoquer tout bas le Transversal et que Lucie semblait connaître le personnage, il la pria de le présenter. Son insistance, puis le regard polaire avec lequel l'autre accueillait ses questions sur la drogue provoquèrent leur dispute. Lucie, rendue folle par cette humiliation, quitta la soirée en courant. Il la rattrapa, surpris par le caractère excessif de sa réaction. Dans le glisseur qui les ramenait, Jérôme commit l'erreur de vouloir se justifier en invoquant son travail, s'obligeant ainsi à en révéler la nature exacte. Lucie devint hystérique.

Jérôme en avait assez qu'on refuse de lui répondre lorsqu'il évoquait une drogue somme toute banale. Cela cachait quelque chose, il en était sûr. La scène que lui fit Lucie acheva de l'exaspérer. Il ordonna au véhicule de se poser. Il planta là une furie qu'il ne reconnaissait plus.

Dans le crépuscule naissant, Tolunah la blonde révélait son disque blafard, presque complet. Selon une légende locale, lorsque les trois lunes étaient pleines et brillaient de concert, le ciel se peuplait d'infimes tourbillons lumineux qui incitaient les gens à faire n'importe quoi. Jérôme Talbon haussa les épaules et alluma la dernière cigarette de son paquet. Il n'avait jamais cru au folklore.

Avisant un pub, le divisionnaire décida de se changer les idées. Il en avait sa claque des hommes politiques qui se jugeaient au-dessus des lois et étouffaient les unes après les autres les affaires étranges qui se multipliaient. S'ils préféraient courir à l'abattoir les yeux bandés, grand bien leur fasse ! Et il s'en voulait d'être tombé amoureux d'une femme sans cœur.

Après quelques verres de liqueur bleue de Falhène, il voyait la vie sous un jour meilleur...

Un souvenir perturba pourtant sa quiétude artificielle. Jérôme s'efforça de le chasser en commandant un autre cocktail, mais l'important s'accrocha.

Une scène lui revenait, floue. Lucie et lui dans le jacuzzi. Tout au début de leur liaison. Alors qu'ils venaient de coucher ensemble pour la première fois. Ils avaient échangé leurs rêves d'avenir. Sur le moment, il n'y avait pas prêté attention, et l'avait oublié ensuite. Mais Lucie avait alors parlé du Transversal !

5

Le Transversal... Cela faisait des mois, des années en fait, que Lucie en rêvait. Enfin, après tant d'efforts, tant de sacrifices financiers, elle allait pouvoir, elle aussi, goûter à la drogue ultime.

La jeune femme était confortablement assise sur le canapé du salon. Elle avait programmé son implant et la domotique de l'appartement sur *absence*, polarisé la baie qui, dans son dos, découvrait la pente douce des contreforts montagneux gagnés par la pénombre du soir. Le soleil couchant qui effleurait pour l'heure le sommet arrondi du mont Tâli colorait les murs, les meubles et le moindre objet de reflets or, pourpre et parme. Elle sentait sa caresse tiède sur sa nuque.

Lucie avait tenu à transformer cet événement en cérémonie. En instant magique. Elle voulait que tout aille pour le mieux. L'absorption de Transversal constituait une expérience hors du commun, non exempte de danger si l'on ne respectait pas certaines règles de base. Or Lucie désirait en sortir grandie, libérée, affranchie de ses peurs pitoyables.

Les effets de l'euphorisant que UniversalMind recommandait en pareille circonstance s'étaient stabilisés. Jamais Lucie ne s'était sentie aussi bien. Elle laissa ses yeux se perdre dans la contemplation du flacon serti dans son coffret comme un diamant dans un écrin précieux. L'élixir miraculeux chatoyait, posé sur la table basse. Sa couleur indéfinissable était en soi un mystère. Contempler fixement ce liquide la plongeait déjà dans un état proche de la transe. Des tourbillons d'un vert agressif se mélangeaient à des spirales mauves et argentées, se muaient en nuages d'une finesse effarante où l'on avait bientôt l'impression de discerner des formes, des visages, des mouvements, des paysages... Tout cela dans une fiole qui tenait dans la main !

Presque hypnotisée, la jeune femme saisit avec délicatesse l'objet de tant de convoitise, cet ersatz de paradis qui lui avait coûté l'équivalent de trois ans de son très haut salaire de première programmeuse chez Alcyon. Cette merveille vendue sous le manteau et dont seuls de rares élus se transmettaient le secret réalisait, paraît-il, votre vœu le plus cher.

Un sourire joua sur son visage à l'idée des économies de Jérôme, qui avaient complété la somme nécessaire. Jérôme, l'ex-homme de sa vie et surtout un fumier qui l'avait humiliée devant son boss et larguée malgré ses belles protestations d'amour éternel. Ça lui apprendrait, à ce sale flic ! Il n'était pas près de comprendre où avait disparu son fric.

Elle haussa les épaules et cligna plusieurs fois des paupières pour chasser ses souvenirs désagréables. Elle refusait de gâcher un tel moment. L'épisode Jérôme était clos. Effacé.

La programmeuse reporta son attention sur le flacon de Transversal. Au contact de sa chaleur, le produit semblait pris de frénésie. Des vortex chatoyants se succédaient à un rythme de plus en plus rapide. La drogue l'appelait, elle pouvait presque l'entendre dans sa tête.

Lucie s'arracha à la contemplation de la fiole, jeta un regard panoramique sur son salon, petit mais meublé avec goût, une pièce apaisante que ses amis s'accordaient à trouver agréable et bien équilibrée. L'espace multimédia était soigneusement adapté au style du living, un savant mélange des tendances romantiques de Vallnion au siècle passé et arts déco terriennes de l'époque prés spatiale. Pour l'heure, l'appareil s'avérait totalement inaccessible : elle l'avait verrouillé, ainsi que tous les autres meubles, gadgets ou portes. Pas question qu'elle se blesse ou casse quelque chose durant sa transe !

Pour la vingtième fois au moins, en effleurant le capuchon noir du flacon, elle matérialisa devant ses yeux la notice du fabricant. Elle la connaissait par cœur, d'autant que le vendeur en costume gris la lui avait répétée lors de son achat, mais elle la relut quand même, pour faire durer le plus possible l'instant si exaltant qui précédait la prise de la drogue.

« Avant d'absorber Transversal™, assurez-vous d'avoir pris place dans un environnement totalement sécurisé, d'avoir bien condamné

toutes les issues de manière programmée, afin qu'aucun stimulus extérieur ne vienne troubler la perfection de votre expérience. N'oubliez pas que Transversal est une substance puissante réservée à une élite d'individus équilibrés et sains.

Sachez que chacun réagit différemment et que votre expérience restera à jamais unique. Nous vous conseillons de vivre ce merveilleux moment dans la plus stricte intimité. Pour éliminer le plus petit risque, avertissez à l'avance le biodoc dont vous dépendez habituellement, afin qu'il soit près de chez vous pendant votre « transe ».

Les effets de Transversal ont une durée variable qui n'excède jamais vingt-quatre heures.

Transversal réalise votre plus profond désir et vous comble au-delà de vos espérances.

Transversal n'entraîne aucun effet d'accoutumance – mais comment se passer encore du Paradis, une fois qu'il est à votre portée ? Souffrir n'est pas une nécessité ».

La notice s'évapora lorsque Lucie cessa de la fixer. Si elle avait attendu si longtemps, c'était parce qu'aujourd'hui était un jour très spécial. D'abord, Lucie venait d'être sacrée meilleure programmeuse de l'année par la Fractale d'Or, récompense très convoitée dans sa profession, et qu'elle était la première à obtenir si jeune. Ensuite, justement, elle fêtait son trente-troisième anniversaire, âge ô combien symbolique, surtout si l'on songeait qu'à minuit, temps universel, on allait changer de siècle. En outre, elle avait réussi à faire le deuil, en seulement quelques semaines, de son aventure ratée avec Jérôme, et elle se sentait prête à tomber de nouveau amoureuse. Mais cette fois-ci, elle fixerait elle-même les règles. Pour finir, Lucie avait décidé d'avoir un enfant.

La jeune femme haussa les épaules et se détendit. Le passé n'avait plus aucune importance. Seul l'avenir comptait. Et la transe qui matérialiserait son plus secret désir.

Pourtant, à présent qu'elle allait fêter magistralement toutes ses victoires sur la vie, Lucie hésitait. Son hésitation même avait quelque chose de jouissif. Et si... ?

La future mère raffermi sa volonté, imprima son pouce sur le fond du flacon pour dévisser le couvercle.

D'un geste vif, après un dernier regard aux petits tourbillons multicolores qui dessinaient la figure d'un papillon ou d'un sablier, Lucie porta le goulot à ses lèvres et renversa la tête pour avaler d'une seule gorgée la merveilleuse substance.

Elle savait que, désormais, rien ne serait plus jamais pareil.

6

Alors qu'il regagnait son appartement après une nouvelle journée de travail saturée d'insatisfaction, Jérôme croisa un homme vêtu de gris dont la tête lui rappelait quelqu'un.

Comme s'il l'attendait, ce dernier le hêla en l'appelant par son nom. Surpris, le divisionnaire s'arrêta. L'inconnu le rejoignit, l'air à la fois franc et malicieux.

– Bonjour, commissaire. Je me suis laissé dire que vous aimeriez en savoir un peu plus sur le Transversal. Je peux vous renseigner, si vous le souhaitez...

Interloqué par cette entrée en matière si abrupte et qui contrastait tant avec toutes les dérobades de ces derniers jours, Jérôme suivit l'homme jusqu'à la terrasse d'un café suspendu.

Ils commandèrent chacun une bière de Rigel, qu'ils burent en silence. Jérôme trouvait l'individu de plus en plus étrange, mais sans réussir à déterminer pourquoi.

– Désirez-vous connaître la transe ultime ? attaqua l'inconnu d'une voix chaude après avoir éclusé son demi.

La méfiance du commissaire refit surface au galop. Il s'alluma une cigarette.

– Non, pas vraiment.

– Alors que cherchez-vous ? s'enquit l'autre nullement désarçonné.

– Un assassin, un tueur en série, lança Jérôme par provocation, tandis qu'il appelait des renforts via son implant.

L'homme esquissa un sourire sans joie.

– J'ai dû me tromper. Adieu.

Il fit mine de se lever. Jérôme le retint par le bras.

– Attendez ! Vous ne m'avez rien appris sur cette drogue !

– Une expérience ne s'apprend pas, elle se vit.

– Et qui vous a dit que je m'intéressais à ce produit ? rétorqua Jérôme pour prolonger l'échange.

L'autre le dévisagea, répondit enfin :

– Votre amie, Lucie Slayce.

– Quoi ?

– Allez donc lui demander de quoi il s'agit. Elle fait désormais partie des élus.

Abasourdi, Jérôme relâcha sa poigne une fraction de seconde. L'homme en profita pour lui échapper : en un long geste fluide, il se coula dans la foule, alors même qu'une section d'intervention rapide bloquait toutes les issues.

Pourtant, la nasse se referma sur le vide. L'inconnu en gris s'était purement et simplement volatilisé. Le divisionnaire jurait et sacrait sans discontinuer. Dans quelle histoire de secte avait-il fourré les pieds ?

Jérôme repensa soudain à Lucie. Il devait l'avertir.

Comme elle ne répondait pas à ses appels, il réquisitionna un glisseur de patrouille. Avec le sentiment d'arriver trop tard, il intima au pilote de foncer. La sirène se mit à hurler. Le paysage urbain devint flou.

Le liquide s'insinua en elle comme une langue de glace. Ses papilles s'excitèrent avec frénésie, incapables de gérer simultanément l'infinité d'arômes subtils qui saturèrent aussitôt son système nerveux. La glace devint feu, mais non comme l'alcool : les parfums et les goûts du Transversal continuèrent à l'envelopper jusqu'au vertige.

Et puis plus rien.

D'une main tremblante, Lucie reposa le récipient vide dans son écrin. Mais fiole et coffret se désagrégèrent entre ses doigts.

À cette seconde, un souvenir lui traversa à l'esprit, et elle crut entendre un rire. Lorsqu'elle était rentrée, une annonce tridi palpitait au fond de l'ascenseur pour prévenir les résidents de l'arcologie *Rêve de Sol* qu'ils devaient prendre leurs dispositions, car entre 18:00 et 18:05, tous les systèmes de sécurité seraient provisoirement suspendus à des fins de reprogrammation. Quelle heure était-il déjà ? Son implant lui imprima avec obligeance la réponse sur la rétine : 17h48. Tiens. Pour une coïncidence... Et si... ?

Très vite, Lucie oublia ce détail pour se concentrer sur ses sensations. Elle voulait que son expérience fût parfaite, et elle s'étonnait de ne rien ressentir de particulier.

Elle tourna la tête, aperçut son visage rougi par les feux du couchant. Le trip ne pouvait pas échouer, c'était garanti par Universal-Mind. Toutefois, rien n'avait changé. Lucie se sentait bien, vibrante d'énergie, juste un peu déçue.

À cet instant précis, la pièce se mit à tourner. La texture de chaque chose fut visible, les grains de chaque matériau devinrent des billes, puis des molécules et des atomes avec leur sarabande d'électrons en folie.

Lucie cligna des paupières. Chaque bille cligna des paupières. Acquiesça une couleur, une odeur, une résonance particulière.

Le tourbillon s'accéléra et les sphères multicolores se transformèrent en traînées lumineuses. Lucie fut comme happée dans un petit flacon chatoyant.

La lumière déclinante fut absorbée par le vortex géant. Lucie aussi.

Ce fut le noir.

Noir. Au commencement, il y eut l'obscurité. Cette idée, c'était curieux, lui souriait de toutes ses dents, et semblait se jouer d'elle. Chaque fois qu'elle voulait la saisir, l'attraper, elle faisait un bond, de côté ou en arrière, et hop ! elle lui échappait. Encore et encore. Quelle idée agaçante !

Lucie entendit un claquement, un bruit de course – des pas ? Elle sentit de la chaleur, de la lumière, des sons.

Lucie ouvrit les yeux. Chaleur. Lumière. Une image se dessina, floue. Un visage ?

Sa peau frissonna au contact du tissu soyeux ; la moindre parcelle de son épiderme vibrait, érotisée.

L'image sembla se préciser. Son amour était là, son amour lui souriait et lui parlait : sa bouche sensuelle s'ouvrait et se fermait. Des sons.

– Mais que fais-tu donc dans le noir, Lucie ? !

Un singe grimaçant. Lucie le balaya d'un revers de la main. Choc. Douleur. Le visage se rétracta dans l'obscurité. Silence.

Frôlements sur sa peau. Le tissu sur sa peau. De la chaleur sur sa peau. Douce. Terriblement excitante. Lumière. Chaleur.

Des caresses sur sa peau. Le tissu qui glisse. Des caresses, partout. Montée de la chaleur et picotements agréables. Montée du désir. Tension qui s'installe. Sons.

– Mais t'es complètement partie, ma parole !

Cette voix. Une vague de souvenirs : hurlements hystériques, colère ; plaisir/douleur ; pleurs et cris.

Lucie ouvrit les yeux, gonflée d'une énergie incroyable. Un visage tout près du sien. Yeux bleus – azurite et turquoise. Parfum d'algues. Souffle chaud. Un visage aimé, un visage haï, un visage inconnu. L'homme est faible. Souvenirs... Des lèvres sur ses lèvres. Excitation. Douceur. Humidité. Chatouilles, picotement d'une langue sur sa langue. Des mains douces sur ses seins, sur son ventre, sur ses cuisses. Des milliers de petites aiguilles de plaisir. Douleur/plaisir. Le pacte immémorial. Des milliers de mains. Douleur/plaisir. Des milliers de caresses. Partout. Montée du désir. De la douleur. Sons.

– Mais arrête, là ! Tu ne veux quand même pas... ?

Souvenirs-images, passé ou présent, Lucie ne sait plus. Elle voit le sourire de l'homme. La faiblesse de l'homme. Boucles brunes sur le front. Menton décidé. Épaules larges. Le regard bleu électrique. Lobe de l'oreille mordillé. Mains puissantes, torse lisse et musclé. Mains douces. Plaisir/douleur.

Les mains jouent sur sa peau, les notes de plaisir se succèdent, fluides, désordonnées, l'attente entre chacune crée un manque vague, une douleur cristalline. Plaisir/douleur.

La brisure au fond du regard de l'homme. Plaisir/douleur. La dureté de l'homme. Le désir douloureux de l'accueillir. Plaisir/douleur. Le don de l'homme. L'abandon, la victoire, les images, trop rapides pour être reconnues. Plaisir/douleur. Les fourmillements sous la peau, les chatouilles, agréables, insupportables. Douleur/plaisir. Vagues brûlantes. Fraîcheur des mains, innombrables mains.

Douleur/plaisir. Le tiraillement de ses mamelons. Le durcissement douloureux du désir. Douleur/plaisir. La vague brûlante, liquide. Chaleur, aiguilles de glace. Caresses... Abandon. Vertige, tourbillon. L'oreille de l'homme, ses boucles brunes, son odeur épicée. La tiédeur humide. Le corps, la sécurité, le confort. Douleur/plaisir. Le corps qui ne fait plus qu'un avec l'autre. La vague qui monte. Douleur/plaisir. Le corps réduit aux battements de son cœur. Le corps qui n'est plus qu'une pulsation : douleur/plaisir, douleur/plaisir...

Fusion. La Vague de plus en plus forte, de plus en plus brûlante. Tension insupportable. Des millions de poignards. Abandon total, perte de toute sensation, sauf douleur/plaisir. Pulsation matricielle. Le rythme s'accélère, plaisir et douleur se confondent. Lucie n'est plus seule, elle est foule.

Lucie ouvre les yeux. Tout paraît clair. L'amour de l'homme : plaisir rapide et frustration, jalousie, possession. Le visage de Jérôme, les mains de Jérôme, le sexe de Jérôme enfoui en elle, soudé à elle, le souffle de Jérôme dans son cou.

Révolte. Colère. L'énergie gonfle, gonfle. Lucie se sent enfler. Tout devient clair.

Elle sait tout : l'enquête de Jérôme sur le Transversal, les morts atroces, les disparitions. La drogue qui n'en est pas une. Une conscience étrangère qui souffre. Le danger. Mais Lucie est prête. Elle est plus forte que les autres. Tout l'univers est à sa portée.

Sa conscience enfle et pénètre tout, vague qui grossit, grossit.

Déferlante qui surplombe les arcologies du Baaland, qui couvre de son ombre, qui surplombe les montagnes, les volcans du centre, les plaines puis les glaciers du nord.

Déferlante qui emporte tout sur son passage : les gens les arbres les chiens les drones les glisseurs les buildings les souffrances les soucis les souvenirs. Les noms.

La déferlante grossit encore Lucie chevauche l'écume, l'écume des nuits, l'écume des êtres, des peurs enfouies des lâchetés des non-dits des plaisirs coupables des occasions manquées des méchancetés gratuites

La déferlante jaillit par-delà l'atmosphère, se précipite dans l'espace, balaie les navettes de liaison les satellites les vaisseaux de ligne les ténèbres aux milliers d'yeux

Lucie chevauche la crête rugissante, l'iode sature ses poumons, des odes plein la gorge, et ses narines éjaculent des flammes solaires

Elle chevauche la crête mugissante et les symphonies des étoiles fleurissent à ses oreilles, s'épanouissent en elle, deviennent Lucie

Pulsations Douleur/plaisir Encore et toujours Chaud/froid Lumière/obscurité Pulsations

Et la déferlante limpide emporte les trois lunes Kolanû, Malinodyne et Tolunah puis le vide les étoiles.

La déferlante est symphonie la déferlante est ambrosie

Et Lucie rit dans l'écume des nuits, avale les étoiles et se tord sur son lit

Ses doigts lacèrent l'essence de la vie ses ongles lacèrent les sens de l'environnement

Parfums des êtres morts, poissons pris dans ses filets Douleur/plaisir

Odeurs de mort odeurs de vie Fluides

La déferlante écarlate de vie

L'univers se rétracte

L'univers se dilate

Et Lucie rit Pulsations

Lucie chevauche les dents de la nuit

Tout n'est que bruit dans l'infini

Et Lucie n'est plus Lucie

Elle déferle dans la nuit Elle enfante les galaxies

Elle est l'infini fait vie

Elle crie et elle jouit Douleur/plaisir

Elle bondit

La vague la suit

Lucie va plus vite que la vie

Lucie est source de toute vie Lucie désormais a compris

Plus qu'un éclair

et c'est fini.

8

ii...

Un hululement fracasse le silence et tire Lucie de sa torpeur.

Elle ouvre un œil, puis les deux. Des lueurs intermittentes traversent l'obscurité. La baie dépolarisée, songe-t-elle. Ses yeux s'habituent petit à petit. La pénombre estompe tous les contours et sa mémoire refuse de lui restituer ses souvenirs. Mais pourquoi a-t-elle si mal aux doigts, aux épaules, au dos ?

La jeune femme se sent pantelante, comme si elle avait fait l'amour toute la nuit, programmé soixante-douze heures non-stop, couru un marathon et achevé sa course dans un torrent furieux. Une pierre-ponce éjectée d'un volcan et que l'air traverse lorsqu'elle retombe, voilà ce qu'elle est.

Une douleur s'éveille soudain dans ses doigts, terrible. Insoutenable. Elle sait qu'elle ne doit pas lâcher – lâcher quoi ?

Le hululement continue de lui martyriser les tympanes. Lucie croasse « Lumière ! ». Et la lumière jaillit, crue, blessante.

Lucie bat des paupières un moment, constate qu'elle est trempée de sueur, rouvre les yeux. Tout est *rouge*. Sa sueur est rouge ? Une odeur de fer, un goût de fer, atroces, la font presque suffoquer. Mais elle ne doit pas lâcher.

Alors, elle a un hoquet d'effroi. Tout est *réellement* écarlate. Le plafond semble avoir été repeint en rouge. De nouveau, elle cligne frénétiquement des paupières, incapable d'ajuster sa compréhension à ce qu'elle voit, à ce qu'elle sent : odeurs de fer, de sang, de sperme, d'excréments, de transpiration âcre et froide ; gargouillis dans son ventre, chaleur dans son sexe qui dégouline, douleur dans ses seins gonflés et durcis ; par-dessus tout, souffrance effroyable dans ses doigts crispés, dans ses bras tendus à se rompre derrière elle, dans ses épaules, dans ses jambes tétanisées.

Le poids qui pèse sur elle s'accroît, de plus en plus, abominable.

Lucie se rend compte qu'elle est en train de hurler, mais ce n'est pas sa voix. Cela ne peut *pas* être sa voix.

Son hurlement couvre la sirène, lui permet de penser à autre chose pour ne surtout, surtout pas lâcher. Tous les détails s'impriment au fer – *rouge* – dans son cerveau. Le visage, d'abord, en face d'elle. Exsangue et méconnaissable. C'est celui de Jérôme pourtant. Elle le sait. Elle sent encore ses mains sur elle, sa semence en elle. Éventré, répandu, éparpillé sur toute la surface du plafond – du plafond ?

Lucie tourne un peu la tête sans le vouloir et aperçoit le contour de la porte d'entrée. Ouverte. La silhouette familière du biodoc se découpe soudain dans l'embrasure, à contre-jour. Mais pourquoi est-il à l'envers ?

Tout à coup, Lucie comprend que ses doigts sont enfichés dans le plâtre du plafond, que tout son corps tétanisé par la transe est collé

en l'air. Son regard s'abaisse sur la face intacte de Jérôme dont les yeux se sont fixés sur elle. La bouche semble béer sur l'horreur. Lucie reconnaît le long serpent rosâtre des intestins qui dessinent une spirale concentrique autour du canapé dont la forme se devine sous la chair étalée. Des poches noirâtres, aplaties, dégonflées, d'autres taches – marron, beiges, rouge sombre – doivent être les organes, disséminés un peu partout ; les fils blanchâtre et rose, les veines et les artères étirées à l'extrême, qui tracent les grandes lignes de cette toile de maître immonde. L'éclat blanc des os rehausse la débauche de viande à vif.

Lucie sent quelque chose glisser d'entre ses cuisses et tomber dans une flaque – *rouge* – avec un bruit mou.

Le biodoc hulule toujours, sirène bloquée sur la fréquence d'urgence.

La jeune femme pétrifiée hurle également et, avec un craquement sinistre, ses muscles, ses tendons se déchirent. Le plâtre du plafond s'effrite.

Lucie dégringole la tête la première sur les restes de son ex-amant.

Un éclair de douleur lui transperce le cerveau. Elle jouit encore une fois avant de sombrer.

Comment se passer du Paradis, une fois qu'il est à votre portée ? Souffrir n'est pas une nécessité.

9

Dans la nuit colorée, deux minuscules fractales irisait la surface du fleuve Hile, au cœur de Jallnalia.

P'loll coupa ses perceptions d'une pensée technique et dirigea sa conscience sociale vers son homologue, dont les élytres mordorés bruisaient affectueusement. Plus âgé que lui, B'lall l'avait pris sous son aile depuis le début de cette pénible mission. Il lui avait appris à sentir la pensée des Humains, à humer leur atmosphère sans s'empoisonner, et surtout à comprendre en partie cette répugnante, mais fascinante espèce.

Ils venaient à peine de s'offrir à cette femme dont le programme pouvait les invoquer, qu'une nouvelle conscience humaine se mit à briller sur une autre planète. Elle les attirait comme un phare les phalènes. Un biologiste qui était entré en harmonie avec leurs lointains cousins de Faklann, ainsi que les Humains nommaient ce monde. Il avait réussi à les voir, et à même communiquer avec certains ; il s'appropriait à publier ses résultats.

C'était décourageant...

° Les Humains sont de plus en plus nombreux à nous découvrir. Nous n'allons pas pouvoir continuer indéfiniment à nous cacher... modula-t-il sur le mode de l'interrogation respectueuse.

° Non, lui répondit B'lall, mêlant sagesse et résignation.

° Mais alors à quoi bon partager notre extase cosmique avec ceux qui nous trouvent ? Chaque fois, tout échappe à leur contrôle...

P'loll, honteux que ses ondes mentales soient engluées d'une incompréhension indigne de son rang, se rétracta dans la position de soumission qu'il méritait. Son aîné lui caressa la trompe avec une réelle sympathie, lissa ses ailes. Ses trois yeux ne vibraient pas.

° Pour vérifier qu'ils ne sont toujours pas prêts à nous rejoindre. Pour nous donner le temps de nous préparer à leur rencontre en étudiant leurs réactions à notre contact, souligna-t-il sur le mode doctoral qu'il employait pour communier avec ses étudiants.

° Allons rejoindre les nôtres là-bas, conclut P'loll, rasséréiné.

Les deux tourbillons de couleurs s'évaporèrent sous le regard indifférent des trois croissants lunaires qui conféraient à la nuit vallmaniane son incomparable richesse chromatique.

Dans les marais où Carlos Heidig et son équipe prospectaient, au pied de la chaîne montagneuse qui surplombait la capitale planétaire de Falklann, deux minuscules vortex bariolés se matérialisèrent, devinrent un essaim brumeux qui grossit jusqu'à adopter une silhouette humaine. Laquelle se solidifia dans un souffle d'air.

Le biologiste marchait la tête en l'air, indifférent aux ronces qui envahissaient l'étroit sentier et griffaient sa combinaison. Son cœur éclatait de joie à l'idée de sa consécration future. Il était certain d'avoir découvert une nouvelle espèce, peut-être un nouveau règne, à coup sûr un nouvel embranchement. Des créatures d'énergie pure, c'était incroyable ! Étaient-elles évoluées et douées de conscience ?

Un homme vêtu de gris que Carlos n'avait pas vu approcher le héla.

— Désirez-vous connaître la transe ultime ? lui demanda l'inconnu d'une voix irrésistible.

Jess Kaan

SExae



Auteur né sur les terres du Nord et fier de cette région, Jess Kaan est un auteur éclectique qui préfère tout de même le fantastique et la fantasy humoristique à la SF. Après avoir navigué dans les eaux du fanzinat, il a figuré au sommaire de quelques anthologies aux éditions Nestiveqnen, Oxymore, Belles Lettres, Glyphe.... Publié en France et à l'étranger (Canada, Espagne, Pologne, Tchéquie, USA...), il a surtout écrit des nouvelles, mais on lui doit aussi la codirection d'une anthologie sur le thème de la route qui contribua à faire connaître Noirez. Jess a rédigé divers articles, dirigé des interviews pour le compte de la revue Galaxies. On lui doit enfin un roman « Réfractaire », éditions Eons et l'an prochain verra paraître un polar de fantasy humoristique chez Mille saisons. Mais Jess ne compte pas s'arrêter là. Romans, nouvelles, il a un tas de projets dans ses cartons.

Prochaines publiés d'importance : « Objet de mon Amour », dans l'art book « Les sombres romantiques », Editions du Riez.

« Dégradé » dans l'anthologie les derniers jours d'Edgar Poe chez Glyphe.

Après le Nekker : Anthologie « Changelins » chez ArgemmiOS.

L'auteur tient à signaler que les propos et descriptions sexuellement explicites destinent ce texte à un public majeur et averti uniquement.

L'écran du G.P.S présente des signes de faiblesse, puis un symbole clignotant apparaît soudain en travers : Signal Perdu. Dans l'habitacle saturé de sa fragrance épicée, les yeux bleus de Diane se posent sur cette source de frustration.

— C'est pas vrai ! grommelle-t-elle. Avec ta saleté de technologie, nous allons être en retard.

— Je n'y peux rien si nous avons rendez-vous dans un trou, rétorque *Jean-Etienne*.

Comme toujours, son mari a parlé d'un ton tranchant. En amour comme en affaires, Jean-Etienne Dorghini reste le combattant solitaire qui survivra aux autres.

L'homme gare la Mercedes le long du trottoir. Un bon vieux plan papier va suppléer à la carence de l'informatique emportée : quelle ironie !

Il se mire dans le rétroviseur, soutient son regard gris. Les sans-imagination qui gravitent dans son entourage le disent « en acier trempé ». Peut-être n'y voient-ils qu'une lame acérée. J.E.D est un meneur, il ne supporte pas les geignards et autres fainéants. Il n'a aucune pitié pour ces poids morts. D'ailleurs, il n'a aucune pitié pour personne, y compris pour lui-même. On ne devient pas riche et influent comme lui en priant, mais en travaillant sans relâche.

À cinquante ans, le corps sculpté par une combinaison optimale de musculation et de pharmacopée, J.E.D se sait séduisant. Plaire et aimer physiquement sont ses raisons d'être. En sus de l'argent évidemment. Il resserre sa cravate de PDG dynamique et descend de voiture.

*

Un grondement de moteur, le halo des phares emplit brusquement le rétroviseur et l'autre véhicule s'immobilise devant la Mercedes dans un crissement de pneus : il lui barre la route. Déjà, un type cagoulé en descend. Flingue en main, il braque Jean-Etienne qui esquisse un geste.

Scène de western urbain. Le coup part : Jean-Etienne s'effondre. Diane reste tétanisée quelques secondes de trop, le temps que l'agresseur retourne l'arme et la menace à son tour.

— Bouge pas la bourge ou je t'crève, prévient-il en faisant irruption dans l'habitacle, suivi d'un complice qui s'installe au volant.

*

— Regardez-moi ça, on dirait une pute! Tourne-toi pouffiasse que je mate ton petit cul de bourge ! Grouille !

La voix se perd dans l'entrepôt désaffecté, entre des murs taggés, des vitres brisées et des ricanements forcés. Les trois voleurs ont obligé Diane à se déshabiller et ils savourent cette domination qu'ils ont instaurée. Masqués, vêtus de noir, ils sont anonymes quand la femme devant eux est devenue un corps prêt à être outragé.

Des larmes plein les yeux lorsqu'elle revoit Jean-Etienne s'effondrer, Diane évite de trop penser. Ce soir, le corset, le string et les bas ajustables sont l'habit d'enterrement de sa joie.

Elle va y passer comme ils ne cessent de le lui répéter, mais quelque part, elle s'en fiche. Jean-Etienne. Si ces abrutis savaient comment elle se comporte dans les clubs privés qu'elle fréquente avec Jean-Etienne (fréquentait, pas fréquente : il est mort ! Ils l'ont assassiné !), ils banderaient plus durs encore.

Ordures.

Le premier s'approche et déboutonne son pantalon.

— Allez, commande-t-il. Active-toi et fais pas ta *majaurée*. Je veux sentir ta langue, j'te préviens...

Son sexe dressé est d'une dimension ordinaire, pourtant le type se conduit comme s'il avait la plus grosse des bites que la terre eut engendrée. Diane ferme les yeux, s'agenouille. À quoi bon résister ? Personne ne sait qu'elle est ici. Personne ne viendra à sa rescousse.

Sa bouche s'avance vers la verge. *Salopard, si je pouvais te l'arracher...* Cette odeur d'homme l'enivre. Elle lèche le gland doucement d'abord. Le membre répond à sa caresse et se raidit. *Profite ordure, je te retrouverai et...* Cette odeur d'homme. *Je te ferai crever à petits feux...* *Je t'arracherai les ongles un à un...* Peu à peu, elle s'affaire avec application, engloutit le membre entier, l'enserme avec les lèvres. *Ils ont tué ton mari, Diane. Profite d'eux aujourd'hui et demain, nous les aurons...* *Laisse-toi aller et plus tard, on se vengera, toi et moi !* Diane s'abandonne ; son violeur l'encourage. Il lutte pour ne pas éclater, mais Diane est douée. *Profite mon salaud. Bientôt, je commanderai.*

Elle aime le sexe, elle n'y peut rien. Cela a toujours été depuis sa première expérience solitaire au lycée. Baiser, c'est dominer et si ses types croient qu'ils mènent le jeu, ils se gourent. *Tu les baises, Diane. Tu les baises, laisse-moi t'aider. Pense à moi et je viendrai. Appelle-moi du plus profond de ton âme ! Et je t'accompagnerai.*

Aujourd'hui, ils sont en position de force, demain elle les tuera avec raffinement. Cette idée la motive. Le voleur éjacule rapidement dans sa bouche. Ses amis se moquent du lapin et l'un d'eux se dépêche de prendre sa place.

— Vas-y ma jolie, la nuit ne fait que commencer...

Le troisième se masturbe en regardant le spectacle. Dans son délire onaniste, il parle de vaseline et de trous à boucher... Diane ferme les yeux.

*

À quatre pattes sur le matelas douteux, les seins qui tressautent à chaque poussée du violeur, Diane halète. La verge glisse profondément dans son sexe rempli de sperme. L'homme est décidé à lui imposer son rythme : il alterne entre mouvements courts et longs qui la transpercent. La déchirent.

Le clitoris gonflé, la femme approche de l'orgasme avec l'envie de voir cette séance enfin s'achever. Elle rêve d'un bain chaud, se laver pour ôter de sa peau cette semence dont ces types l'ont maculée en lui giclant dessus à tour de rôle.

Le type accélère la cadence et s'apprête à jouir, il lui ordonne de bouger et de crier qu'elle aime ça (*minable ! Petit branleur, tu n'as aucune imagination*). Diane profère des insanités et il ne parvient pas à se retenir. Il se plante dans son ventre avec un râle de bête comblée.

Les applaudissements succèdent à ce cri de libération.

— Eh bien ma chérie, même pas froid, tu baisses sur mon cadavre.

Tandis que le violeur se retire, la queue luisante de liquide séminal, Jean-Etienne approche de la paillasse, il se déboutonne à son tour et exhibe son énorme verge, un monstre palpitant.

— Avale, espèce de garce.

Diane sourit, rassurée. Elle gobe le sexe de son mari et s'affaire à lui donner un plaisir comme il n'en a jamais connu.

*

Trois jours plus tard.

Dominique a écouté les confessions de Diane avec envie. Ses pointes de sein encore dardées et son sexe humide lui procurent un indicible sentiment, mélange de bien-être et d'envie. Tout à l'heure quand elle rentrera, elle se caressera pour se libérer et évacuer ce plaisir vécu par procuration. Ce n'est pas son mari qui lui concocterait ce genre de séance, elle en a bien conscience !

Pierre est un jaloux qui se revendique. Prompt à aller lutiner la stagiaire mais pas partageur pour un sou. Et puis Dom' se sait bien trop coincée. Le sexe, elle le vit à distance le plus souvent ou alors elle le quémande auprès de Pierre. Il adore la voir ainsi soumise. Prête à tout pour se faire sauter.

— Et quand vous êtes rentrés à la maison ?

— À ton avis ? répond Diane en gratifiant son amie d'un clin d'œil.

— Sur la table de la salle à manger ? glousse Dominique en se séchant les cheveux.

— Perdu. En bas, à la cave...

Dom' fronce les sourcils. *Répugnance*. La salle que Jean-Etienne a fait aménager dans le sous-sol de sa maison la dérange. Pour elle, il s'agit du stade ultime de la dépravation, le signe d'une sexualité en train de dévier inexorablement. Elle n'ose pas s'imaginer dans ce local ou ce qu'il adviendra de son amie d'ici quelques temps, quand le plaisir réclamera de nouvelles expériences.

N'est-ce pas qu'elle est baisable Dom' ? Tu ne trouves pas que son odeur est agréable. C'est fou comme le chlore et le gel douche à la vanille se marient bien, avoue.

Diane sourit ; elle n'a pas les idées claires. Dom' et elle... Elle l'a déjà imaginé, mais elle n'a pas éprouvé l'envie de franchir le pas jusqu'ici. Dominique est sa confidente, pas une partenaire.

Allez baise-la. Tu verras, elle adorera... Apprend-lui ce que c'est que le plaisir. Et puis pense à ce brave Pierre. Tu crois qu'il la saute convenablement ? Il préfère les nénettes de vingt ans, tu sais bien celles qui se font tout un film d'un week-end en hôtel trois étoiles suivie d'une baise bien hard avec le patron... Allez.

— Où partez-vous en vacances cet hiver ? commence Dominique.

Montre-lui. Je suis là Diane, tu m'as demandé de venir... Je suis avec toi désormais. Allez, baise-la !

Le regard de Diane s'accroche à celui de son amie. Dom' paraît troublée, elle s'empresse de frotter ses cheveux énergiquement pour ne pas avoir à supporter la chaleur de ces soleils bleus qui la font fondre à l'intérieur.

Dominique n'est pas vraiment belle. A trente-huit ans, elle est devenue une adepte des teintures depuis que les premiers fils argentés se sont mêlés à sa longue chevelure. Son visage ovale est trop allongé pour ses yeux fins et délicats. Quant à sa poitrine, elle commence déjà à tomber. Pourtant...

Diane la pousse dans la cabine réservée aux handicapés et l'oblige à s'asseoir sur le banc en bois. Puis elle presse son maillot contre sa bouche.

— Goûte. Dépêche-toi ! ordonne-t-elle d'un ton impérieux.

— Qu'est-ce que...

— Je te dis de goûter. Allez, ça va te plaire tu vas voir, c'est toujours bizarre la première fois..

— Mais...

— Je ne te plais pas ?

— ...

— Grouille-toi Dom'.

Elle sent les réticences de Dom' qui s'envolent, ses lèvres qui embrassent sa chair à travers le lycra. Maladroitement, son amie cherche son sexe en ébullition. L'excitation monte, la submerge. Diane se sent durcir des seins au clitoris. Vite, elle se débarrasse de son vêtement pour que sa confidente la savoure.

La langue de Dom' lèche l'eau au goût de chlore ; elle se perd dans la toison humide, glisse jusqu'à la fente de son sexe. Elle n'attendait que cette invite...

Diane est tendue comme un arc. Elle est au bord de l'orgasme et en même temps, une sensation curieuse l'emplit... Elle n'a pas envie de jouir de cette façon, mais plus sauvagement...

Baise-la. VAS-Y ! BAISE-LA !

Brusquement, Diane s'écarte au grand dam de son amante.

— Chut ! lui intime-t-elle. Tu vas adorer !

Elle soulève Dom' comme si elle ne pesait rien, la retourne et la plaque contre le mur. Sans ménagement, elle arrache la culotte de son bikini et se colle à elle. Ses mains glissent sur les poils humides, fouillent le sexe, en écartent les lèvres brûlantes. Ses doigts manucurés titillent le clitoris, le pince avec vice.

Dom' soupire, gémit. Elle ne comprend plus, elle subit avec délice. Elle ne dit rien non plus quand elle sent cette chose enfler contre son corps. Puis soudain Diane se presse contre les fesses de son amie et d'un grand coup la pénètre.

Un sexe, elle a un phallus. Et elle défonce Dom' sans ménagement. Le membre laboure sa confidente qui écarte ses globes de chair pour mieux s'offrir, corps et âme.

Ce que c'est bon de sauter une petite garce... Ce que c'est bon, grogne une voix mentale qui se délecte de cet instant.

*

Diane se regarde dans le miroir de la chambre et derrière sa nudité désirable, elle ne voit que la déception. Le souvenir de ce qui s'est passé dans les vestiaires de la piscine ne la quitte plus. Elle a sauté Dominique comme une vulgaire putain et Dom' l'a remerciée en la suçant maladroitement.

Brave petite Dom' toujours heureuse qu'on s'occupe d'elle.

Tandis que son sperme giclait dans cette bouche accueillante, son membre a disparu et Diane ne peut que regretter cette perte. Elle n'ose pas imaginer la tête de Jean-Etienne si elle lui présentait cet objet. Qu'imaginerait-il pour mieux en profiter ? Peut-être ramènerait-il à la maison quelques filles de sa connaissance ou des collaborateurs masculins en quête de promotion, les fameux lèche-culs qu'il méprise par dessus tout et qu'il écrase à la moindre occasion. Diane sent ses tétons durcir à cette simple pensée. Les prendre à la chaîne...

Tu as vu ce que c'était que de baiser comme un mec, mais je te montrerai d'autres voies. Au propre comme au figuré. Fais-moi confiance... As-tu envie de moi ?

Comme à la piscine, la voix parle dans sa tête. Mi homme, mi femme : hybride. Son timbre vibrant l'ensorcelle. La voix vient de loin et l'entendre tient du privilège, elle en a la conviction.

— Je te veux, répond Diane. Qui es-tu ?

Peu importe ma douce, laisse-moi t'initier... N'oublie pas, je suis le Maître. Le seul Maître. Tu te dois à moi... Toujours.

Les sensations explosent en elle, brutales. Un préambule à des rapports sexuels d'une intensité jamais atteinte jusqu'ici. Diane s'effondre, électrisée. Son dos s'irrite au contact de la moquette sur laquelle il l'oblige à se frotter. La chaleur entre ses cuisses qu'elle écarte largement et cette impression d'être comblée de tous les côtés à la fois. Des mains avides malmènent ses seins, leur pointe qui paraissent sur le point d'exploser ; d'autres s'insinuent dans ses orifices et la tourmentent sans relâche. Ses murmures, ses suppliques n'y changent rien. Son amant est partout à la fois, merveilleux et dominateur. Si doué.

Je vais t'apprendre à faire l'amour. Je suis ton Maître.

— Maître, ce que tu veux...

Tu les verras et tu sauras aussitôt...

Diane n'est plus qu'un corps qui s'écarte pour être pris sans ménagement. Puis soudain le plaisir explose et elle s'évanouit, submergée par une déferlante extraordinaire.

*

Le lendemain

J'ai entrevu le plaisir. Je serai votre donnesse d'orgasme, l'évangéliste du Sexe Absolu. Mon corps est marqué du sceau de la lubricité et je partagerai avec vous cette nouvelle religion.

Hagarde, Diane avance dans la rue et se dirige vers le parc. Elle n'est plus vraiment elle depuis qu'elle a fusionné avec son amant. Son corps, cette enveloppe esthétique, a révélé la nature de son pouvoir. Elle voit.

Phéromones, hormones, elle progresse dans un monde de molécules qui exacerbent cette toute puissance dont elle profite pleinement. Le plaisir engendre le plaisir. Son esprit a évolué, elle a goûté à l'orgasme véritable et cette révélation l'a illuminée. Elle n'a pas envie de s'en éloigner.

Les arbres de ce parc ne sont pas assez épais pour dissimuler un bouillonnement d'émotions. Le garçon a une vingtaine d'années, les cheveux noirs et courts ; il porte une veste en cuir et des jeans. Son sourire enjôleur s'adresse aux deux amies qui rient niaisement à chacune de ses blagues : des lycéennes qui ont séché les cours sans aucun doute.

Piercings, maquillages recouvrant quelques boutons d'acné, elles le taquent sans jamais oser aller trop loin. Et pourtant leurs corps parlent, les trahissent. Elles ne peuvent pas s'empêcher de se tendre, de mettre en valeur leurs poitrines sous leurs chemisiers blancs. Les marques des soutiens-gorges noirs n'en sont que plus visibles.

Le dragueur a l'œil baladeur, mais juste ce qu'il faut. Il a envie de séduire ces proies de choix.

Des vierges.

En quelques enjambées, Diane a rejoint le trio. Elle plante son regard dans celui du garçon avant de l'embrasser langoureusement. D'un geste rapide et assuré, elle ouvre la braguette de son pantalon. Le dragueur s'écarte, visiblement choqué par cette précipitation dénuée de pudeur.

— Tu n'as pas envie de les sauter ?

Les filles demeurent sur leur banc. On dirait qu'elles sont ailleurs. Diane entend leur respiration changer de rythme ; elle jubile.

— Ou alors, tu préfères qu'elles baisent devant toi ? N'est-ce pas que tu aimerais les voir se caresser et s'enfiler... Et si ensuite, elles

s'occupaient de toi...

L'une des gamines ose bouger et comme avec Dom, le regard bleu tue la pensée dans l'âme. La fille évite cette animalité dérangeante en se blottissant contre son amie.

L'air semble maintenant chargé d'une matière poisseuse, une moiteur qui vous empêche de résister. La seconde fille assiste à la scène, effarée et intriguée à la fois, elle est incapable de parler.

— Je veux me les faire, dit le garçon.

— Comme dans ce film que tu as vu, il n'y a pas longtemps ? L'une à côté de l'autre, leurs petits culs offerts... Avoue que ça te fait envie ! Tu n'arrêtes plus d'y penser... Cela t'obsède.

— Comment vous...

— Je te connais, répond Diane en arborant un sourire amusé. Tout ce qu'il y a là-dedans, je le vois, dit-elle en effleurant le front du garçon.

Dans son dos, elle sent des frémissements, comme les palpitations d'ailes en train de pousser.

— Alors les filles, vous attendez quoi ? Vous voulez rester vierges toute votre vie ? Montrez-lui ce que vous savez faire.

Tels des automates aux mouvements grippés, les deux lycéennes s'observent. Leur volonté s'étiole déjà. Elles approchent leur visage l'un de l'autre, puis leurs lèvres se soudent en un baiser empli de tendresse. Les mains, maladroitement d'abord, glissent sur des corps étonnés. Des doigts déboutonnent un chemisier, écartent un soutien-gorge en dentelle noire et exhibent un sein à l'aréole brunâtre. Une bague érafle cette chair durcie par l'excitation.

— Mate, souffle Diane en pressant fermement le sexe du dragueur qui gémit. Et fais leur honneur...

Il ne répond pas et elle le laisse à son fantasme en passe de se réaliser. D'autres tâches l'attendent.

Dans son dos, les ailes ont commencé à pousser. Quant à ses seins, ils sont aussi durs que la chitine d'un insecte (ou la carapace d'un dragon). Diane est en transe.

Quittant le parc, elle fond sur le centre commercial.

La bonne parole, répand ma bonne parole.

— Ne t'en fais pas Démon, je suis à toi. J'adore ça.

Je te récompenserai amplement. N'oublie pas, je suis Exael, ton Maître !

*

Un bébé vagit dans sa poussette. Il est seul depuis que sa mère s'est allongée sur un congélateur d'exposition, jupe retroussée et bustier baissé. Les vigiles lui sont passés dessus, ouvrant les festivités. Les autres suivent. Naturellement. Jeunes ou vieux, ils se fichent de son visage et profitent de ses trous offerts.

Un vieil homme qui assistait à la scène a baissé son pantalon. Hélas pour lui, la mécanique du corps a refusé d'accompagner son désir réveillé. Vexé, il s'acharne avec son semblant d'érection. La femme encaisse ses coups en grognant pour donner le change.

Un peu plus loin, un employé à peine sorti de l'adolescence s'enfonce une cuiller dans l'anus. Il la tourne et se triture en haletant et en suppliant qu'on s'occupe enfin de lui. Le sang coule de son orifice.

Diane effleure la joue du bébé tout en continuant vers le rayon boucherie où le boucher et son apprenti découpent une vieille dame. Elle hurle à mesure que le sang gicle, tandis que les hommes ahanent, au bord de l'extase.

Tu m'as appelé, je suis venu... Nous leur révélerons leurs désirs les plus refoulés. Je suis le Maître ! N'oublie pas Diane, le seul Maître !

Un cahier à la main, Diane continue son chemin de stupre et de douleur. Et à mesure qu'elle avance, les pages noircissent, écrivant son évangile du sexe.

Une femme de ménage frappe une caissière avec le manche de son balai. Sans ménagement la trique s'abat sur le dos et les jambes offerts aux regards. Tout en rampant, la victime crie des insanités, comme si le sexe n'était qu'ordure. Diane s'approche d'elle, lui relève la tête et la frappe à son tour. L'autre la remercie en crachant une dent dans un filet de sang.

Partout, les gens s'abandonnent à leurs instincts les plus primitifs. Verges sucées, branlées, enfoncées dans des chairs offertes côtoient l'ardeur dans la masturbation ou la mutilation.

Tu les libères, Diane. Ensemble, nous favoriserons la véritable révolution sexuelle... Celle de l'instinct !

Brusquement pourtant, Diane cesse son cheminement. Elle repart vers l'entrée où les cris du bébé ont redoublé d'intensité. Un homme est sur le point d'emmenager le petit. Il a la trentaine, les cheveux clairsemés ; le type ordinaire par excellence. Mais au-delà de cette apparence, des pulsions émergent.

— Non pas ça ! braille Diane en lisant son âme.

Bave aux lèvres, yeux emplis d'une lubricité de bête avide, il la toise un instant. Il ne semble pas comprendre. D'ailleurs appartient-il encore à ce monde ou est-il déjà sous le joug de ses fantasmes les plus nauséabonds ?

— Pas ça, tu m'entends, je te l'interdis ! gronde Diane.

Elle voudrait le retenir, mais Exael l'en empêche.

De quoi te mêles-tu ? Tu m'as demandé de venir et tu oses parler au nom de la morale. Imbécile, imbécile ! Laisse ce type. Je suis le Maître.

— Non, je n'ai pas le droit, proteste Diane. Je n'ai pas le droit !

Laisse-le. TOUT DE SUITE ! Je suis le Maître !

Et la voix l'emporte. Diane s'écroule pour pleurer tout son soûl.

*

— Alors les gars, contents de me revoir ?

Installée au volant de la Mercedes, le chemisier outrageusement ouvert, Diane aguiche ses pseudo-voleurs. Comme elle s'en doutait, les trois mecs échangent des regards concupiscent. Lire leur âme lui procure également un certain plaisir. Elle s'y voit réduite au rang de poupée sexuelle et cette humiliation l'excite. Ses seins triturés, sa chatte limée par trois ordures. Pour peu, elle mouillerait.

— Je m'ennuyais et je me suis dit que ce serait sympa qu'on s'amuse un peu. Sans mon mari cette fois.

— Chaudasse ! murmure le premier des hommes. T'es une vraie salope !

— Hm, hm, tu n'aimes pas ? Lapin va...

Ses grands yeux bleus ont une expression ingénue à laquelle les trois ne résistent pas. En peu de temps, ils ont pris place dans la voiture. Celui assis sur le siège du passager caresse les cuisses de Diane sans se douter qu'aujourd'hui, c'est elle la chasserresse.

*

Pas un zonard à l'horizon, l'entrepôt est aussi désert que le fameux soir. Le quatuor tombe les vêtements et les hommes entreprennent de peloter le corps de femme qui leur est offert. Diane répond à leurs baisers, caressent leurs verges, les encouragent tendrement. Les cris d'un bébé lui parviennent de loin et elle tente de les refouler. Cet enfant qu'elle a laissé sacrifier... Il faut qu'elle oublie, qu'elle fasse le vide. Qu'elle ne pense qu'à elle.

— Je sens qu'on va s'éclater tous les quatre, dit-elle tandis que des doigts pénètrent son anus. Aujourd'hui, je vous apprends le sexe, les gars. *Vous allez tout apprendre, ayez confiance...*

Le trio succombe à cette voix venue de nulle part, ces paroles qui abolissent la volonté. Numéro trois s'agenouille sur le vieux matelas et déjà l'un de ses amis lui présente sa verge décalottée. Il ouvre la bouche pour accueillir le gland violacé qu'il suce en s'en délectant. Diane jubile.

Entre ses cuisses, le phallus d'Exael renaît. Elle laisse les trois voyous s'emboîter l'un dans l'autre, puis elle se joint à leur étreinte emplie de violence. Ce ne sont pas des hommes qui s'aiment, mais des types qui se baisent. Ils ont la frénésie des punaises dans l'acte sexuel. La douleur monte en eux, mais elle n'est rien comparée à la puissance du démon. L'un après l'autre, il sodomise les violeurs avec l'envie de les écraser, de broyer leur âme. Son sexe est un instrument de torture, un pal qui brise l'esprit en même temps qu'il ensanglante les anus.

Numéro trois est le premier à sombrer dans la honte. Tant pis pour lui s'il ne tient pas la distance !

Après cette séance, il ne sera plus qu'une coquille vide. Ou une folle qui offrira son cul pour quelques biffetons... Déjà l'un de ses amis suçote les seins de Diane à pleines dents pendant que l'autre effleure la verge d'Exael avec respect. La semence du démon le baptise, le brûle, mais il halète sa reconnaissance.

— Recommencez tous les deux, grogne-t-elle. Je veux vous voir jouir ensemble mes chéris.

Les violeurs s'allongent sur le matelas et s'enlacent pour le plus grand plaisir d'Exael. Sexe tendu, il les regarde épancher leur désir jusqu'à la jouissance.

Quand enfin les deux hommes retombent épuisés, le démon rit aux éclats. Maintenant, il peut desserrer l'emprise psychique qu'il exerçait sur leurs petites âmes ridicules.

Avec horreur, ces mâles découvrent qu'ils se sont comportés comme la dernière des fiottes. Et toute leur haine des homos, des effeminés leur sautent à la figure. Ils sont pleins de sperme ; ils se sont sautés à tour de rôle. *Comme les fiottes qu'ils méprisent.*

— Putain qu'est-ce que tu m'as fait, espèce de...

La frustration, le dépit précèdent la colère et la violence qui surchargent l'air. Exael est surexcité. Les amants se frappent, s'étranglent, se griffent. Les doigts se crispent sur la chair de l'autre, l'arrachent ; les souffles deviennent courts.

Diane branle le sexe d'Exael avec frénésie. Toute cette violence et cette démence lui donnent envie de se délivrer. Quelques jets saccadés giclent sur les deux hommes.

Sans un mot, elle se rhabille les laissant alors livrés à eux-mêmes. Elle ne donne pas cher de leur âme. Avant ce soir, ils se seront détruits.

Où va-t-on à présent ? J'ai tellement envie de baiser...

— Je voudrais me reposer, supplie Diane. Je ne suis qu'une femme.

Justement... Tu n'as pas besoin de te reposer... Tu as vocation à baiser et puis notre évangile n'est pas complet, ma belle. Et si on retournerait voir Dom' ? On pourrait offrir son petit cul au fils de sa voisine et à ses copains.

— Ce que tu veux Exael, mais pas aujourd'hui... Je suis exténuée...

*

Jean-Etienne la secoue et Diane ouvre les yeux. Elle n'est pas très sûre de l'endroit où elle se trouve. Quelques secondes lui sont nécessaires pour réaliser qu'elle est allongée dans son lit, entièrement nue.

Exael. Celui qu'elle a appelé d'une manière ou d'une autre n'est pas là. Pas maintenant en tout cas. Elle ne ressent pas sa présence si... obsédante.

— Tu m'as l'air fatiguée, dit son mari. Ou tu couves quelque chose...

Des images lui reviennent en mémoire. Luxure, stupre. Ces types qu'elle a brisés cet après-midi... Numéro trois qui se traînait au sol... L'odeur du sperme qui envahissait l'air.

— Diane ?

Jean-Etienne effleure son épaule et elle perçoit son désir entre ses jambes. Son homme a envie de la prendre en levrette. Diane perçoit aussi une odeur de femme collée à sa peau. Une maîtresse que Jean-Etienne a sautée dans son bureau à la pause-déjeuner. Elle portait un slip troué à l'entrejambe. Il s'est repu du spectacle de son pubis rasé... Puis il lui a ordonné de s'allonger les cuisses ouvertes sur la table basse. Il lui a pincé les seins jusqu'à ce qu'elle crie de douleur et...

— Je sais pour Valérianne, dit Diane. Et je sais aussi ce dont tu as envie, chéri... Aujourd'hui, tu vas jouir comme jamais...

Lorsqu'elle s'extirpe des couvertures, J.E.D la regarde avec des yeux d'aliéné tout en se déshabillant. Dans la pièce, la présence de celui qu'elle a appelé devient presque tangible. Quelques préliminaires d'homme habile et Jean-Etienne se met en position. Son sexe dur s'enfonce facilement, il va à la rencontre du clitoris où le sang afflue et pulse délicieusement. Une odeur de sueur et d'hormones monte dans la pièce. Et à mesure que J.E.D prend Diane, il découvre un plaisir perdu depuis la création.

Les sensations en double, le plaisir ultime, réconciliation de l'homme et de la femme : l'unicité de l'être tant recherchée enfin atteinte.

Il active la cadence, ne pense qu'à sa jouissance qu'il s'efforce de contrôler. Mais comment se dominer lorsque vous sautez une bombe ? Un mouvement trop ample et il se répand. Pendant que son sexe déverse sa semence brûlante dans le vagin de son épouse, Jean-Etienne perçoit la rupture quelque part en lui. Il prend un pied comme jamais.

Il est sur le point de sortir de son corps tellement il jouit comme un fou et... Plus rien. Il retombe soudain, yeux exorbités de bonheur et le cœur brisé au propre comme au figuré. Un filet blanchâtre coule à la commissure de ses lèvres.

Recouvrant ses esprits, Diane repousse le cadavre encore chaud de son époux.

Magnifique, n'est-ce pas ?

— Qu'est-ce que tu veux au juste Exael ?

Le plaisir partout. Sans retenue. Ma Bible !

*

Six mois plus tard.

Le public ne manque pas de questions et les vigiles appelés en renfort sur le plateau de l'émission parviennent difficilement à contenir les ahuris qui veulent la toucher. Diane les regarde, amusée. Grâce à Lui, elle est devenue une star.

Dehors le monde a changé depuis que son livre est sorti. Le sexe règne sans partage. Les ligues de vertu ne peuvent plus rien contre cette révolution qui bouleverse tout sur son passage. D'ailleurs la plupart des anciens membres de ces ligues ont révélé leur nature profonde. Les foules complaisantes en ont souvent été choqués.

Il n'est nul endroit où une femme s'offre en public, nul lycée où les toilettes se transforment en lupanars improvisés. Plus que jamais, on parle sexe, on vit sexe. Les mariages ne sont plus qu'apparence et les corps s'épanchent en toute liberté. Partout. Dans toutes les villes du monde.

— Madame Dorghini, pensez-vous que votre mouvement était dans l'ordre des choses ? demande le journaliste.

Elle ressent son excitation. « L'évangile SExael » a transformé les pratiques de ce type. Il a délaissé les partouzes avec starlettes et tutti quanti pour les bêtes et les mutilations. Il n'est pas un soir où il essaie d'aller plus loin encore.

Comme les autres...

Diane rit de bon cœur. Elle s'apprête à répondre une énième provocation quand les coups de feu éclatent dans le studio. Un vigile s'écroule, la tête pulvérisée comme une pastèque trop mûre. Son sang et sa cervelle ont maculé ceux qui avaient le malheur de se trouver dans ses parages.

Des gens hurlent, se poussent. Se piétinent. Des corps se convulsent sous le troupeau effrayé qui fuit. Le présentateur imite le mouvement et tente de gagner l'une des sorties, mais une bousculade le fait disparaître à la vue.

D'autres coups de feu, à l'opposé du studio. Encore un vigile qui tombe et un autre. Malgré les mesures de sécurité déployées, les ennemis de la Liberté ont décidé de frapper un grand coup. Infiltrés parmi le public, ils se dressent et se fraient un chemin parmi la cohorte. Diane demeure immobile. Ses gardes du corps auraient dû l'emmener (elle les paye assez cher pour cela !) ; ils restent de marbre tandis que les furies progressent dans sa direction. Dom' est parmi elles. Son ex confidente a vite fait de la rejoindre et de la menacer.

— *Petite dinde ingrate ! Je t'ai mis ma grosse bite et tu n'es pas satisfaite.*

Diane entend cette voix qui parle par sa bouche, ce n'est plus vraiment elle. Parfois, Exael la contrôle totalement, surtout quand l'enfant pleure trop fort

— Ferme-la Démon !

Dominique paraît sûre d'elle, tout comme ses complices qui font cercle autour de Diane à présent. Il y a là cinq femmes, les deux bodygard et le vieil homme du supermarché :

— Exael, démon de la luxure, enfin.

— Oui, tu m'as mis ton gros sexe, ajoute Dom' et je t'en ai voulu de ne pas revenir vers moi... De ne pas m'avoir donné autant de pouvoir que tu en avais octroyé à cette femme. Cette garce qui a toujours tout eu. Pourquoi elle et pas moi ?

Les gardes du corps maintiennent Diane, la bâillonnent, tandis que des femmes déchirent ses vêtements, offrant sa chair à la vue du groupe.

— Moi aussi, tu m'as montré une voie, ahane le vieux en déboutonnant son pantalon. Et j'ai cru que j'allais devenir fou... Mais maintenant je sais que ce ne sera pas le cas. Je sais ce que je veux...

Le regard de Diane est tombé sur une prothèse, assemblage invraisemblable de fils et d'électrodes. L'ensemble est fiché dans la verge du vieil homme qui gonfle à chaque impulsion électrique.

— On sait tous ce que l'on veut, Démon. On te veut avec nous à chaque instant. On veut être en toi, il nous a dit que c'était possible pourvu que nous y croyions. Il nous a parlé, tu sais. Le Maître, l'unique !

Diane se raidit (Ces allumés ne sont pas des fanatiques religieux ! Ce sont des possédés.) La prothèse du vieux cherche son entre-jambe où elle s'enfonçait difficilement. Puis ses hommes de main la malmènent et la pénètrent par derrière, les deux à la fois. Ils sont durs, violents et pleins de désir aussi.

Sculpture de chair, le quatuor se penche, se tord pour que le sexe de Dom' se frotte à lui. Dom halète, donnant le signal. D'autres possédés arrivent, ils se jettent alors sur cette masse palpitante qui bascule. Les corps se nouent, se lient, les âmes fusionnent dans cette orgie démentielle. Dom' offre son sexe à la langue de son amie qui le lèche pour se libérer. Et dans le regard de Diane, une image

apparaît soudain : celle du maître de son maître. Le maître d'Exael qui rit aux éclats.

Le prince des Enfers apparaît, violent de splendeur : il a le visage de Jean-Etienne.

— Tu croyais dominer cette Terre, Démon ? Je suis la Domination ultime et toi, serviteur, je te condamne à ne plus vivre autrement que sous cette forme impie, éructe-t-il. Démon prétentieux.

Des grognements, des corps qui se frottent, s'activent et pour la dernière fois, Diane éprouve le plaisir de la jouissance multiple. L'instant d'après, les sensations refluent. Elle tente de se dégager de cette étreinte et avec horreur elle comprend soudain qu'Exael n'est plus qu'une union d'âmes sans véritable corps. Un mélange d'humeurs frustrées. Un être châtié.

Curieusement, cet amas monstrueux parvient à se traîner au dehors, là où le sexe se déploie, tentaculaire. Vicieux, il la tente, la guette, la choque. L'épouvante aussi. L'imagination est le terreau de la sensualité et l'esprit humain une clef ouvrant la boîte de Pandore.

*

La nuit tombe sur la ville. Partout hommes et femmes copulent au grand dam d'une créature brisée qui se traîne, pathétique. *Je suis un monstre*. Les cris de plaisir se perdent dans le soir, le sperme est torrent. La sueur des femmes embaume l'air d'un parfum suave. Vieux et jeunes se mêlent pour quelques minutes fugaces. Plus rien ne compte qu'assouvir ses pulsions, toujours plus intenses.

Tant pis si le monde s'écroule, dans la moderne Sodome l'amour physique est la norme. Diane / Exael voudrait hurler son envie de rejoindre les adeptes de ces rituels mais le sexe de Dom' l'étouffe. Elle n'est plus rien ! Plus rien qu'une chose castrée qui se verra dépérir jour après jour.

Après avoir parlé, elle est condamnée au voyeurisme, à l'abstinence forcée. Des larmes roulent sur ses joues.

Étienne

Le sexe de la ville



Jeune femme de vingt-et-un an licenciée de Lettres Modernes. Étienne, son pseudonyme, est né de la composition de deux noms: Etiévant, le nom de famille de sa mère, et Hélène, prénom de la première femme qui l'a inspirée.

Son unique publication, en dehors de ses blogs, est un poème: Le déjeuner de la Vengeance, dans le webzine Vers à Lyre.

Pendant ses études, elle s'est rapprochée du journalisme. Elle a ainsi été responsable de la rubrique Littérature d'un journal associatif.

Elle travaille actuellement dans un magasin de vêtements. Durant ses moments de liberté, elle continue d'écrire, au gré d'une inspiration capricieuse.

Elle a récemment pris la décision de participer à la 26ème édition du Prix du Jeune Écrivain de langue française.

La lune pointue brillait sur le ventre bleu de la nuit. Cela devait faire une heure que nous traînions dans la ville lorsque Luc me proposa :

- Tu veux voir un orgasme ?

Méfiant et curieuse à la fois, je lui répondis un « oui » hésitant.

- Avec un peu de chance, le spectacle n'a pas encore commencé, murmura-t-il pour lui-même.

Il me prit alors par la main et nous précipita dans une petite ruelle. Une odeur d'urine m'asphyxia. Des morceaux de verre tintèrent sous nos pas. Nous nous enfoncions toujours plus dans les entrailles de la ville. Au détour d'une rue pavée, une grille nous barra soudain le passage. Luc l'ouvrit précautionneusement. Un grincement aigu déchira le silence de la nuit. Je me serrai contre mon ami : quelque chose venait de bouger à mes pieds. Une masse sombre se dressa alors près de nous.

- C'est le gardien, me souffla mon compagnon.

L'homme s'avança douloureusement vers nous. Il était immense et chauve. Son visage barbu et sale ne reflétait aucune émotion ou pensée humaine. Il ressemblait aux ogres décrits dans les contes de fée pour effrayer les enfants. Le gardien renifla bruyamment puis, après nous avoir observés une longue minute, s'affala sur le sol et se rendormit. Il ne restait plus de cet être fantastique qu'une flaque noire et ronflante.

Luc haussa les épaules. Nous gravâmes quelques marches défoncées et arrivâmes dans un parc bordé de vieilles maisons. Sur la gauche, une rue était coupée par une grille, identique à celle que nous venions de franchir. Un bloc d'arbustes compact, taillé en forme de triangle, coiffait le centre de la place. À côté, un immense lampadaire bleu éclairait le parc.

- Bienvenue dans le sexe de la ville, annonça solennellement Luc.

Je sentis soudain des picotements sur ma nuque. J'aperçus alors plusieurs femmes appuyées lascivement contre les façades des maisons. Leurs frêles silhouettes émergèrent lentement de l'ombre, s'arrachant presque à regret de la délicieuse torpeur du soir, et s'approchèrent de nous telles des animaux curieux. Un homme en par-dessus gris était en train de caresser les cheveux de l'une d'elles. Certaines firent un petit signe de reconnaissance en direction de mon ami.

- C'est ici que je viens quand je veux vendre les clopes que je ramène d'Espagne, m'expliqua-t-il.

Il se dirigea ensuite vers une des maisons. Au-dessus de la porte, une plaque dorée à la manière des médecins annonçait : « À l'Orgue Asthmatique, spectacle érotique ». Luc me laissa entrer la première. À peine avions-nous franchi le pas de la porte qu'un gros bonhomme à la face plate se précipita vers nous.

- Comment vas-tu, mon ami ? demanda-t-il à mon compagnon.

- Bien, patron. Et toi ? lui répondit-il en lui serrant la main.

- La famille se porte bien et les affaires marchent, c'est l'essentiel ! Alors toujours aussi gay ?

- On change pas une équipe qui gagne, plaisanta Luc.

Le patron de l'établissement s'esclaffa, puis se tourna vers moi. Il inséra un petit appareil blanc entre ses lèvres et aspira bruyamment. Il me sourit et nous laissa seuls dans le couloir obscur.

Luc me poussa doucement pour que j'avance. Derrière un rideau rouge, une salle immense et violemment éclairée apparut. Un lit aux draps froissés était placé au centre de l'estrade en bois. Des tables et des chaises formaient un ovale autour de la scène. La salle était presque pleine.

Luc donna deux billets à un homme corpulent appuyé contre le chambranle de la porte et nous nous assîmes sur des chaises surélevées du bar, face à l'estrade. Mes yeux s'habituaient à la lumière vive et je décidai d'observer les spectateurs. Tous les types d'hommes étaient représentés dans cette pièce. Un homme âgé, et apparemment nerveux, tapait son talon contre le sol tandis que son voisin parlait au téléphone. Une bande de jeunes plaisantait avec la serveuse en mini-jupe. Une femme élégante fumait dans un coin de la salle.

Un homme d'une quarantaine d'années attira particulièrement mon attention. Il faisait tourner un verre de bière entre ses mains et, malgré l'ambiance chaleureuse, paraissait mélancolique. En costume noir, sans cravate, une barbe de quelques jours recouvrait son visage. Il leva soudain les yeux sur moi. Ils étaient si clairs qu'on les aurait crus composés d'air. Je frissonnai et détournai mon regard.

Je me penchai alors vers Luc pour lui demander ce que nous attendions lorsque la lumière baissa d'intensité. Plusieurs personnes lâchèrent un « ha ! » de contentement.

Une femme aux formes gourmandes et aux yeux noirs, vêtue de voiles, commença à onduler sur une musique indienne. Les spectateurs se tournèrent vers la scène en se calant confortablement dans leur chaise. Elle dansait de plus en plus langoureusement et enlevait ses voiles un à un. Soudain, la musique changea. Elle sauta de l'estrade et vint caresser la joue de Luc. Elle passa une main entre les cuisses de l'homme nerveux et frotta doucement sa tête contre les petits seins de la femme élégante. Celle-ci lui fit un clin d'œil. Les hommes rirent.

- Vas-y Mata ! cria l'un d'eux.

Voyant que ce spectacle plaisait au public, la prénommée Mata prit les mains de la femme élégante et l'entraîna au milieu de la pièce. Elle tourna autour d'elle tandis que sa compagne ralluma une cigarette. La tête en arrière, elle fumait, imperturbable. Énervée par son indifférence, la danseuse nue se frotta de plus en plus lascivement contre son corps. Tel un félin, elle se tordit dans tous les sens comme si elle voulait marquer l'inconnue de son odeur. Un sourire de délice apparut alors sur le visage de l'élégante femme. Satisfaite, Mata la raccompagna à sa place.

- Est-ce que j'ai bien dansé ? demanda-t-elle au public.

Tous approuvèrent vivement.

- Est-ce que j'ai droit à une récompense ?

Nous répondîmes en chœur:

- Oui!

Elle se déplaça distraitemment entre les chaises tout en prodiguant caresses suggestives et clins d'œil coquins. Puis elle s'assit sur les genoux de l'homme au regard clair. Mata venait de choisir sa victime. Les fesses collées contre ses cuisses, elle effectua un va-et-vient qui ne laissait place à aucune mauvaise interprétation. Puis elle se releva et lui fit signe de la suivre. L'homme secoua la tête pour lui faire comprendre qu'il n'était pas intéressé.

- Allez, mon gars! cria un des jeunes.

- Fais pas ton timide, petit veinard! renchérit un autre.

L'homme sourit et monta sur l'estrade. Mata le tira par la ceinture jusqu'à l'autre bout du lit et le fit tomber sur la couche d'un geste désinvolte. La salle vibra sous les rires. La danseuse déboutonna la chemise et le pantalon de sa victime. Lorsque le sexe de l'homme apparut, dressé, les spectateurs applaudirent et sifflèrent. Mata s'assit sur lui. L'expression de son visage me faisait penser à celle d'une petite fille, excitée devant son cadeau de Noël. Elle prit le pénis entre ses mains et l'inséra dans son sexe. Le public frappa dans ses mains au rythme de leurs mouvements saccadés.

J'observai la salle. La bande de jeunes faisait des paris pour savoir lequel des deux partenaires allait atteindre l'orgasme le premier. La femme élégante avait sorti un carnet de son sac en cuir et écrivait frénétiquement.

- Pourquoi fait-elle ça? chuchotai-je à l'oreille de Luc.

- C'est Isidora Letgo, un écrivain de nouvelles érotiques. Elle vient souvent pour trouver l'inspiration.

Il pointa son doigt en direction d'une autre table et continua son explication:

- Là-bas, c'est Monsieur Rack, le pdg d'une multinationale, en voyage en France. Le type à côté de lui, c'est son fils aîné. Derrière eux, c'est un couple de Suédois qui vient régulièrement. Les deux jeunes femmes au fond ont créé une boutique de lingerie coquine dans le centre ville. Les autres, je les connais seulement de vue.

Durant notre conversation, le rythme de l'ébat s'était accéléré. Mata poussait à présent des petits cris graves en se mordant la lèvre inférieure de temps en temps. Elle ramenait ses cheveux noirs sur sa nuque et les relâchait en gémissant. Entre ses cuisses, sa victime était inerte. La tête penchée en arrière vers les spectateurs, la bouche ouverte, ses yeux clairs me fixaient. J'éprouvai à nouveau un frisson.

Le public se mit à frapper des mains sur les tables de bois en scandant:

- Mata! Mata! Mata!

Un homme aux lunettes vertes cria:

- Achève-le!

Soudain, la victime ferma les yeux et redressa la tête en haletant. La danseuse se cambra et, dans un ultime coup de rein, poussa un cri rauque. Les membres de l'homme tressautèrent comme s'ils avaient été parcourus par un courant électrique. Sa tête retomba en arrière. Mata se dégagea. Je vis le sexe de l'homme s'affaisser lentement. La salle hurlait et applaudissait. La danseuse salua son public tandis que sa victime se relevait. Il secoua la tête comme s'il sortait d'un rêve troublant, puis il se rhabilla et sortit discrètement par la porte de derrière. Le visage illuminé par un grand sourire, Mata envoyait des baisers aux spectateurs en soufflant dans ses mains. Enfin, elle disparût derrière un lourd rideau de velours.

La salle se vida peu à peu.

Alors que j'allais sortir à mon tour, Luc m'attrapa par l'épaule.

- Tu veux aller voir un spectacle plus intime?

Je hochai la tête, curieuse de découvrir d'autres secrets de cette ville. Nous montâmes au dernier étage de la maison. Une fois sur la terrasse, nous traversâmes une passerelle menant directement à l'habitation située à côté. Celle-ci semblait plus récente par rapport à celle que nous venions de quitter. Nous arrivâmes dans une toute petite salle aux murs blancs. Un homme, épaules larges et bandana noué sur le front, nous toisa.

- Deux places, lui dit Luc en tendant des billets.

L'inconnu empocha la somme et ouvrit une porte derrière lui.

Un minuscule couloir nous mena à une vaste pièce plongée dans une semi-obscurité. Je compris alors ce que voulait dire mon ami par « un spectacle plus intime ». Une dizaine de personnes était assise sur des coussins posés à même le sol. Toutes regardaient quelque chose à travers une verrière plaquée sur le sol. L'ambiance était étrange. La pièce était sombre, pourtant, une lumière semblait filtrée du sol pour venir ensuite l'éclairer. Luc s'approcha du centre de la pièce et s'assit. Je l'imitai et me penchai au-dessus de la vitre. Je compris alors ce qui fascinait les spectateurs.

Dans la pièce en-dessous, plusieurs couples faisaient l'amour. Sur un grand lit, un homme blond sodomisait frénétiquement une grosse rousse. L'homme lui tirait les cheveux en arrière tandis que la femme poussait un petit cri aigu à chacun de ses assauts. À côté, un homme rachitique était allongé sur une femme à la peau mate. Il avait enfoncé ses doigts dans le sexe de sa compagne qui ne cessait de se cambrer. Il lui suçait la pointe des seins en faisant d'étranges bruits. J'aperçus alors dans un coin de la salle, un homme d'à peu près soixante ans assis sur une chaise. Les mains posées sur ses genoux, il regardait distraitemment le spectacle devant lui et semblait attendre quelque chose. Une petite blonde apparut soudain. Nue, elle tourna autour de lui en caressant son torse. Elle ramassa des menottes sur le sol et fixa les mains de l'homme aux barreaux de la chaise. Puis elle s'agenouilla devant lui et déboutonna son pantalon. Elle laissa échapper un rire coquin et avala le sexe de l'homme. Celui-ci serra les lèvres et écarta un peu plus les cuisses.

Je regardai la scène pendant un moment puis, lassée, j'observai discrètement les autres spectateurs. J'étais la seule femme de cette petite assemblée. En face de moi, deux hommes en turban fumaient un narguilé en se murmurant des remarques à

l'oreille. Plus loin, un chauve fixait les couples d'un regard blasé. Un groupe d'Asiatiques, affalé à côté de moi, souriait de béatitude face au spectacle. Parfois, l'un d'eux chuchotait dans une langue que je ne comprenais pas. Enfin, les derniers membres de cet étrange public était un couple d'hommes noirs. Serrés l'un contre l'autre, ils semblaient fascinés par ce qui se passait dans la pièce en-dessous.

Un silence presque religieux régnait dans la salle. Seuls les gémissements des couples arrivaient jusqu'à nous. Une odeur aigre se mélangeait à la fumée des cigares et du narguilé.

Soudain, la scène changea. La blonde s'essuya la bouche et s'allongea sur le lit, jambes écartées. L'homme rachitique retira ses doigts du sexe de sa compagne et vint lécher celui de sa voisine avant d'y introduire voluptueusement sa langue. La rousse eût du mal à se dégager de l'étreinte de son partenaire insatiable. Elle se dirigea ensuite près du vieil homme, toujours menotté. Elle prit son pénis dans ses mains et s'assit sur ses genoux tout en le faisant glisser dans son vagin. Il cria plusieurs fois sous les coups de reins de sa partenaire. Je me demandai si c'était par plaisir ou si la rousse était si lourde que ça. Le sodomite adressa quelques mots à la dernière femme qui se mit à quatre pattes sur le lit. Il s'agenouilla derrière elle et la pénétra brutalement sans s'encombrer de préliminaires. Les mains posées sur ses hanches, il faisait un va-et-vient frénétique pendant que sa partenaire embrassait la blonde. D'où j'étais, je pus voir leur langue se rencontrer et se caresser.

Les Asiatiques semblaient ravis de ce changement de partenaire. Un des deux hommes en turban hocha la tête en signe de satisfaction. La bouche collée sur l'embout, son voisin aspira bruyamment dans le narguilé. Il laissa ensuite échapper une épaisse fumée entre ses lèvres.

La lumière de la pièce baissa encore d'intensité. Au fond de la salle, on ne remarquait plus la présence du couple. Seuls leurs yeux, brillant de plaisir, les trahissaient.

J'allai me replonger dans la contemplation du spectacle lorsque je sentis qu'on tirait la manche de mon manteau. Luc s'était levé discrètement et me faisait signe de le suivre. Je le suivis presque à regret. Nous descendîmes des escaliers étroits dont les murs étaient couverts de photographies érotiques datant des années soixante.

Je ne fus pas mécontente de retrouver l'air frais du parc. Ma tête tournait légèrement. J'étais euphorique mais je n'en connaissais pas la raison.

Nous entreprîmes de faire le tour de la place. Les yeux rivés sur les vieilles maisons de pierre, je ne vis pas Luc s'arrêter pour discuter avec une vieille Indienne. Une main dans mon dos me fit sursauter. Deux grands yeux noirs me fixèrent intensément. Ses cheveux sombres et courts formaient des pointes sur ses joues. Elle était plus grande que moi avec ses talons. Elle dut s'en apercevoir, car elle enleva ses chaussures et tourna autour de moi plusieurs fois en me tenant par la taille. Un sourire éclairait son visage. La prostituée déposa un baiser sur mes lèvres. Je lui souris et tournai la tête pour voir où était mon ami.

Luc fumait des cigarillos en compagnie de trois créatures, assis sur le perron d'un établissement. Au-dessus de la porte, une inscription était gravée sur une plaque de cuivre, accompagnée d'une partition: « Sol do mi, spectacle musical pour sodomites ».

Mon inconnue posa un doigt sur mon visage et le fit pivoter vers elle. Elle me sourit tendrement et passa ses bras sous mon manteau. Je sentis ses doigts fins contre mon dos. Ils cherchaient à soulever mon pull. Soudain, la chaleur de sa peau rencontra la mienne. Elle se colla contre moi et je frissonnai. Puis nous nous sommes mises à danser comme si une musique guidait nos pas. Innocemment, sans intention ni pensée, nos corps se sont unis pour un instant.

Au bout de quelques minutes, je me dégageai doucement et m'éloignai peu à peu. L'inconnue essaya de me retenir mais je lui souris en lui faisant signe que sa nuit serait solitaire. Je rejoignis Luc près de la grille où nous étions rentrés. J'avais l'impression que les soupirs et les frottements des corps lascifs nous suivaient à travers la ville. Je sentais encore le parfum de la prostituée qui m'avait aimée le temps d'une danse silencieuse.

Luc m'avait présenté ce lieu de débauche comme le sexe de la ville. Mais aujourd'hui, il m'arrive de croire que c'était le Paradis, dissimulé sous les charmes de l'Enfer...

